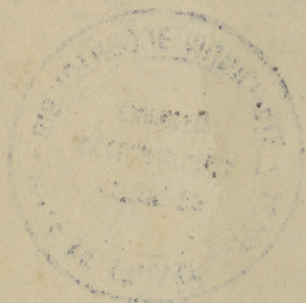


Volume 1.-

Un Bonheur impossible  
Anglais à Créole

Gre 75









R  
BEL

Léon Belmon

---

Un bonheur impossible

---

0560





# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

---

A Monsieur et Madame C. Calaïde-Hatil.  
Hommage de ma vive et profonde affection.  
L. B.

---

3 mai 18...

Enfin je l'ai vue.

Depuis longtemps je l'entendais chanter et, sans savoir pourquoi, j'étais ému. Que chantait-elle ? Une de ces romances dont l'air plaintif et doux porte dans l'âme je ne sais quel vague sentiment de mélancolie. Sa voix est fraîche comme ces fleurs que j'ai cueillies à la campagne, et qui égayaient maintenant de leur présence la tristesse de ma pauvre mansarde.

Je l'ai vue ! j'en ai été ébloui. Dieu ! quel frais minois ! quelle figure adorable ! quels charmes ! quelle beauté ! quel air de candeur et d'ingénuité ! c'est à en devenir fou.

Elle se rendait au travail. Vêtue d'une robe d'indienne, coiffée d'un gentil bonnet moins blanc que sa peau fine et trans-

parente, à son bras un petit panier contenant sans doute ses provisions de la journée ; son modeste déjeuner : telle je l'ai vue au sommet de l'escalier, à mon retour de la promenade que j'ai été faire ce matin.

Je l'ai saluée.

— Bonjour, monsieur, a-t-elle dit avec un sourire à damner les saints du paradis. Puis elle a passé devant moi, rapide comme une flèche lancée par les mains habiles d'un sauvage Calédonien.

Maintenant, je ne puis plus écrire ; le travail m'est à charge. Tous ces livres de droit que j'étudiais avec tant d'ardeur et, faut-il le dire ? de passion, sont pour moi remplis d'ennui.

L'aimerai-je déjà, ma belle inconnue ?  
Je le crains fort. . .

Il faut que je sache quelle est cette jeune fille.

7 mai 18. . .

— Mademoiselle Pauline est orpheline ; sa mère était repasseuse, son père, maçon. Je les ai connus ; c'étaient de bien braves gens ! ils ne demeuraient pas loin d'ici. Le ménage le plus assorti que j'aie rencontré. Ils s'aimaient, ces chers époux, comme au premier jour de leur mariage ; travaillant tous les deux, ils joignaient assez facilement les *deux bouts*. Le dimanche, ils allaient à la campagne tenant par la main la petite Pauline qui avait à cette époque 14 ans et était jolie, le cher ange. . . je ne vous dis que ça, suffit ! Mais il y a bien deux ans de cela, on rapporta chez lui le pauvre père Bruneau mourant. Sur un échafaudage où il travaillait, il avait eu une émotion, un étourdissement,

1

---

quoi, comme qui dirait un coup d' sang, et il était tombé de la hauteur du troisième. Le cher homme ne dura pas longtemps, allez ! il souffrit pendant deux jours comme un martyr, et mourut le troisième. Sa femme ne tarda pas à le suivre. On la vit dépérir, petit à petit, puis un beau jour elle ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

C'est le chagrin qui l'a tuée, la pauvre créature ! Oh ! pour ça j'en suis sûre. Restée seule, sans parents, sans personne au monde pour prendre soin d'elle, mademoiselle Pauline vint louer ici la petite chambre qu'elle occupe au *cintième*, en face de la vôtre. Elle chercha de l'ouvrage et en trouva, Dieu merci ; mais, malgré tous ses efforts, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à faire face à ses obligations. Quoique ça, elle est quasi heureuse et tout le monde l'aime, rapport à sa gentillesse, à sa bonté, à sa bonne conduite. Elle chante toujours et si parfois vous la voyez silencieuse, prête à pleurer, pleurant même, c'est qu'alors elle pense à ses parents qui l'aimaient tant,

Madame Peron, une concierge, avait fini depuis longtemps de parler, que je l'écoutais toujours.

Le récit qu'elle venait de faire m'intriguait au plus haut point. Tant de jeunesse ! tant de douleurs ! et surtout tant d'insouciance à l'égard de ce grand Inconnu qui a nom l'avenir ! il y avait là matière à bien des réflexions.

Voyant que je ne lui disais rien :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Raoul, fit la concierge, en se dirigeant vers la porte ; mais j'ai à nettoyer la

---

chambre du troisième que doit venir occuper demain au plus tard un jeune homme qui est riche, puisqu'il m'a donné cinq francs de denier à Dieu. Vous m'avez retenue à causer, et j'oubliais cela complètement. Au revoir, monsieur Raoul.

— Au revoir, madame Perron.

Et j'ai glissé dans les mains de la brave vieille la pièce de vingt sous destinée à mon souper.

... — 9 mai 18... —

Me voilà seul avec mes pensées, elles sont accablantes. Elles pèsent de tout leur poids sur mon pauvre cœur, ainsi qu'un manteau de plomb.

Moi si heureux avec mes livres, mes cahiers, mes études, me voilà maintenant soucieux, chagrin, dégoûté, ennuyé, paresseux. Pourquoi ? parce qu'une femme, une jeune fille, a passé devant mes yeux éblouis et me tient, pour ainsi dire, sous le charme puissant de sa beauté, de ses seize printemps et du parfum divin dont je sens l'ivresse sans pouvoir la chasser.

Faut-il l'avouer ? je l'aime, cet ange, je l'aime ! je l'aime !...

... La chambre du troisième a reçu son nouveau locataire et, à ce qu'il paraît on y a pendu hier au soir la crémaillère, car le bruit de joyeux éclats de rire, de chansons, de voix d'hommes et de femmes, est arrivé jusqu'à moi.

Je ne le cache pas, cela m'a fait mal. J'avais le cœur gros ; je me suis mis à pleurer sans savoir pourquoi. Ces voix, ces chansons, ces rires semblaient me dire que pour moi il n'y a pas d'heureux jours

Vers minuit un lourd sommeil m'a fermé les yeux.

15 Mai 18..

Comme la première fois, elle allait au travail.

— Bonjour, mademoiselle, lui ai-je dit.

— Bonjour, monsieur, m'a-t-elle répondu.

Et c'est ainsi que se noua la conversation.

— Hélas ! oui, monsieur ; j'ai à terminer, pour aujourd'hui neuf heures, la robe d'une riche demoiselle qui se marie avec un secrétaire d'Etat. Et...

— Et, à cette occasion, vous avez été plus matinale qu'à l'ordinaire, fis-je en l'interrompant ou du moins achevant sa pensée ?

— Vous l'avez dit, monsieur. Mais vous même, je vous vois bien matinal. A quatre heures je vous ai entendu sortir. Sans doute, vous revenez de la promenade ?

— Oui, mademoiselle, comme l'abeille j'ai été butiner un peu à travers champs. Ces fleurs que voici en sont la preuve. Puis-je vous les offrir ? et, vous les offrant me ferez-vous l'honneur de les accepter ?

— Bien volontiers, monsieur, car j'adore les fleurs. C'est là ma seule passion. Je cause avec elles, et dans leur doux langage elles me disent bien des choses.

— Je suis heureux, croyez-moi, mademoiselle, de nous voir la même passion pour les fleurs. Elles me remplissent de je ne sais quel enivrement voluptueux, et parent ma pauvre chambre qui, sans elles, serait bien triste.

J'ai déposé dans son tablier les violettes, les roses, et les bleuets que j'avais en main.

— Merci, monsieur, m'a-t-elle dit avec ce sourire dont j'ai déjà parlé.

— C'est moi, au contraire, mademoiselle, qui dois vous remercier du plaisir que vous me procurez en voulant bien accepter ces fleurs.

Et rouges, confus, tous deux comme si nous venions de commettre un crime, nous avons baissé les yeux et gardé le silence.

— Pardon, mademoiselle, ai-je dit à la fin en faisant effort sur moi-même et d'une voix tremblante d'émotion, j'oublie que j'ai un travail pressé à terminer avant neuf heures et que sans doute l'on vous attend. Pardonnez-moi, je vous prie, mon verbiage et le temps précieux que je vous ai fait perdre.

— Adieu, monsieur, ou plutôt au revoir. Merci encore une fois pour les fleurs que vous avez eu la complaisance de me donner ou, pour mieux dire, dont vous vous êtes privé pour moi.

A ces mots, elle m'a fait une légère révérence, puis a descendu lentement les marches de l'escalier.

Alors, lui tendant les bras comme vers une apparition céleste :

— Pauline, Pauline, que tu es belle ! me suis-je écrié en délire !

M'a-t-elle entendu ? Que va-t-elle dire, quelle opinion aura-t-elle de moi ? Que je suis fou ? Oh ! je ne puis la laisser avec cette pensée ; j'aime mieux mourir. Il faut que je la voie encore, que je lui parle, que je sache d'elle-même... Mais comment faire ? Comment me présenter chez elle ? Quelle prétexte inventer ? ma tête est en feu, tout mon sang bouillonne,

mon cœur même, je crois, a précipité ses battements.

— Quelques explications. —

Avant même d'aller plus avant, il faut que le lecteur sache ce qu'était Raoul. Connaissant Pauline, grâce au bavardage de la vieille portière, il est nécessaire que notre héros lui soit aussi présenté. —

Raoul était fils de paysans. Ses parents petits propriétaires, avaient rêvé pour lui un avenir de fortune et de gloire. Ils avaient voulu donner à leur fils unique une instruction solide, et Raoul avait été envoyé à l'un des collèges les plus renommés de Paris.

Doué d'une intelligence remarquable, le jeune homme ne tardait pas à faire de rapides progrès et, avant peu, il subissait avec succès les examens du baccalauréat.

Malgré une grande disproportion d'âge et de caractère, Raoul s'était lié avec un jeune fou issu d'une ancienne et noble famille ; ce jeune homme, futur héritier d'une fortune immense, s'appelait Arthur de la Perrotière.

Arthur et Paul s'aimaient comme deux frères. Tout leur était commun. Jamais, au collège, on n'avait vu pareille liaison.

Son diplôme de bachelier en poche, Raoul disait adieu à Paris et se rendait à Bordeaux où il prenait sa première inscription à l'école de Droit.

Les dépenses que ses parents avaient fait pour lui, avaient diminué leurs modestes ressources et cela, joint à de mauvaises récoltes, ne leur permettait de le faire qu'une petite pension mensuelle à peine suffisante pour payer ses profes-

---

seurs et subvenir aux frais de son entretien.

Aussi Raoul travaillait-il avec ardeur, pour sortir au plus tôt de cette impasse et se créer ce que dans le monde on est convenu d'appeler une *position indépendante*. Il n'était point éloigné de son but, quand le hasard ou, si vous aimez mieux, la Providence voulut qu'il connût Pauline.

Vous l'avez vu, cher lecteur, — d'ailleurs Raoul vous l'apprend lui-même, — dès ce jour, ses études si chères, ses livres, tout lui était devenu insupportable. L'amour du travail avait fait place dans le cœur du jeune homme à un autre amour plus puissant et nous disons même nécessaire à son existence, car, il faut qu'on le sache, Raoul n'avait jamais aimé.

Resté seul au milieu de ce grand Paris où les meilleures volontés font souvent naufrage, son unique plaisir quand une question ne l'absorbait pas, était de s'accouder à la fenêtre de sa chambre et là, le menton dans les mains, de contempler le ciel, de suivre les nuages dans leurs évolutions fantastiques. Quelquefois aussi, il se levait de grand matin et allait à la campagne cueillir des fleurs, s'énivrer de l'air pur des champs et retremper son âme à cette source toujours pleine de délicieuses sensations, de douces surprises, qui s'appelle la Nature.

Donc lire, méditer, travailler, causer avec Dieu par la création : telles étaient les principales occupations de Raoul.

(A suivre).



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

---

— Quelques explications. —

(Suite).

Souvent ses amis de l'Ecole l'avaient invité à leurs joyeuses parties, à leurs soupers, à venir avec eux au spectacle ; mais, soit, dédain pour toutes ces choses, soit manque d'argent, soit désir de solitude, soit autrement, il avait constamment refusé. On l'avait plaisanté sur sa sauvagerie, sur ses habitudes casanières, puis on avait fini par le laisser tranquille et par ne plus s'occuper de lui.

C'était ce qu'il désirait.

On comprend donc avec quelle force dut aimer Raoul. Dans ce cœur jusqu'alors fermé à toute passion, l'amour en y pénétrant devait l'envahir pour y régner en maître absolu.

C'est ce qui advint.

Raoul aimait Pauline de toutes les forces de son âme. Son amour n'était pas de l'amour, n'était pas du délire, mais quelque chose d'inexprimable dans aucune langue humaine.

A cette époque, Raoul avait dix-neuf ans. Sans être véritablement beau, il n'était pas ce qu'on appelle un vilain garçon. Des cheveux blonds tombant en boucles pressées sur ses épaules, des yeux doux et expressifs, un sourire bienveillant, l'âme se reflétant sur la figure, des manières élégantes quoique empreintes de timidité, un parler facile et choisi : tel était notre amoureux.

A première vue, une femme ne l'eût pas aimé ; mais après l'avoir connu, lié conversation avec lui, apprécié son caractère bienveillant et aimable, elle en eût raffolé.

Le lecteur nous pardonnera, sans doute, ces quelques explications qui ne peuvent, nous le pensons du moins, que jeter plus de clarté sur la suite de ce récit.

... — 20 mai 18...

Je suis le plus heureux des hommes.

Le soir du même jour où, elle a accepté mes fleurs, j'ai osé me présenter chez elle.

J'étais fou et voulais savoir à tout prix ce qu'elle pensait de moi.

Comment trouver un prétexte ? Là était la question !!! Enfin, j'en ai trouvé un, vulgaire il est vrai et en tout pareil à celui qu'emploient certains vaudevillistes aux abois. J'ai éteint ma lampe, et j'ai été frapper à la porte de Pauline.

Elle m'a ouvert.

— Pardon, mademoiselle, lui ai-je dit

alors, ma lampe s'est éteinte et je n'ai pas d'allumettes pour la rallumer. Seriez-vous assez bonne pour m'en prêter quelques-unes ?

— Mais certainement, monsieur m'a-t-elle répondu ; ce sont, d'ailleurs, a-t-elle ajouté gracieusement, de ces légers services qu'entre voisins on se doit bien.

Elle est allée me chercher les allumettes. Pendant ce temps, j'ai jeté un rapide coup d'œil dans la chambre où tout respire l'innocence, la pureté, où tout est luisant et coquet, quoique vieux.

Une simple couchette avec des rideaux blancs, une mauvaise commode, une table presque vermoulue, quatre ou cinq chaises usées, un vieux fauteuil, quelques gravures, une image de la Vierge, des fleurs sur la cheminée, quelques ustensiles de ménage ; tel est l'ameublement de cette chambre.

J'ai été saisi d'un profond respect.

— Voici les allumettes, m'a-t-elle dit en revenant vers moi, tandis qu'un sourire enchanteur errait sur ses lèvres purpurines.

— Merci, Mademoiselle, lui ai-je répondu. Et m'inclinant devant elle, j'ai balbutié des mots inintelligibles.

Sans doute, elle eut pitié de mon trouble, car au moment où j'allais prendre congé d'elle :

— Que je suis malhonnête, s'est-elle écriée, comment ! vous venez chez moi et je vous laisse à la porte ! Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, et nous causerons un moment. Nous sommes voisins et personne n'y trouvera à redire.

J'ai voulu refuser ; mais, comprenant sans doute les motifs de mon refus, elle a

insisté de façon si aimable, que je n'ai pu que me rendre à son désir.

Ne suis-je pas son esclave ? n'est-elle pas *mon tout* ? n'était-ce pas le ciel qui s'ouvrait devant moi, dans cette invitation gracieuse faite avec une voix plus ravissante que la plus délicieuse harmonie ? J'ai donc obéi.

En entrant dans cette chambre, un frisson étrange a couru dans mes veines ; j'ai été comme énivré par le parfum virginal qui s'exhalait autour de moi.

Ainsi donc, c'était sur ce lit qu'elle se reposait des fatigues du travail journalier ; c'était à cette table qu'elle mangeait ; c'était ce meuble qui cantenait ses pauvres hardes ; c'était . . . que vais-je dire encore ? C'était cette chambre, un paradis pour moi, qu'elle habitait !

Elle m'a avancé l'unique fauteuil qu'elle possède et s'est assise sur une chaise, devant moi.

Nous ne savions que dire.

Enfants que nous sommes ! Nous étions là, rouges comme des cerises, tremblants d'émotion, sans paroles, sans voix, ainsi que des gamins surpris en flagrant délit.

Il fallait pourtant mettre un terme à ce silence qui devenait embarrassant. Elle le rompit par une de ces banalités qui ouvrent toute conversation ; puis, devenant plus familière, elle m'a raconté sa vie, la mort de son pauvre père, celle de sa mère, son isolement, son embarras au milieu d'un monde inconnu, son désespoir, ses larmes, sa confiance en Dieu qui ne l'a pas abandonnée, puisqu'elle travaille, puisque tant bien que mal elle gagne sa vie, et n'a aucun souci.

C'était bien là le récit que m'avait déjà

fait madame Perron ; mais, passant par la bouche de Pauline, il revêtit un charme nouveau, si je puis m'exprimer ainsi.

En l'entendant, je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes. Elle ne s'en est aperçue qu'au moment où elle finissait de parler. Elle aussi avait le visage baigné de larmes.

Ah ! dit-elle en saisissant mes mains et en les serrant avec force dans les siennes vous êtes bon, vous, monsieur ! les larmes que je vous vois répandre en sont la preuve. Merci, mille fois, merci, pour ce témoignage de compassion. !

Un nouveau silence suivit ces paroles.

— Une confidence en amène une autre, lui dis-je à la fin.

Et, à mon tour, je lui ai fait le récit de tout ce qui a rapport à mon existence ; je lui ai parlé de mes parents, de mes rêves, de mes espérances, de mes projets. Elle m'a écouté d'un air grave et réfléchi, puis elle m'a donné quelques conseils plein de sens et m'a encouragé à persévérer dans la voie que je me suis tracée.

Il n'y a point d'expression pour rendre ce que j'ai éprouvé à l'entendre parler ainsi.

Il se faisait tard.

— Il est temps de nous séparer, m'a-t-elle dit alors, malgré tout le plaisir que j'éprouve à causer avec vous, je me vois forcée de vous... mettre à la porte, a-t-elle ajouté en riant. Vous êtes seul, m'avez-vous dit, vous ne sortez pas, vous n'allez nulle part ? venez passer vos soirées avec moi et nous causerons ainsi que nous l'avons fait ce soir.

— Je vous remercie, mademoiselle, de l'offre obligeante que vous me faites ; mais

avant de l'accepter, je dois vous dire que j'ai un scrupule.

— Un scrupule, et lequel ?

— Que dira le monde ?

— Le monde ? et elle a accompagné ces deux mots de la moue la plus dédaigneuse que j'aie jamais vue, le monde ? eh ! laissez-le dire, monsieur. Que m'importent ses jugemens, quand je ne me sens coupable d'aucune faute ? Et puis quel mal y a-t-il à vous recevoir chez moi ? Nous sommes seuls, nous vivons isolés, je m'ennuie, vous vous ennuyez, vous venez me tenir compagnie, rien de plus naturel, ce me semble.

J'ai voulu lui faire comprendre bien des choses ; j'ai cherché à dérouler devant ses yeux le tableau des exigences que le monde impose à une jeune fille qui vit seule ; je lui ai parlé de la nécessité dans laquelle elle se trouve de se soumettre à ces exigences, sous peine de voir sa réputation attaquée. Elle n'a point voulu m'entendre.

— Encore une fois que me font à moi les mauvais propos du monde, m'a-t-elle dit avec une impatience mal déguisée ? S'il jase, s'il médit, laissez-le faire, nous n'avons pas à nous en occuper.

— Du moment que vous le prenez ainsi, mademoiselle . . .

— Il ne s'agit pas de tout cela, viendrez-vous oui ou non !

— Peut-on refuser quand vous offrez d'aussi bonne grace ?

— Assez de compliments, je ne les aime pas. Vous le voyez, je ne suis pas longue à me familiariser. Allons, allez vous coucher, monsieur l'avocat, et bonne nuit ! A demain soir !

— Bonsoir, mademoiselle, à demain !  
Et je me suis retiré.

Elle a fermé sa porte ; je l'ai entendue chanter un moment ; puis... plus rien. Elle s'endormait, et qui sait ? peut-être pensait-elle à moi.

Ce soir-là, je suis rentré dans ma chambre ivre de bonheur ; je n'aurais pas troqué les heures que je venais de passer avec elle, contre une existence de millionnaire. Etrangeté de l'amour ! je me suis senti plus de forces pour travailler et mes livres de droit si insipides quelques jours auparavant, si écrasants, si vides et qui portaient le froid dans mon cœur, m'ont paru plus poétiques que les plus belles pages d'Homère. Le jour m'a surpris devant mon bureau et travaillant avec une ardeur sans égale. A six heures, écrasé de fatigue et d'émotion, je me suis jeté tout habillé sur mon lit et le sommeil n'a pas tardé à s'emparer de moi. Midi sonnait que je dormais encore.

Depuis cinq jours, je vais tous les soirs chez Pauline et, chaque fois, je découvre en elle quelque trésor caché, quelque source inconnue qui jaillit tout à coup à mes yeux étonnés. Plus on la connaît, plus on l'admire, plus on l'aime. Quelle gentillesse ! quelle fine malice ! quel esprit elle déploie à l'occasion ! Bien souvent je ne puis en croire mes oreilles, et je me demande si je rêve, si je ne suis pas le jouet de quelque hallucination étrange. . . Mais non, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, c'est la réalité.

Elle m'a prié de lui prêter des livres, je lui ai porté mes auteurs favoris. Ce qu'elle ne peut comprendre, je le lui explique. Il faut la voir alors se pencher vers moi,

ses noirs cheveux mêlés aux miens, son visage effleurant le mien, son haleine se confondant avec la mienne ! Comme elle me regarde ! comme elle saisit vite ma pensée ! quelles réflexions lui suggèrent ces pages sublimes où Lamartine et Hugo laissent déborder toute leur âme ! et puis quelle charmante critique elle se permet parfois ! comme elle sait bien rendre les vers de nos poètes ! comme elle a été émue en lisant les pages où Bernardin de St Pierre raconte la vie et les amours de Paul et Virginie ! Son cœur est un foyer de nobles sentiments ; son âme, la sensibilité même.

(A suivre.)



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

—•••—  
FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

—•••—

— Quelques explications. —

(Suite).

Hier soir, je lui ai appris que je suis musicien.

— Vite, vite, m'a-t-elle dit, allez me chercher votre instrument. Je veux vous entendre, vilain cachottier, et surtout vous applaudir.

Je ne me suis pas fait prier. D'ailleurs quand une femme dit : je veux ! il faut lui obéir. Les jolies femmes sont des enfants gâtés à qui l'on passe tout. Elles disent ce qu'elles veulent, font ce qui leur passe par la tête, savent fort bien ce qu'elles valent, et qu'avant de lutter avec elles on est déjà vaincu. La haine d'une femme, surtout d'une jolie femme ? Ah ! cette haine vous poursuit partout, vous

contrecarre dans tout ce que vous faites ou voulez faire, et la lutte pour vous est d'autant plus afireuse, que l'on vous déchire entie une phrase polie et un sourire. Vous voyez bien d'où partent les coups qui vous frappent ; vous les jugez ; vous en comprenez toute la terrible portée ; mais vous ne pouvez les éviter, car votre adversaire est une jolie femme à qui vous ne pouvez demander raison de ses espiègeries et qui vous hait pour n'avoir pas un jour ramassé l'éventail qu'elle avait laissé tomber, pour ne lui avoir pas offert la fleur que vous teniez et qu'elle convoitait, pour un regard, pour... un rien.

Voilà pourquoi je n'ai jamais aimé les femmes, je n'ai jamais recherché leur aimable société, enfin pourquoi j'ai toujours vécu solitaire. Et puis, dans un salon où l'on est empesé comme un faux-col, il faut passer aux dames leurs caprices, leur faire des compliments flatteurs sur leur coiffure, la fleur qui s'épanouit dans leurs cheveux, le ruban qui leur ceint la taille, l'exiguité d'icelle, que sais-je encore, moi ?

Mais je vois que je suis bien loin de mon récit, et que j'écris moi-même ma condamnation. Que suis-je, sinon l'esclave de Pauline ? n'ai-je pas renoncé pour elle à mes habitudes sédentaires ? n'a-t-elle pas sur moi un empire que je ne puis cacher ? Quand elle commande, est-ce que je n'obéis pas ? Pourquoi donc débâter sur ces pauvres femmes qui, si elles haïssent fortement, aiment avec passion ? pourquoi vouloir approfondir une chose sur laquelle on ne sera jamais d'accord ?

La femme est un monde inconnu que nul Christophe Colomb ne saura jamais

découvrir. On aura beau dire, beau faire, elle sera toujours ce qu'elle est : un amas de vertus et de défauts dans lequel l'œil de Dieu seul peut plonger ; une créature faite pour plaire et charmer ; un ange ou un démon, selon le point de vue sous lequel on se place. On la dit hypocrite, astucieuse, égoïste, dissimulée, corrompue, dévergondée, haineuse à l'excès ; mais, à côté de tout cela, l'on ajoute qu'elle est bonne, aimable, complaisante et que dans son cœur fleurissent l'abnégation, le dévouement, la charité, la sensibilité, l'amour ! Voilà pourquoi je viens de dire plus haut qu'elle est un amas de vertus et de défauts ; et j'ajoute maintenant qu'il ne suffit que d'un souffle pour développer les unes, d'une mauvaise pensée, d'un mauvais conseil, pour faire éclorre les autres.

Mais laissons-là toutes ces choses ; il ne m'appartient pas de résoudre des problèmes où de plus expérimentés que moi se sont heurtés sans trouver une solution satisfaisante.

J'ai donc été chercher mon violon, et j'ai exécuté une fantaisie de Mozart et une sonate de Beethoven. J'y ai mis toute mon âme. Pauline m'a écouté avec recueillement, ses grands yeux noirs plongés dans le vague et noyés de larmes, la poitrine oppressée, le sein palpitant.

— Oh ! que c'est beau, s'est-elle écriée quand le dernier son de l'instrument s'éteignait comme un murmure, que c'est beau !

Et elle s'est mise à sanglotter.

— Pourquoi pleurer, Pauline, lui ai-je dit en m'emparant de ses mains blanches



aux petites veines bleues ! pourquoi pleurer ? est-ce de joie, est-ce de peine ?

— Je ne sais, m'a-t-elle répondu. Mais dans cette musique, monsieur Raoul, j'ai vu passer bien des choses. D'abord, mon père et ma mère qui me souriaient et me tendaient les bras, puis les jours si doux de mon enfance, la campagne où j'allais avec mes parents le dimanche, les fleurs, les oiseaux, les blés mûrs, les ruisseaux, les herbes fleuries, le gazon, les arbres, mes joyeux ébats, mes folles chansons, mes cris. Oui, j'ai vu tout cela pendant que vous tiriez ces sons plaintifs de votre instrument, et voilà pourquoi je pleure.

— Calmez-vous, lui ai-je dit quand elle a eu fini de parler ; mais je n'ai pu achever, les larmes, moi aussi, me suffoquaient.

Nous sommes restés ainsi longtemps sans prononcer une parole ; puis, sa gaieté reprenant le dessus, nous avons fini par rire de ce qu'elle a appelé *nos enfantillages*.

Ce soir, après avoir lu quelques pages des *Méditations* et des *Feuilles d'automne*, sur sa demande je lui ai joué la *Dernière pensée*, de Weber, et l'*Invitation à la valse*. Elle en a été ravie ; mais, je ne sais, depuis hier il s'est manifesté un grand changement dans ses habitudes ; elle est plus retenue ; elle est pensive, rêveuse même. A quoi attribuer ce changement subit ? il faut que je sache.

Chaque matin, je lui apporte des fleurs que je cueille pour elle en me promenant. Elle en pare sa cheminée, son image de la Vierge et les portraits de ses parents suspendus au-dessus de son lit comme pour la protéger et la bénir.

---

Il est bientôt deux heures. Mes yeux brûlent et, par là, m'annoncent qu'il faut cesser d'écrire. Je vais prendre un peu de repos. Adieu, ou plutôt au revoir, cher confident de mes peines et de mes joies !

Ah ! j'oubliais : C'est Arthur qui loge au troisième. Je l'ai rencontré ce matin, sur l'escalier, au moment où j'allais faire ma promenade accoutumée. Il revenait d'une orgie. J'ai été bien surpris de le voir. Je le croyais toujours à Paris.

Je l'ai trouvé bien changé ! Ses traits sont pâles, ses yeux caves, sa démarche molle et indifférente. S'il continue longtemps ce même train de vie, il ne...

Pauvre ami ! Sa surprise a été grande en apprenant que nous habitons tous deux le même appartement. Quoique nous nous soyons perdus de vue depuis déjà assez longtemps, je lui conserve toujours la même amitié. Il m'a fait promettre de venir chez lui demain soir. Tout d'abord j'ai voulu refuser ; mais, sur ses instances, je me suis vu forcé d'accepter. Que vais-je dire à Pauline ?

21 mai 18...

Il est minuit. Je sors de chez Arthur. J'y ai trouvé joyeuse compagnie. Ce sont, pour la plupart, mes camarades de l'École de Droit. Ils m'ont salué de leurs plaisanteries et demandé si j'ai rompu avec mes habitudes casanières. Il y avait aussi des femmes. On a bu du punch ; on a dansé. J'ai entendu là des propos qui feraient rougir des démons, si les démons pouvaient rougir.

On m'a fait boire ; mais quand j'ai vu qu'on cherchait à me griser, je n'ai plus

voulu rien prendre. Arthur, lui, le plus naturellement du monde, commandait l'orgie, ainsi que le démon doit commander le sabbat. J'en étais éprouvanté. Vers minuit tout le monde s'est retiré.

Je suis resté seul avec Arthur.

— Ainsi donc, c'est à cette orgie que tu voulais me faire assister, quand tu m'as fait l'offre hier de venir chez toi ce soir, lui ai-je dit d'un ton plein de reproche ?

— J'ai voulu te lancer, m'a-t-il répondu en riant.

— Me lancer ! et pourquoi ? Cette société ne me plait pas, et je n'aspirais qu'au moment d'en être débarrassé pour causer seul avec toi. Vraiment, Arthur, je ne te comprends plus. Hélas ! tu as bien changé ! Je t'ai toujours connu pour une tête folle et amoureuse des plaisirs, mais je ne croyais jamais que tu en arriverais au point de nuire à ta santé par de telles débauches. Il est temps de sortir de la voie fatale où tu t'engages et où tu laisseras la vie. Crois-moi, retourne à l'étude, travaille, fais-toi voir plus souvent aux cours de l'Ecole. Si je te parle ainsi — voyant qu'il haussait les épaules et ne pouvait cacher son mécontentement — c'est que je crois en avoir le droit. L'amitié qui nous a toujours unis...

— Trêve de paroles, mon cher Raoul, m'a-t-il dit en m'interrompant, tes reproches sont justes et dictés par l'amitié, je le sais ; mais tu en conviendras, s'entendre faire la morale quand on vient de danser, de rire et de boire, est chose fort difficile à digérer. D'ailleurs le moment est tout à fait inopportun. Reviens demain, et tu me trouveras mieux disposé à t'entendre. Je suis comme ce tyran de

Thèbes qui renvoyait au lendemain les affaires sérieuses.

— Oui, mais tu ne dis pas qu'il lui en coûta la vie, à ton tyran.

Sur ce, je lui ai souhaité le bonsoir et me suis retiré, l'âme pleine de pressentiments sinistres.

En arrivant au cinquième, j'ai vu Pauline. La pauvre enfant ne dormait pas encore. En m'entendant monter, elle s'est mise devant la porte de sa chambre. Elle était inquiète et ne savait que penser de mon absence.

Ne me voyant pas venir chez elle, comme j'en ai pris l'habitude, elle avait frappé à ma porte, me croyant malade. N'entendant aucune réponse, elle s'était retirée se disant qu'une affaire importante m'avait appelé, sans doute, au dehors et que j'étais sorti sans avoir pu la prévenir.

— Méchant, m'a-t-elle dit en me voyant, c'est mal à vous de me laisser ainsi dans l'inquiétude. Je vous ai attendu et, ne vous voyant pas venir, je vous ai cru malade. Je suis même entrée dans votre chambre ; vous n'y étiez pas. D'où venez-vous ? pouvez-vous me le dire ? Je suis curieuse, vous le savez, curieuse surtout de ce qui vous concerne, a-t-elle ajouté avec un sourire.

— Merci, Pauline, mille fois merci pour tout l'intérêt que vous me portez, lui ai-je dit à mon tour en jetant sur elle un regard humide de reconnaissance. Vous êtes, je vois, aussi bonne que belle.

— Ta, ta, ta, a-t-elle repris en rougissant un peu, tout cela monsieur, ne fait pas mon affaire. Voulez-vous, oui ou non,

---

me dire d'où vous venez et pourquoi vous êtes sorti sans me prévenir ?

— Vous êtes bien despote, Mademoiselle, ai-je répondu d'un ton fâché. Suis-je tenu de vous rendre compte de mes actions ? ne suis-je pas maître de faire ce que je veux, de sortir quand il me plaît et d'aller où bon me semble ? Vous-même, me rendez-vous compte de vos actions journalières ?

La foudre tombant à ses pieds ne l'eût pas plus épouvantée que ce qu'elle venait d'entendre. Elle est restée devant moi muette, pâle, abattue. Cela m'a fait de la peine. Je lui ai pris les mains, elle s'est laissée faire ; je lui ai demandé pardon tout bas.

— Ah ! monsieur Raoul, m'a-t-elle dit alors avec un sourire navrant, vous êtes bien méchant ce soir ! que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi ? Je croyais . . .

Et elle s'est enfuie, me laissant là, à mon tour, plus pâle, plus abattu que je ne l'avais vue tout à l'heure. J'ai entendu des sanglots. J'ai eu comme un remords. Mais je n'ai pas osé pénétrer dans sa chambre, tant j'avais honte de moi-même.

Je suis entré ici, mécontent de tout et particulièrement d'Arthur, cause de la sortie brutale que j'ai faite à Pauline . . .

(A suivre.)



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

— Quelques explications. —

(Suite).

Serait-il vrai qu'elle m'aime, qu'elle répond à mon amour, qu'elle a deviné enfin tout ce que j'ai pour elle dans le cœur ? Ah ! S'il en est ainsi soyez béni, mon Dieu, qui m'envoyez ce bonheur, béni pour la consolation que vous jetez dans mon cœur, pour la vive lumière qui vient éclairer mes jours jusque là si sombres !

Pauline, oh ! pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait. Je voudrais l'expier par les plus affreux tourments.

Elle m'a reçu avec son doux sourire habituel ; mais ses yeux rouges et gonflés, la tristesse répandue sur son visage, sa pâleur, son accablement, tout m'a annoncé

qu'elle avait passé non seulement une nuit, mais encore une journée agitée.

Elle travaillait à un ouvrage de broderie. Elle m'a offert un siège et, baissant les yeux, n'a pas osé m'adresser une parole.

Je l'ai regardée en silence. Elle a évité mon regard.

— Pauline, lui ai je dit alors, vous avez pleuré ?

— Qui vous le dit, qui vous le prouve, monsieur Raoul, m'a-t-elle répondu ?

— Vous éludez ma question, Pauline ; mais répondez-moi franchement. Hier soir, je vous ai blessée ; j'ai été injuste, cruel même envers vous, je le sais, je le sens, je vous ai répondu avec colère ; mais pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et dites-moi que vous ne vous en souvenez plus... car je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vue ! je t'aime comme je n'aimerai jamais dans ce monde ! je t'aime comme j'aime Dieu !

Je suis tombé à genoux devant elle, les mains jointes, le regard suppliant et sans pouvoir en dire plus long.

— Serait-il vrai, mon Dieu, s'est-elle écriée avec un accent impossible à rendre et en pressant son front de ses deux mains, serait-il vrai qu'il m'aime ? Oh ! tant de bonheur ne m'est point réservé ! Non, ce n'est pas vrai ce que j'ai entendu là. C'est un mensonge, un rêve !

Et elle s'est levée égarée, folle, me voyant sans me voir, m'entendant sans m'entendre et parcourant la chambre à grands pas.

Qu'elle était belle ainsi !

A la fin, son exaltation est tombée et elle est venue se rasseoir honteuse de la

scène qui venait de se passer entre nous.

— Monsieur Raoul, m'a-t-elle dit d'un ton de doux reproche, c'est mal à vous de vous jouer ainsi d'une pauvre fille. Epargnez-moi, je vous en prie. Une secousse pareille à celle que je viens de ressentir, me tuerait sur l'heure.

— Pauline, vous doutez donc de mon amour...

Elle m'a regardé avec des yeux hagards

— Tu m'aimes donc, Raoul, s'est-elle écriée en se jetant à mon cou et en me serrant contre elle avec une force dont je ne l'aurais cru jamais capable ! Oh ! moi aussi, je t'aime, mon seigneur, mon maître ! je t'aime depuis le jour où, me rencontrant sur l'escalier, tu m'as crié : « Pauline, que tu es belle ! » je t'aime avec toute la passion, avec toute la force de mon âme ! je t'aime comme je ne saurais te le dire ! je t'aime ! je t'aime !

Et brisée par cet effort, la pauvre enfant est tombée inanimée dans mes bras. Je l'ai fait venir à elle.

Les expressions me manquent pour raconter la scène qui s'est passée alors, la joie de Pauline, les rêves que nous avons faits ensemble, les projets d'avenir auxquels nous nous sommes arrêtés.

Oh ! maintenant plus que jamais, je puis me dire le plus heureux des hommes.

Ici, le journal de Raoul se trouve interrompu. Nous y suppléons par quelques lettres qu'on a bien voulu nous confier.

Raoul à Pauline

28 mai 18...

Pauline, je pars. Une lettre, qui m'arrive à l'instant, m'apprend que mon père

se meurt et qu'il me demande pour lui fermer les yeux. Je n'ai que le temps de faire un paquet de mes hardes et de courir à la gare. Adieu, mon bon ange ! J'aurais voulu, avant de te quitter, puiser de la force et du courage dans tes beaux yeux, dans une parole de toi ; mais le devoir est là et je ne puis m'en écarter.

Raoul à Pauline.

26 mai 18...

Mon père est mort, Pauline. Il m'attendait pour lui fermer les yeux. Aussi, quand il m'a vu, quand je suis entré dans sa chambre et me suis agenouillé devant son lit, cachant mes larmes pour ne pas lui faire de la peine : « Je t'attendais, Raoul, m'a-t-il dit, sois béni, mon fils, et surtout sois heureux ! C'est le vœu de ton père mourant. » Et, jetant sur moi un long regard où se lisait toute son âme, il est entré en agonie pour mourir une heure après.

Tu connais bien, Pauline, la grandeur de la perte que je fais. Bien souvent, dans nos longues causeries du soir, j'ai déroulé devant tes yeux le tableau de la vie calme et pure de mon père, de cette existence tranquille et honnête, de cette âme probe et loyale ; bien souvent, je t'ai dit ce que je lui dois d'amour et de reconnaissance pour tous les sacrifices que volontairement, il s'imposait pour moi. Tu comprendras donc ma douleur et mes regrets. Cette perte à laquelle j'étais si loin de m'attendre et qui est venue fondre sur moi avec la rapidité de la foudre, me laisse sans force et sans courage.

Ma mère fait peine à voir. Sa santé, ru-

dement épouvée par le terrible coup qui nous a frappés, me donne les plus vives inquiétudes. Depuis la mort de mon père elle a des accès de sombre mélancolie.

J'ai pris la direction de la ferme. Je veille ainsi sur ma mère et sur mes intérêts. J'aurais voulu veiller aussi sur toi, Pauline.

Quand retournerai-je à Bordeaux ? Hélas ! Dieu seul le sait... Prends bien soin de ma petite chambre, je te la confie ; et surtout écris-moi, j'ai besoin de t'entendre, de savoir ce que tu fais, ce que tu penses.

Raoul à Pauline

1<sup>er</sup> juin 18...

Pauline, tu ne m'écris pas ; Pauline tu m'oublies. C'est vainement que, jusqu'à présent, j'ai attendu une lettre de toi : Que veut dire ce silence ? Te serait-il arrivé quelque malheur ? Oh ! je tremble de t'écrire, et c'est cette espérance qui m'a consolé et soutenu. Dois-je la voir s'évanouir ? Veux-tu me plonger dans le désespoir ? Pauline, encore une fois, que veut dire ce silence ? Oh ! parle, je t'en prie, j'ai besoin de t'entendre me dire que tu ne m'as pas oublié, que ma pensée est toujours présente à ton cœur. Cela me soulagera, cela dispersera les nuages sombres qui, depuis quelques jours, m'obsèdent et me tourmentent. Quelles que soient d'ailleurs les raisons, bonnes ou mauvaises, que tu allégueras pour t'excuser, je les accepte d'avance.

Mon temps se passe ici, hélas ! bien tristement, et si ce n'était ma mère dont la santé chancelante réclame les plus

grands soins, il y a longtemps que je serais près de toi.

Oh ! que je souffre, Pauline ! Si tu savais ce qui se passe en moi, tu aurais pitié de ton Raoul. Avec quelle impatience j'attends une lettre de toi ! Ne serait-ce qu'une ligne, un mot, un seul, cela suffirait à mon bonheur !

Chaque jour, quand je vois arriver le facteur, il se passe en moi quelque chose d'étrange ; mon cœur précipite ses battements ; c'est de la joie, c'est de l'espoir, de l'anxiété, de la peur, du découragement, c'est ce quelque chose enfin qui *n'a de nom dans aucune langue*. Et quand je reçois des lettres, comme j'en brise vite le cachet ! Comme l'émotion me gagne ! Comme je tremble ! mais, hélas ! Ces lettres me parlent d'affaires et je n'y trouve que déception et ennui. Alors, je sens des larmes couler le long de mes joues, et toute la journée jê suis si triste, que ma mère s'en inquiète, m'interroge et me reproche de ne pas avoir confiance en elle. Pauvre mère !

Adieu, Pauline ! Je ne te dis pas de m'écrire : je souffre et j'attends.

Pauline à Raoul

10 juin 18...

J'ai reçu vos lettres, Raoul, je les ai lues et relues ; maintenant je les connais par cœur. Quoique la dernière soit pleine de reproches, je ne puis que vous remercier du bon souvenir que vous me gardez et vous en témoigner toute ma reconnaissance.

Je ne vous oublie pas, Raoul, votre pensée m'est toujours présente ; votre

image, vous le savez, est gravée en traits ineffaçables dans mon cœur. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que votre départ subit m'a causé une impression telle, que j'en ai été malade. Maintenant que la santé m'est revenue, je réponds à vos lettres.

Raoul, votre départ m'a brisée. En lisant le billet qui me l'annonçait, une commotion douloureuse a secoué tout mon être ; j'ai été forcée de m'appuyer à la cheminée pour ne pas tomber. Je m'y suis cramponnée comme un noyé à une épave ; longtemps j'ai été sans force, sans parole, sans mouvement ; il semblait que la vie se fût retirée de moi ; et quand je suis sortie de cet état terrible, Dieu m'est venu en aide et j'ai pleuré ; mais ces larmes, toutes bienfaisantes qu'elles étaient, ne pouvaient me soulager.

Hélas ! il me semblait qu'avec vous, Raoul, s'en allaient toutes mes joies, toutes mes espérances, tous ces bonheurs du ciel que nous avons rêvés souvent ensemble. Pardonnez-moi mon égoïsme, je me voyais seule encore une fois, abandonnée à moi-même, replongée dans l'âbîme de solitude et d'ennui d'où vous m'aviez retirée, vous mon bon ange ! Je ne pouvais me faire à cette pensée terrible. Vous loin de moi, c'était le deuil qui couvrait ma vie tout entière !

Quel désespoir fut le mien, dans quel morne abattement je tombai, quelle sombre folie s'empara de moi ? Dieu peut le dire, car seul il a lu dans mon cœur, seul il a vu mes angoisses, seul il sait ce que j'ai souffert.

Ne m'oubliez pas, me dites-vous, Raoul ? mais puis-je vous oublier quand tout ici

me rappelle votre souvenir ; quand le livre que vous me lisiez la veille de votre départ est encore là, ouvert à la même page ; quand vos fleurs, mais fanées, hélas ! sont sur la cheminée ; quand votre violon suspendu au mur, attend que vous lui rendiez une âme ? Oh ! dites, puis-je vous oublier quand je me vois seule, moi habituée à vous entendre, à jouir de votre présence, à vous aimer ? Non, n'est-ce pas ? Vous le savez, d'ailleurs, je vous aime trop, Raoul, pour vous oublier ; vous êtes mon seul bien, ma seule pensée et je veux être toute à vous, à vous seule, entendez-vous ?

Oui, je t'aime, Raoul, et ton absence me fait mourir... Tu es mon soleil, toi, tu es ce que j'ai de plus cher au monde ! Tu prends ta part dans mes douleurs, tu m'en rends le fardeau moins lourd, tu soulages mes épaules meurtries. Tu souffres de mes souffrances, tu vis de mes joies. Sans toi, plus rien pour moi sur cette terre ! Tu es mon ciel, mon paradis, l'Eden délicieux où j'aime à promener mon âme. Où tu n'es pas, il n'y a pour moi ni bonheur, ni joie, ni ciel constellé d'étoiles, ni soleil aux chauds rayons ; il n'y a rien, sinon le chaos, le néant ! Mon plus beau jour se lève dans ton regard si doux, si tendre ! ma vie est enchaînée à la tienne ! mon âme, c'est l'écho de la tienne ! je t'aime, Raoul ! reviens je t'en supplie !

(A suivre.)



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

— Quelques explications. —

(Suite).

Pauline à Raoul.

18 Juin 18..

Je suis folle, Raoul, ne m'écoutez pas... Restez auprès de votre mère dont l'état, vous me l'annoncez, réclame vos soins et vos tendresses. C'est votre devoir. Moi pendant ce temps, je prierai pour elle ; comme vous, je souffrirai et j'attendrai.

Raoul à Pauline.

15 Juin 18...

Pauvre Pauline, que tu as souffert, comme tu dois souffrir encore ! Oui, tu m'aimes, je le sais ; puis-je en douter !

Moi aussi, je t'aime ainsi que l'on doit aimer au ciel, de cet amour ardent et saint qui résiste à tout ! Oui, je t'aime et ne cesserai jamais de te le dire ! Je t'aime, car tu es ma lumière, mon guide, la vision rayonnante que, dans mes nuits sans sommeil, je voyais se pencher vers moi et, qui tout bas, murmurait des mots que je ne pouvais entendre ! Je t'aime, car tu es la fée bienfaisante qui m'est apparue aux jours de deuil et d'angoisse, de déception et d'amer chagrin, me souriant de ce sourire qui n'est pas de la terre, me parlant de cette voix qui est une harmonie, me regardant enfin de ce regard inexprimable qui verse dans l'âme des trésors de tendresses ineffables.

Du courage, Pauline, de la patience. *Tout arrive à point à qui sait attendre*, tu le sais bien, et j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai parlé de toi, à ma mère ; je lui ai dit comment tu es bonne, combien tu es belle, combien tu l'aimes déjà ; je lui ai lu ta lettre, elle a pleuré. « Eh ! bien, m'a-t-elle dit alors, puisque vous vous aimez tant, fais-la venir, Raoul, je veux la voir et juger par moi-même si elle est digne de ton choix. » Comprends-tu, Pauline, comprends-tu bien cela ? C'est le ciel qui s'ouvre pour nous, c'est cette félicité dont nous avons tant parlé, ce sont nos rêves qui se font réalité, c'est ta vie unie à la mienne, c'est le bonheur enfin !

Bientôt je serai près de toi. j'ai quelques affaires à terminer ; elles ne souffrent aucun retard et exigent impérieusement ma présence ici. Mais sitôt ces affaires réglées, j'embrasse ma mère et je cours te chercher. Tu le vois, Pauline, j'avais raison de te dire : Courage et patience.

Te dire toute la joie que j'éprouve à la seule pensée de te revoir bientôt, est chose impossible ; mais tu dois me comprendre. Les heures me paraissent d'une longueur désespérante et les jours des siècles, oui, des siècles, tant est grande mon impatience, tant j'ai hâte de te revoir de te contempler, de t'admirer, de t'adorer comme par le passé, ce passé d'un mois !

Ma mère ne me parle que de toi et, elle me répète souvent ton nom. Elle se plaît à m'interroger sur chaque détail de ta vie. Tout à l'heure encore me voyant écrire, elle s'est penchée vers moi comme pour lire cette lettre, puis me donnant sur la joue une petite tape amicale :

— « Tu lui écris, m'a-t-elle demandé ?

— Oui, mère, ai-je répondu.

— Tu lui fais dire ? »

Je lui ai lu ce que j'avais déjà écrit. —

— « Tu l'aimes donc bien, mon enfant ?

— Oh ! oui ma mère.

— Et, tu me le jures, elle est digne de ton amour ?

— Je ne l'aurais pas aimée, mère, s'il en eût été autrement.

— C'est vrai, je te connais, Raoul. Eh bien ! dans ce cas, puisque tu l'aimes tant, puisque vous ne pouvez vivre l'un sans l'autre, termine au plus tôt tes affaires et cours me la chercher.

— Que vous êtes bonne, mère, ai-je fait en lui sautant au cou et en l'embrassant !

— Comme tu l'aimes, m'a-t-elle dit en souriant, triste sourire qui lui est habituel depuis la mort de mon père, comme tu l'aimes, mon enfant ? Tiens, a-t-elle ajouté après un moment de silence employé à me regarder, tu lui diras que je l'embrasse et que, si elle est telle que tu me l'as

dépeinte, je serais heureuse de l'appeler ma fille. »

Sur ces mots, elle est sortie après m'avoir embrassé encore une fois. Je l'ai suivie d'un regard attendri jusqu'à ce que la porte fût refermée sur elle.

Tu le vois, Pauline, tout va pour le mieux, et nous n'avons plus maintenant qu'à laisser notre barque dériver au gré du courant de ce fleuve béni qui s'appelle le bonheur.

Pauline à Raoul.

25 Juin 18...

Oh ! merci, mille fois merci, Raoul ! Vous êtes bon et votre mère a raison d'être fière de vous.

Votre lettre, si pleine de promesses et de protestations, m'a procuré le plus grand bonheur que j'aie jamais goûté ! Elle a été comme un baume sur cette blessure toujours saignante que m'a faite votre départ et qu'entretient votre absence.

Ainsi, votre mère permet la réalisation de tous nos vœux ! ainsi, sous peu, vous serez ici, je vous verrai, je vous entendrai, je vous parlerai ? ainsi, vous venez me chercher ?

Raoul, quelle joie vous avez fait descendre en mon âme ! quelle reconnaissance vous dois-je ! quels sacrifices faire pour vous ! Vous voulez donc me créer une famille, me rendre la plus heureuse des femmes ? Que Dieu vous bénisse, Raoul ! mieux que tout autre vous le méritez. Moi, je ne puis que vous aimer et prier pour vous, je ne puis que vous répéter sans cesse que je vous aime et que mon amour ne finira qu'avec ma vie.

Remerciez bien pour moi votre mère,

Raoul, dites-lui que moi aussi je l'aime comme sa fille, dites-lui que je suis digne d'être à vous et que je le serai toujours.

Que le temps me parait long ! Je me consume dans l'attente de vous revoir, mon Raoul, mon doux seigneur, et pour mieux être avec vous, je passe mes soirées dans votre chambre. Je n'ai point voulu vous le dire dans ma précédente lettre ; j'en avais honte.

A chaque bruit que je perçois, mon cœur palpite d'une émotion si forte, que je crois qu'il va se briser. Chaque pas que j'entends dans l'escalier me semble être le vôtre ; je prête alors l'oreille, le sang afflue vers mon cœur, la respiration m'est ôtée, je n'ai plus de voix. Et quand ce pas s'éloigne, quand je m'aperçois que je me suis trompée, une secousse telle se produit en moi que, l'autre jour, étant devant la glace, dans un de ces moments dont je vous parlais tout à l'heure, j'ai eu peur de moi-même et je suis restée effrayée de ma propre image.

Quand viendrez-vous, Raoul ? Vous êtes muet à cet égard. Vous me parlez d'affaires importantes à terminer, mais sans me dire quel temps elles peuvent prendre. Vous comptez sans doute me faire une surprise ? Si c'est votre dessein, ne le croyez pas, car depuis le jour où j'ai reçu votre lettre, ma vie se passe à vous attendre.

Vous le savez, Raoul, je ne vous cache rien, de mes pensées ni de mes actions. C'est une habitude que vous m'avez fait contracter et que je ne veux point perdre car elle est bonne. car toujours, après un récit pénible à vous fait, vous trouviez des paroles si consolantes pour me soula-

ger et me rassurer, que je ne pouvais que verser des larmes et croire en vous. Il faut donc que je vous entretienne d'une rencontre que j'ai faite hier dans notre chambre, et qui m'a laissé une impression pénible.

J'étais assise devant votre bureau. Je lisais. Que lisais-je même ? Pardonnez-moi, Raoul, je lisais le journal où vous écrivez vos pensées, vos actions de chaque jour, et que, dans la précipitation de votre départ, vous avez négligé de serrer.

Tout-à-coup j'entends frapper. Mon premier mouvement fut de ne pas répondre mais, me ravisant aussitôt, je dis : Entrez !

Un monsieur se présente, me salue, me demande s'il ne s'est pas trompé et si c'est bien votre chambre. Sur ma réponse affirmative :

— « Raoul est absent, m'a-t-il dit en prenant une chaise et en s'assoyant sans façon vis-à-vis de moi ? »

— Oui, monsieur, ai-je répondu assez embarrassée et ne sachant quelle contenance tenir, M. Raoul est absent depuis le 23 mai.

— Puis-je savoir de vous, mademoiselle, où il se trouve en ce moment ?

— Chez ses parents, au village de...

— Savez-vous ce qui a pu motiver son départ ?

— La maladie de son père, monsieur.

— Il n'est pas mort au moins, son père ?

— Si, monsieur.

— Pauvre père Audry ! il aimait bien Raoul. »

Puis, après un moment de silence :

— « Mais vous, mademoiselle, que faites-vous chez Raoul ? »

L'interrogatoire que je venais de subir

m'avait déjà impatientée. Je ne fis donc aucune réponse à la dernière question qui m'était posée. Votre ami ne s'en préoccupa point, car il me regarda avec des yeux pleins de je ne sais quelle expression étrange et me dit :

— « Vous êtes la maîtresse de Raoul ? »

Oh ! Raoul, cette insulte m'a trouvée sans force et sans courage. Je me suis levée et, jetant sur votre ami un regard plein de dédain et de mépris, je suis sortie. Arrivée dans ma chambre, les larmes me suffoquaient ; je sentis mes genoux se dérober sous moi ; je tombai sur une chaise en sanglotant et je cachai ma rougeur dans mes deux mains.

Combien de temps suis-je restée dans cet état ? Je ne saurais vous le dire, Raoul J'étais morte. Quand je levai les yeux, ce monsieur était debout devant moi, les bras croisés. Je jetai un cri d'effroi.

— « N'ayez aucune peur, mademoiselle m'a-t-il dit, je ne vous veux pas de mal. Je suis l'ami de Raoul ; je m'appelle Arthur de la Perrotière.

— Monsieur, lui ai-je répondu, c'est mal à vous de poursuivre une pauvre fille sans défense. Je ne suis pas la maîtresse de M. Raoul, je ne suis que son amie, sa sœur.

— Vous la sœur de Raoul, s'est-il écrié mais cela est impossible ! » puis, riant aux éclats, « la chose n'est pas si impossible que je le crois, a-t-il ajouté, Raoul ne sera jamais qu'un disciple de Platon. »

Il a voulu me prendre la main.

— Sortez, monsieur, ai-je fait d'une voix pleine de colère et en lui montrant la porte, sortez, vous dis-je !

Il est sorti en se mordant les lèvres.

J'ai fermé la porte derrière lui. Je l'ai entendu descendre l'escalier en murmurant je ne sais quelles paroles inintelligibles.

Venez vite Raoul, j'ai peur !

Raoul à Pauline,

30 Juin 18...

Ces maudites affaires me retiennent plus longtemps que je ne le croyais ; mais j'espère, chère Pauline, être à Bordeaux vers le 8 ou le 10 du mois prochain. D'ici là, prends courage. Crois-tu que, moi aussi, je ne souffre pas de tout ce long retard ?

Ce que tu m'as écrit de ta rencontre avec Arthur m'a fort étonné. Je comprends tes souffrances, ta honte, ta juste colère ; mais pardonne à Arthur, Pauline ! c'est une tête folle, un mauvais garnement, qui a bon cœur et qui m'aime beaucoup.

Sois sans crainte.

Je ne puis t'écrire plus longuement ; le temps me fait défaut et je ne veux pas manquer le courrier. Ma mère t'embrasse et moi je ne cesse de te dire : Je t'aime ! je t'aime !

Pauline à Raoul.

5 juillet 18...

Au secours, Raoul, au secours !

---

(A suivre.)



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

---

— Quelques explications. —

(Suite).

13 juillet 18...

Elle est sauvée, mais elle est folle !  
La pauvre enfant ne m'a point reconnu.  
Qu'est-il donc survenu ? Sans doute  
quelque affreux malheur ?... Dans son  
délire, elle a prononcé le nom d'Arthur,  
mais avec un tel accent de rage que j'en  
ai frémi.

Pourquoi ce nom sur ses lèvres ? Le  
mien, elle ne l'a pas prononcé une seule  
fois. Quel est ce mystère ? Oh ! mes idées  
se heurtent comme les flots en un jour  
de tempête.

J'ai peur de deviner.

Mon Dieu, que veut dire tout ceci ?

Jusqu'à présent je n'ai pas vu Arthur. Son départ coïncide, m'a dit madame Perron, avec la maladie de Pauline. Ma tête se perd à démêler le fil de cette énigme affreuse, de ce complot habilement ourdi et machiné.

Depuis huit jours de veille, je suis constamment à son chevet, épiant ses moindres désirs, allant au devant de ses plus légers caprices. Et quoi qu'elle reçoive tout avec la même indifférence, le même sourire vague sans témoigner ni contentement, ni reconnaissance, j'éprouve du plaisir, que dis-je, du bonheur à faire tout ce qu'elle veut, à lui obéir, à être son esclave enfin.

L'autre jour, quand je suis arrivé, la bonne madame Perron était auprès d'elle et s'efforçait de la consoler par tous les moyens en son pouvoir. Mais elle avait déjà perdu toute connaissance ; elle divaguait. Des mots incohérents, des phrases entrecoupées, des larmes, des sanglots, des mouvements de désespoir, de folle terreur, des cris, des imprécations, des malédictions : voilà ce que j'entendis en entrants dans la chambre.

Je fus saisi à cette vue d'une émotion pénible ; je chancelai. Je ne pouvais en croire mes yeux ; mais la réalité était là vivante, palpable, il n'y avait pas moyen de douter.

Dire ce qui se passa alors dans mon âme est chose impossible.

J'allai vite chercher un médecin.

Le hasard ou plutôt la Providence fit qu'en sortant je rencontrai Eugène. Il allait chez un de ses clients. Je l'entraînai près d'elle.

— La pauvre fille est gravement ma-

lade, me dit-il après un moment de silence qui me sembla une éternité. Mais, ajouta-t-il, voyant la douleur qui se peignait sur mon visage et le tremblement qui agitait tous mes membres, tout n'est pas perdu, mon ami du courage !

Il s'assit à une table et se disposa à écrire une ordonnance.

— Tiens, me dit-il quand il eut terminé et en me tendant le papier, tu suivras en tout point ce qui est prescrit là-dessus. Je reviendrai ce soir.

— Qu'a-t-elle, lui demandai-je avec anxiété ?

— Une fièvre cérébrale.

— Et tu la sauveras, n'est-ce pas, mon ami ?

— Je ne te le promets pas, Raoul ; mais je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour la ramener à la vie.

— Merci, mon ami, je me confie en toi.

— Non, confie toi plutôt en Dieu : c'est en lui que repose toute espérance.

Eugène, après m'avoir affectueusement serré la main et exhorté encore à prendre courage, se retira. Depuis lors il n'a cessé de venir chaque jour visiter Pauline.

Il m'a déclaré aujourd'hui que le mal est vaincu...

— Mais elle est folle, a-t-il ajouté.

— En guérira-t-elle, lui ai-je demandé ?

— Je te le dirai ce soir, m'a-t-il répondu.

Elle dort.

Qu'elle est belle ainsi ! Comme sa pâleur la rend encore plus charmante !

Depuis huit jours, c'est le seul repos qu'elle goûte. Versez donc sur elle, ô mon Dieu ! tous les trésors des songes heureux ; que le souvenir qui la tour-

mente, les pénibles pensées qui l'assiègent, fassent place à de riantes images. Guérissez-la, et si vous voulez, pour le faire, toute mon existence, prenez-la, je vous la donne sans regret.

Un sourire à entr'ouvert ses lèvres pâlies ; elle murmure un nom... C'est le mien !...

— Raoul, dit-elle, pardonne-moi, je ne suis point coupable... c'est lui... Arthur !...

11 heures du soir.

A ce nom j'ai poussé un cri terrible.

La lumière s'est faite ! C'est Arthur...

Il m'en rendra compte, l'infâme !...

Elle va être mère, Eugène l'a dit.

Sa guérison dépend de sa délivrance.

Demain je l'emmène chez ma mère.

Dans la cruelle position où elle se trouve, sans fortune ni parents, que deviendrait-elle si je lui manquais ? Puis-je l'abandonner ?

20 Juillet 18...

Ma mère l'a reçue comme si elle était sa fille.

Je lui avais écrit pour lui rendre compte de l'état de celle que j'appelle toujours ma fiancée, et lui donner connaissance des causes qui ont amené cet état.

Sa folie est douce. Vêtue d'un long peignoir blanc qui dessine admirablement les contours de sa taille de fée, elle erre partout dans la maison, comme une âme en peine, comme une de ces sylphides qui rasant le soir, de leurs pieds légers, l'eau dormante d'un lac. Quelquefois, elle reste des heures entières en contemplation devant une fleur, un brin d'herbe, une feuille d'arbre ; quelquefois aussi,

---

vive et légère, on la voit courir après un papillon en riant aux éclats ; mais, le plus souvent, on la rencontre dans les endroits écartés, le front dans ses mains et semblant réfléchir profondément. Si on la dérange alors, si l'on interrompt ses rêveries, elle se fâche et on ne peut l'aborder de toute la journée.

Tout sentiment d'intelligence n'est donc pas éteint en elle.

Ma mère souffre tout d'elle et ne montre pas la moindre impatience quand elle manifeste un nouveau désir ; au contraire, elle est, pour elle, remplie de sollicitude et de tendres soins.

— Que vous êtes bonne, lui dis-je en voyant tant de bonne volonté, tant de dévouement.

— C'est pour toi que je fais tout cela, Raoul, me répond-elle alors, tu l'aimes il faut donc que je l'aime aussi. Elle le mérite bien, la pauvre enfant !

Je vais bientôt partir. La vue de Pauline m'est trop pénible à supporter. Ma mère, quoique avec peine, consent à cette réparation. J'irai à Bordeaux continuer mes études, afin de soutenir ma thèse l'année prochaine.

Que de choses, mon Dieu, en si peu de temps ! Et comme vous savez mettre à néant les projets des hommes !

20 août 18...

Il y a aujourd'hui juste un mois que je n'ai rien écrit sur mon journal.

Tu as dû me trouver bien ingrat, n'est-ce pas, ô cher confident de mes plus intimes pensées ? Que veux-tu ? La douleur, en s'abattant sur moi, m'a rendu tout autre. Je ne suis plus le Raoul d'autrefois.

Tu es mon seul ami, toi, oui, le seul. Pour toi, je mets mon cœur à nu ; je le déshabille sans crainte en ta présence et, ainsi qu'en un livre ouvert, tu lis tout ce qui s'y trouve écrit. Toi, du moins, tu me resteras toujours fidèle.

J'attends le courrier avec impatience. Il doit m'apporter une lettre de ma mère. Cette lettre me donnera peut-être le courage de continuer mes études, car je ne fais rien depuis que j'ai quitté P...

Mon inaction m'est pénible, insupportable ; cependant je ne me sens pas la force de la secouer.

Depuis bientôt un mois que je suis à Bordeaux, à peine me suis-je présenté une fois au cours de l'Ecole. J'éprouve un dégoût mêlé d'ennui, un je ne sais quoi qui me saisit dans ses larges anneaux et me serre à m'étouffer. Mais cela ne peut longtemps durer.

J'ai pris la chambre que j'occupais avant l'affreuse catastrophe qui est venue m'assaillir. Tout dans cette chambre me rappelle ma Pauline adorée. Mon cœur saigne au souvenir des soirées délicieuses que nous y avons passées ensemble, assis l'un vis à vis de l'autre, moi lisant, elle interrompant son travail pour me regarder de ses grands yeux noirs pleins d'une ineffable tendresse. Quelquefois même, il me semble entendre son doux chant — sa voix aimée qui soulevait en mon âme tant d'émotions diverses. Je prête alors l'oreille ; j'écoute ; je retiens les battements de mon cœur ; mais hélas ! ... rien, rien !

Les beaux jours ne luiront plus pour moi ? Où raviver mes émotions éteintes ? Que sont devenus, ô mon cœur, vos battements précipités, vos soudains élans ?

Quoi ! l'imagination jadis si vive, si riante, n'a plus d'effet ? Comment éviter ce froid scalpel de la raison qui m'ouvre le cœur de cet homme que je croyais mon ami, et me montre son égoïsme et sa déloyauté ? L'honneur n'est donc qu'un vain mot ? et toutes ces nobles choses qui ont leur source au plus profond du cœur ?

Mon Dieu, où est la reconnaissance ? Quoi ! ne pourrai-je rendre un service sans craindre de me faire un ennemi de celui que j'oblige ? Me serai-je trompé de route et, rejetant bien loin le sublime bonheur que procurent le dévouement, la générosité, l'abnégation, la charité l'amitié, faut-il vivre pour soi et en soi ?

J'ai tort de faire entendre ces plaintes quand j'ai là une mère qui m'aime, mon refuge dans les tempêtes, le port à l'abri duquel ma barque sera toujours en sûreté.

Toutes ces réflexions m'ont affligé. Ne le suis-je donc pas assez déjà.

Décidément il faut que je travaille. Demain sans plus tarder, je me remets à l'étude.

Seul ?...

Pourquoi m'en préoccuper ? pour me tenir compagnie, n'ai-je pas mes illusions ? et si le bonheur n'est pas de la terre, ne pourrai-je au moins le chercher dans les rêves dorés de mon imagination ?

16 janvier 18...

Ce temps me fait mal.

L'hiver est rude cette année.

La neige, au dehors, tombe à gros flocons ; elle couvre, comme d'un grand linceul blanc, les toits des maisons voisines, par les cheminées desquelles s'é-

---

chappent des bouffées de fumée noirâtre que le vent emporte aussitôt.

La bise se joue aux quatre coins de ma chambre. Dévoré par la fièvre, je ne me sens pas assez de force pour me lever du fauteuil où je suis et allumer le feu. Et puis, avec quoi l'allumerai-je, ce feu ? Je n'ai plus de bois. La bonne madame Pirron a oublié de m'en monter ce soir. La pauvre femme, en devenant vieille, semble perdre complètement la mémoire. Que je voudrais oublier, moi-même ! Mes souvenirs me tuent, bien plus que le travail acharné auquel je me livre sans relâche depuis cinq mois consécutifs.

Je voudrais m'en retourner au pays ! Mais non, ce vœu ne peut ni ne doit se réaliser. J'attendrai encore jusqu'au moment de la délivrance de Pauline, ce moment ne doit pas tarder, ma mère me le fait savoir dans une lettre que j'ai reçue ce matin. Pauvre mère, comme elle m'aime ! quel trésor d'abnégation et de dévouement !

On a beau dire, la femme est notre plus belle couronne sur la terre ; c'est la fleur quelque desséchée qu'elle soit, qui exhale toujours un doux parfum ; c'est la source quelque soit son onde, qui désaltère notre soif ardente ; c'est enfin l'oasis toujours désirée par le voyageur égaré dans les sables brûlants du désert.

(A suivre.)



# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

— Quelques explications. —

(Suite).

15 avril...

Elle n'est plus folle ; mais elle a failli mourir.

Elle a mis au monde une gentille petite créature, belle comme elle et qui, comme elle aussi, s'appellera Pauline.

Le jour de sa délivrance, quand les premiers cris de l'enfant se firent entendre, ces petits cris que font palpiter d'amour et d'ivresse le cœur de la mère, Pauline sembla sortir d'un songe. Ma mère et le médecin, M, Relan, étaient debout au chevet de son lit, la regardant avec bonté, un sourire ému sur les lèvres. Ce furent les premières personnes qu'elle aperçut en recouvrant la raison.

— Où suis-je, demanda-t-elle à ma mère qui êtes vous, madame, et vous, monsieur?

— Vous êtes... chez moi, mon enfant, lui répondit ma mère.

— Mais qui êtes-vous, madame, fit-elle de nouveau en joignant les mains ?

— Je suis...

Ma mère hésitait.

— Au nom du ciel, madame, parlez, je vous en conjure, je vous en prie, dit-elle d'un ton suppliant.

— Eh bien ! mon enfant, je suis... je suis la mère de Raoul.

— La mère de Raoul !

Elle cacha sa figure dans ses deux mains et sembla réfléchir profondément.

Ma mère regarde M. Relan. Ce regard voulait dire : « Croyez-vous qu'elle ait complètement recouvré la raison ?... Elle s'étonnait, la bonne femme, du peu d'effet que produisaient ses paroles. Tout à coup :

— Oh ! je me souviens, s'écria Pauline avec un cri déchirant, un cri que j'entendis de la salle voisine et qui me remua profondément.

Epuisée par cette émotion violente, sa tête retomba sur l'oreiller : elle fit entendre un sanglot déchirant qui me brisa le cœur.

Je me précipitai dans la chambre et courus vers le lit où la pâle figure de Pauline évanouie se détachait sur l'oreiller, plus blanche que la neige. Ma mère m'arrêta. M. Relan me fit sortir.

Il fallut plusieurs heures pour rappeler la pauvre créature à la vie. Mon nom fut le premier qu'elle prononça. Penchée vers elle, les yeux baignés de larmes, ma mère la contemplait avec un ineffable

amour. Pauline l'attira à elle, l'embrassa au front, puis elle tendit la main au docteur qui se détourna pour cacher son émotion. Elle demanda ensuite son enfant. Ma mère lui apporta le petit être, Elle le contempla quelque temps en silence avec une sorte de béatitude ; mais aussitôt, changeant de physionomie :

— Emportez-là, s'écria-t-elle avec une voix pleine de rage, je ne veux pas la voir, cette enfant je la hais !...

Et, brisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Mais cette fois son évanouissement fut de courte durée.

Cinq jours se sont écoulés depuis cette scène. Nous avons passé par des alternatives d'espoir et de crainte, d'angoisse et d'espérance. Aujourd'hui enfin, M. Relan nous a déclaré qu'elle est hors de danger.

Pendant ces cinq jours, ma mère n'a cessé un seul instant de veiller sur Pauline. Quoique écrasée de fatigue et malade elle-même la charitable femme a trouvé de la force pour remplir ce pieux devoir. Elle ne voulait être aidée en aucune façon par les servantes de la ferme et, quand elle veut, cette bonne mère, il faut qu'on obéisse.

M. Relan défend que je voie Pauline. Il craint pour elle une rechute qu'entraînerait fatalement ma présence. Être si près d'elle et ne pas pouvoir la contempler à mon aise ! Non, les tourments des damnés ne sont pas comparables à ceux que j'endure.

Aujourd'hui, elle a demandé son enfant. Comme la première fois, son visage s'est illuminé ; elle a embrassé la petite Pau-

---

line ; celle-ci lui souriait de ce sourire de l'enfance qui rend les mères folles de joie et de bonheur.

— Pauvre petit être, a-t-elle fait en prenant l'enfant dans ses bras amaigris et en le déposant près d'elle sur le lit, tu n'as pas demandé à naître, toi ! Tu as besoin d'amour ; il faut donc que je t'aime, et je t'aimerai bien, si Dieu me prête vie.

Puis, ses yeux se sont levés comme pour prendre le Ciel à témoin des paroles qu'il venait de prononcer, et ses lèvres ont murmuré une prière pleine de sublime résignation.

20 avril 18...

Je repars demain pour Bordeaux. Je ne puis vivre ici : l'air que je respire m'étouffe. Cette vie si simple ne me suffit plus. L'existence monotone que je traîne n'est pas faite pour guérir les blessures de mon âme. Il me faut le bruit, la foule, les luttes ardentes, que sais-je encore ?

Ma mère se résigne avec peine à me voir partir. Ce matin, ses yeux rougis par les larmes, sa pâleur, son silence, tout chez elle annonçait qu'elle avait passé une nuit affreuse. Pauvre mère, que de chagrin je lui cause ! Elle a eu aujourd'hui un long entretien avec Pauline. Celle-ci garde toujours le lit et a évité jusqu'à présent de parler de moi. Elle s'est concentrée tout entière en son enfant que la nourrice lui apporte chaque jour. Moi, je suis oublié ou à peu près. Je ne m'en plains pas ; mais je souffre de mon âme brisée, de mes songes envolés, de mes rêves d'avenir à tout jamais anéantis...

(A suivre).

# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

— Quelques explications. —

(Suite).

Cet amour tuera l'un de nous deux, j'en ai comme un pressentiment fatal. Quoi qu'il en soit, mon Dieu, épargnez-la pour son enfant qu'elle aime tant !

25 avril 18...

Je suis à Bordeaux depuis hier...

J'ai été au Casino : l'on y dansait. Je me suis jeté à corps perdu dans le tourbillon d'une valse. J'ai ri, j'ai bu, j'ai mangé, je me suis enfin amusé ou du moins j'ai cherché à m'étourdir sans pouvoir y arriver. Presque tous mes camarades de cours étaient là. Ils m'ont félicité sur ce qu'ils appellent mon *émancipation*. Hélas ! bien triste *émancipation*.

Décidément je ne retournerai plus au Casino. Il y a là des femmes dont le sourire est aussi faux que leurs cheveux, et dont les paroles sont une profanation continuelle de ce qu'il y a de plus saint au monde. Ces femmes sont vraiment dégoûtantes. Quel dérèglement ! Quelles mœurs ! quel sans façon ! quelle facilité ! Comme elles se donnent pour un bock de bière ou un verre d'eau-de-vie.

Faut-il douter de tout ? ne plus croire aux saintes affections de la famille ? Je me perds dans ce dédale affreux. Ma tête est en feu, mon sang bouillonne.

16 mai 18...

Enfin ! me voilà au comble de mes vœux. Je suis docteur en droit ! J'ai soutenu ma thèse avec éclat ; ce sont les journaux qui me l'annoncent.

Que ma mère sera contente ! Et Pauline !

« Elle pense à toi, m'écrivait ma mère ces jours derniers, elle t'aime plus que jamais ; mais elle redoute ta présence. »

Elle redoute ma présence ? Pourquoi ? Serait-elle coupable ? non je ne le crois pas.

Pauvre fiancée de mes rêves, qu'a-t-on fait de toi ? une femme sans époux ! Non, je ne t'abandonnerai pas ; ton enfant aura un père.

Depuis mon arrivée, je n'ai pas rencontré M. de la Perrotière qui, m'a-t-on dit, est allé passer quelques mois au château de son père, dans le Morbihan. Je voulais le voir, lui cracher au visage, l'écraser ainsi qu'une vipère malfaisante. J'attends donc que le hasard ou la Providence nous mette face à face. Oh ! cet homme, je le hais au de-là des forces

humaines... Il a brisé mon existence ; il a arraché tout ce qu'il y avait en moi d'espérance dans l'avenir, de foi dans l'âme, d'illusions benies ; mais il n'a pas tué mon amour ! non, il ne l'a pas tué, car, plus que jamais, je sens le besoin d'aimer Pauline, de l'entourer de tous les soins que réclame la triste et cruelle position qui lui est faite ; non, il ne l'a pas tué, car mon amour augmente en raison même de mes douleurs ; non, il ne l'a pas tué, car Pauline est la première femme à qui j'ai dit : Je t'aime !

5 juillet 18...

Elle était au jardin et, près d'elle, à ses pieds, la petite Pauline était couchée sur le gazon. Elle lisait et semblait rêveuse. De temps en temps, elle interrompait sa lecture pour sourire à l'enfant ou la couvrir d'un regard doux et triste. Non loin de là, se tenait ma mère, ses lunettes sur le nez et tricotant des bas. C'était un tableau charmant dans sa simplicité, et digne du pinceau de Greuze ou de Charadin.

Au bruit de mes pas sur le sable, elles ont toutes deux levé la tête et j'ai entendu un double cri, cri de joie et de surprise du côté de ma mère, cri de terreur et d'angoisse du côté de Pauline.

Ma mère éperdue, folle de joie, s'est jetée dans mes bras et m'a couvert de baisers. Pauline, elle, est devenue toute pâle, et tandis qu'elle laissait tomber le livre qu'elle avait en mains, elle a baissé les yeux sans oser me regarder. J'ai compris son embarras et me suis dirigé vers elle. Me voyant venir, elle a voulu s'enfuir ; déjà elle s'était levée dans cette in-

tention, mais ses forces l'ont trahie et elle est retombée sans mouvement sur le banc. Elle tremblait comme la feuille qui sent venir l'orage ou le cerf aux abois que poursuit la meute impitoyable. Je me suis mis à genoux devant elle, je lui ai pris les deux mains : elles étaient froides et glacées comme celles d'une statue dont elle avait l'immobilité et la pâleur. Seulement, au contact de mes mains, elle a été saisie d'un frisson nerveux et ses yeux se sont fermés sans doute pour éviter mon regard.

A la voir ainsi, abattue, on eût dit la statue de la Résignation ou de la Pitié. Je l'ai regardée un instant. De ses yeux clos, j'ai vu couler deux larmes silencieuses. J'en ai été profondément ému.

— Pauline, lui ai-je dit alors, est-ce ainsi que vous me recevez ? pourquoi donc pleurez-vous ? auriez-vous peur de moi ? ne suis-je plus votre ami ? Répondez-moi, je vous en prie ; que ce silence ne dure pas plus longtemps !

— J'ai peur, a-t-elle murmuré, j'ai peur de vous Raoul.

— Qu'avez-vous à craindre, Pauline, quand je viens vers vous l'âme joyeuse, le sourire sur les lèvres, le cœur débordant d'amour ? Qu'avez-vous à craindre, dites, quand je vous aime comme aux premiers jours ; quand je viens vous dire : « Voulez-vous que je sois le père « de votre enfant ? voulez-vous m'aimer ainsi que par le passé ? »

— Raoul, par pitié, ne vous jouez pas de moi, s'est elle écriée en me retirant ses deux mains, oh ! ne faites pas luire à mes yeux l'image du bonheur : vous savez bien que j'en suis indigne.



---

— Vous ! Indigne, Pauline ? Est-ce votre faute si un misérable a surpris votre bonne foi, vous a lâchement déshonorée pour vous abandonner ensuite lâchement encore ? est-ce votre faute si, ignorante comme vous l'étiez des crimes dont un homme peut se rendre coupable, vous êtes tombée dans le piège que l'on vous tendait ? non n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas coupable, j'en ai l'intime conviction car vous m'aimiez, Pauline ; car enfin vous étiez ma fiancée et vous êtes toujours, avec ma mère, mon bonheur ici-bas. Rien n'est donc changé, Pauline, vous êtes toujours celle que mon cœur a choisie, le bon ange qui étendait sur moi ses ailes protectrices, la fée qui me charmait et faisait ma joie. Je vous aime plus que jamais, je vous l'ai déjà dit ; mais vous, m'aimez-vous encore ?

— Vous le demandez, Raoul, si je vous aime encore ! Mais depuis cette nuit fatale où j'ai mis au monde le fruit de mon déshonneur, ma première pensée, en recouvrant la raison, fut pour vous, pour vous seul ! Raoul, que de larmes versées en silence au souvenir de mes beaux jours envolés, de ces heures si courtes et et cependant si remplies passées avec vous ! que de fois ne vous ai-je pas appelé dans mes nuits sans sommeil, dans ces moments de crise ou je croyais de nouveau perdre la raison, où l'avenir m'apparaissait sombre, comme un jour d'orage, et recouvert d'un crêpe noir ! Doubter de mon amour, Raoul, mieux vaudrait pour vous douter de Dieu !

Je n'ai su que lui dire ; les expressions me manquaient. L'enfant pleurait. Je la pris alors et, l'ayant bercée un moment,

je pus réussir à calmer ses cris, à la consoler. Je la portai ensuite à sa mère.

— Vous avez toutes les bontés, Raoul, m'a-t-elle dit, me récompensant de ce que je venais faire par un regard humide et plein de reconnaissance, Dieu a été prodigue envers vous. Heureuse sera la femme qui vous possédera !

— Vous le serez, Pauline, ai-je fait à mon tour, car plus que toute autre, vous le méritez.

Ma mère m'a alors embrassé.

— Raoul, m'a-t-elle dit, je suis fière de t'avoir pour fils. Tu es un noble cœur et, s'il exauce mes prières, Dieu ne peut manquer de te bénir, de te rendre heureux.

Il se faisait tard, nous sommes rentrés à la ferme.

Aujourd'hui un an qu'elle m'appelait à son secours. Date fatale pour elle et pour moi... Que de choses depuis ! quel changement, Pauline semble avoir oublié cette date douloureuse... Elle ne m'en a pas parlé du moins. Oh ! qu'elle oublie, qu'elle ne se souvienne plus, que ce passé douloureux s'efface à tout jamais de sa mémoire et peut-être, qui sait ? pourra-t-elle goûter encore des instants de bonheur et croire à la vie.

« Au secours, Raoul, au secours ! » m'écrivait-elle déjà folle, mais conservant encore un reste de raison. Ce billet est là, devant mes yeux. Je le vois, je le touche et, cependant je ne veux pas y croire tant la réalité qu'il porte dans ses plis, me paraît impossible, et si je puis m'exprimer ainsi, tant j'ai souffert et pleuré de puis le jour où il me parvenait.

Souffrir ! que de choses renferme ce

simple mot ! Combien de malédictions n'avons-nous pas jetées vers Dieu quand le vent de la souffrance, passant sur nos fronts, nous courbait sous son souffle puissant ! Souffrir ! tel est le lot de la triste humanité. Oui, le bonheur n'est pas de la terre et l'homme qui court après, croyant l'atteindre, ne poursuit qu'une chimère, qu'une ombre, qu'une vapeur.

Ce soir, je suis triste. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Est-ce pressentiment d'un malheur ? Ma tête est lourde ; tout mon être est la proie d'un malaise horrible. Vais-je mourir, mon Dieu ? Si je vous ai demandé souvent la mort ; si je l'ai appelée, cette fin, de tous mes vœux, c'est que j'étais dans un de ces moments de crise où l'âme en proie à mille tourments, se repliant enfin sur elle-même, ne voit devant elle qu'un refuge : l'éternité ! Mais, maintenant, laissez-moi vivre pour ma mère et pour elle surtout qui a tant besoin d'un appui, d'un protecteur, d'un ami.

Tout dort dans la ferme ; seul, je veille encore. Par la fenêtre ouverte, la campagne m'apparait toute blanche, illuminée par les rayons argentés de la lune. Nul bruit ne se fait entendre, si ce n'est le cri des grillons cachés dans l'herbe. Un doux parfum que la brise emporte sur ses ailes vient de temps en temps caresser délicieusement mes sens et rafraichir mon front brûlant de fièvre. Le ciel est chargé de constellations ; jamais il ne m'a paru plus splendide que ce soir. Les arbres, au loin, prennent des aspects de fantômes. Que tout cela est beau ! Quel spectacle magnifique ! quelle poésie, quelle grandeur, quelle beauté dans toute la nature !

Ce spectacle a toujours eu sur moi une puissance indéfinissable ; j'y vois et reconnais Dieu dans le moindre brin d'herbe, dans le moindre souffle du vent. J'y trouve aussi une consolation à mes maux un baume à mes douleurs, un parfum pour mon cœur.

Quelle existence terrible que celle de l'homme sur la terre ! aimer, souffrir, être trompé, voir s'envoler une à une ses plus chères croyances, laisser le doute pénétrer en soi et y infiltrer son poison !...

Que vais-je devenir ? j'étais heureux il n'y a pas si longtemps ; maintenant, je n'espère plus rien, la vie m'est à charge...

Non, car je l'aime et l'aimerai toujours. Cet amour me fortifie, il est mon unique espoir, mon seul but et je veux que mon rêve s'accomplisse.

8 Juillet 18...

J'étais sous un berceau de chèvrefeuille ; j'avais en main les *Essais* de Montaigne ; je lisais. Mais comprenais-je bien ma lecture ? Je n'en sais rien ; peut-être.

J'entendis des pas. Je levai les yeux. C'était elle ! je l'avais devinée aux battements de mon cœur. Elle, toujours belle et fraîche ; mais rieuse, non ! Un chapeau de paille d'Italie encadrait son gracieux visage que colorait une timide rougeur.

— Raoul, me dit-elle en s'arrêtant devant moi ?

— Que voulez-vous, Pauline lui répondis-je ?

(A suivre.)

# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

— Quelques explications. —

(Suite).

Une larme coula le long de ses joues.

— Vous devez bien me mépriser, n'est-ce pas, Raoul ?

— Pourquoi vous mépriserai-je ?

— Pourquoi ? tenez, je veux tout vous dire, Raoul : je veux que vous appreniez ce qui s'est passé ; votre mépris me tue-rait !

Mais ne vous ai-je pas dit hier, Pauline que rien n'est changé entre nous et que vous êtes toujours celle que mon cœur a choisie ?

— Vous êtes bon, Raoul ! je ne cesserai jamais de vous le répéter, comme je ne cesserai non plus de vous aimer. Mais écoutez-moi, je vous en prie. Qui sait ? Malgré vos protestations — oh ! pardon-

nez-moi ce doute, — Raoul il y a peut-être une arrière pensée au fond de votre cœur...

— Pauline, lui dis-je alors en l'interrompant et en l'attirant près de moi sur le banc, je ne vous demande aucun aveu, aucune justification. Je crois en notre amour ; je crois en vous ; je crois en votre innocence. Encore une fois, je vous aime je n'ai jamais cessé un jour de vous aimer !

— Raoul, je vous l'ai dit déjà, il faut que vous m'écoutiez, je le veux. Voulez-vous m'entendre oui ou non ?

— Je vous écoute, parlez.

Le surlendemain du jour où M. de la Perrotière m'avait trouvée dans notre chambre et s'était permis de me suivre jusque dans la mienne, j'étais seule : je pensais à vous, Raoul, vos deux lettres à la main. J'étais seule et triste ; triste de votre départ, de mon isolement et surtout de la perte cruelle que vous veniez de faire. Ah ! si vous saviez tout ce qui se passait en moi ! Je ne pouvais me résoudre, je ne pouvais croire à votre absence. Habitée à vous voir, à vous entendre, à causer avec vous, cette séparation cruelle m'avait anéantie. Que vous dirais-je, Raoul ? il me passait par la tête des idées folles, impossibles ; je voulais venir vous trouver, chercher un refuge près de votre digne et sainte mère, près de vous car j'avais comme un pressentiment du malheur épouvantable qui m'a frappée. C'est dans cette disposition d'esprit que me trouva Laurence. Vous la connaissez, elle est venue chez moi bien souvent, pendant que vous y étiez. Compagne d'atelier, orpheline comme moi, elle semblait me porter beaucoup d'intérêt et d'amitié. Je

croyais en elle. Elle me trouva abattue, souffrante et s'informa des causes de mon chagrin. Je lui ouvris toute mon âme ainsi qu'à une sœur ; je lui fis la confidence de notre liaison, de mon amour pour vous Raoul. Ah ! vous le savez bien, le cœur souffrant a toujours besoin de s'épancher. Cela soulage quand on verse ses peines dans un cœur ami !

— J'arrive alors à propos, me dit-elle quand j'eus fini de parler ; je venais justement te chercher pour t'amener à la maison, afin d'y passer l'après-midi avec nous.

— Avec nous, fis-je surprise ?

— Cela t'étonne ! mais oui, certainement, avec nous !

Et elle me nomma plusieurs camarades d'atelier.

— Eh bien, es-tu contente maintenant continua-t-elle après avoir défilé son long chapelet de noms, es-tu suffisamment renseignée !

— Oui, je le suis ; mais je regrette beaucoup, ma chère, de ne pouvoir accepter ton aimable invitation.

— Ta ! ta ! ta ! des bêtises, fit-elle ; il faut absolument que tu viennes ! D'ailleurs, ces jeunes fille t'attendent et seront mécontentes de me voir arriver sans toi.

— Je te l'ai déjà dit, mon amie, repris-je à mon tour, je le regrette, mais je décline ton offre, quelque gracieuse qu'elle soit.

Cela dura ainsi quelques minutes, elle me pressant d'accepter, moi refusant toujours. A la fin cependant, ses instances devenant plus vives, je pris mon bonnet, mon châle et je la suivis.

Arrivée chez Laurence, j'y trouvai

effectivement toutes celles qu'elle m'avait nommées. Elles m'accueillirent avec des cris de joie, et me firent mille protestations d'amitié.

Au milieu de la chambre se trouvait une table sur laquelle était servie une riche collation. Cela m'étonna. Je croyais Laurence honnête, je n'eus aucun doute sur elle.

On se mit à table ; je fis comme les autres et, vous l'avouerez-vous ? le champagné aidant, je finis par rire et chanter ainsi que mes compagnes.

Vers la fin de la collation, nous entendimes frapper à la porte de la chambre. Laurence alla ouvrir, et je vis M. Arthur de la Perrotière. Je n'ai pu réprimer un mouvement de terreur à la vue de ce jeune homme. Il eut, lui, en me regardant, le sourire que doivent avoir les démons qui convoitent une proie.

Après avoir serré la main à presque toutes mes compagnes. M. de la Perrotière vint s'asseoir près de moi, me demanda si enfin j'avais rompu avec mes habitudes de récluse et m'étais décidée à m'amuser un peu. Je ne lui répondis pas ; je devins affreusement pâle. Je pus en juger, car j'avais une glace en face de moi. Il m'adressa plusieurs questions, me demanda si vous n'étiez pas revenu, ce que vous faisiez, si votre absence devait se prolonger longtemps ; mais voyant que j'étais décidée à garder le silence, il se leva prit son chapeau qu'il avait déposé en entrant sur la table à ouvrage de Laurence, s'excusa de ne pouvoir rester plus longtemps en notre aimable société, et se retira.

La collation terminée, je pris congé de



---

Laurence et de mes autres compagnes, prétextant un violent mal de tête et l'éloignement de ma demeure, mais, en réalité, je craignais de voir arriver encore M. de la Perrotière. On voulut s'opposer à mon départ, mais on finit par me laisser faire ainsi que je l'entendais.

Le lendemain de ce jour :

— Savez-vous, me dit la bonne madame Perron tout en faisant ma chambre, que le locataire du troisième a déménagé ? C'était un charmant jeune homme et qui payait bien. Aussi je le regrette fort.

Je ne répondis pas ; mais je remerciai Dieu intérieurement. L'idée que cet homme habitait la même maison que moi, me bouleversait et m'épouvantait.

Vous le savez, Raoul, il y a des physiologies qui, à première vue, vous sont sympathiques ou vous inspirent de l'effroi de la crainte, de l'horreur ! Eh bien ! en voyant M. de la Perrotière pour la première fois, j'eus peur ; il m'inspira un dégoût instinctif ; j'eus peur pour lui de l'aversion, de la haine, du mépris même. Était-ce simple répulsion ? était-ce pressentiment du malheur qui devait m'arriver par lui ? ces deux causes ensemble peut-être. Oh ! malgré tous mes efforts, je ne pourrai jamais lui pardonner ; je ne pourrai jamais parler de lui en bonne chrétienne, ainsi que votre bonne mère me le recommande !

Après avoir respiré fortement comme pour reprendre haleine. Pauline a continué ainsi d'une voix frémissante ;

— Toute la journée je fus triste. J'attendais une lettre de vous avec impatience. Dans la disposition d'esprit où j'étais,

cette lettre m'eût calmée. Elle n'arriva que le premier juillet.

La chambre d'Arthur était maintenant occupée par Laurence. Celle-ci avait voulu habiter la même maison que moi, me disait-elle, afin de nous voir plus souvent et d'être près l'une de l'autre en cas d'accident ou de maladie.

C'était la trahison qui commençait. Judas vendit Dieu, l'amie pouvait bien, à son tour, vendre son amie. Ma perte était jurée, j'étais perdue !

Vous n'étiez pas avec moi, Raoul, vous mon bon ange, et Dieu m'avait abandonnée. Oh ! le complot fut habilement ourdi artistement mené et exécuté. Impossible de rompre les fils inextricables que cette nouvelle Arachné avait tendus autour de moi. La fatalité me poussait vers l'abîme.

Laurence et moi, nous vivions dans la plus parfaite union. Tout était commun entre nous. Je lui ouvris mon cœur, pauvre ingénue que j'étais, et elle put y lire ainsi que dans un livre ouvert.

Le 4 juillet, Laurence vint me chercher pour prendre le thé chez elle. En entrant dans la chambre, j'y trouvai mes compagnes d'atelier, puis des jeunes gens, des étudiants, sans doute, parmi lesquels M. de la Perrotière. Surprise, je voulus me retirer ; mais réfléchissant que c'était là un acte d'inconvenance dont je ne pouvais me rendre coupable, j'allai prendre place à côté de mes camarades. Comme la première fois, une collation était servie.

M. de la Perrotière se plaça à l'une des extrémités de la table, affectant de s'éloigner de moi. Laurence s'assit à ma droite, tandis qu'à ma gauche, un des jeunes

gens, d'un air triomphant, venait prendre place.

Tout le monde riait autour de moi ; seule j'étais triste et ne disais mot. Je me sentais déplacée dans cette société, et n'aspirais qu'à une chose : m'en retourner au plus tôt dans ma chambre.

De temps en temps, Laurence remplissait mon verre. Elle buvait beaucoup ; comme elle, je buvais machinalement, sans trop savoir ce que je faisais. L'on me grisait, Raoul ; l'on voulait me voir ivre. Je le fus, en effet, à ne pas savoir ce qui se passait autour de moi.

On m'emporta dans ma chambre. Je me jetai tout habillée sur mon lit. Laurence me fit prendre une potion.

— « Cela te calmera, me dit-elle en me la présentant, bois, Pauline. »

C'était un somnifère. Comprenez-vous, Raoul ? ils m'avaient grisée ; puis, craignant de voir s'échapper leur proie, ils m'endormaient. J'étais au pouvoir de ces infâmes, j'étais perdue !.....

Le lendemain j'étais folle.

J'eus un moment de lucidité. C'est alors que je vous écrivis, Raoul. Mon malheur se présentait à moi dans toute sa réalité. Je n'avais de refuge qu'en vous ; en vous seul était mon espoir. J'eus foi en votre bonté et, vous l'avouerai-je ? en votre amour. Vous êtes venu à mon secours, Raoul ; vous m'avez recueillie ; votre mère a tout fait pour moi. Soyez donc bénis tous deux pour le bien qui me vient de vous !...

Elle ne put continuer, les larmes la suffoquaient. Elle était à mes genoux, je la relevai ; puis, déposant un baiser sur son front :

---

Pauline, lui ai-je dit, que ce baiser soit le sceau de la promesse que je vous ai faite.

Mon visage était pâle, ma voix brève et s'accadée. Une émotion violente me dominait.

Pauline me regarda.

— Cette blessure, vous la guérirez, Raoul, m'a-t-elle dit de sa voix mélodieuse et grave ; vous la guérirez, quoi qu'elle soit de celles qui se cicatrisent difficilement.

Cheminant l'un à côté de l'autre, nous entrâmes à la ferme où ma mère nous attendait pour le diner.

— Mère, ai-je fait quand nous fûmes à table, à quand la noce ?

— Quand tu voudras, mon fils, m'a-t-elle répondu.

— Veux-tu que ce soit pour le mois prochain ?

— Pour demain même si c'est possible. Puis elle s'est mise à rire.

Ce sera pour le mois prochain.

(A suivre.)

# UN BONHEUR IMPOSSIBLE

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT

---

— Quelques explications. —

(Suite).

15 juillet 18...

Qu'est-ce que le mariage ?

L'union civile de l'homme et de la femme, dit le code.

Un sacrement institué par Dieu même, dit l'Eglise.

Le plus souvent une bêtise, prétendent quelques-uns.

Une nouvelle vie soutiennent les autres.

Pour moi, c'est, quand on s'aime, le paradis sur terre, l'idéal du bonheur, la réalité d'un beau rêve ; c'est le mélange de deux âmes, la fusion de deux cœurs ; c'est la pierre fondamentale de l'édifice social, la réalisation du Beau, du Vrai, la consécration de l'amour !

Mariage ! que de choses renferme ce seul mot ! Quelles réflexions ne fait-il pas surgir ! Quelles pensées ne fait-il pas naître ! En effet, pour le riche, ce n'est qu'un désir, un luxe ; pour le pauvre, un besoin ; pour le spéculateur, une affaire ; pour l'ambitieux, une place à occuper. Mais pour celui qui aime, c'est le bonheur ! la vie à deux, vie pleine d'émotions, de douces sensations, de plaisir et d'ivresse ! un avant-goût des joies du ciel !

Oh ! le mariage ! il y en a qui osent le profaner, le ridiculiser. Ceux-là vraiment ne savent pas ce qu'ils font ! ils attaquent la société par une de ses plus belles institutions, celle qui crée le foyer, la famille et ce trésor d'amour qui a nom : la mère ! Mais ils ont beau faire, leurs attaques n'ébranleront jamais cette assise de l'édifice humain.

28 Juillet 1872.

Tout se prépare ici pour ma prochaine union. Ma mère a un petit air effairé qui la rajeunit. Elle a fait venir de la ville un tapissier, et deux grandes chambres du premier étage de la ferme, où étaient entassés pêle-mêle de vieux meubles, des instruments aratoires, de l'avoine, du blé, que sais-je encore, ont été complètement mis à neuf. Dans ces chambres tout est simple, mais de bon goût. Je n'ai rien vu de plus coquet ni de plus ravissant.

Pauline, elle, va et vient, par la maison, son enfant sur le bras, ne pouvant croire à son bonheur et se demandant parfois, m'a-t-elle avoué, si tous ces préparatifs sont vraiment faits dans le but de notre prochaine union. Sa joie n'a pas de bornes ; le bonheur se lit dans ses jolis yeux.

Moi, je regarde, j'examine, je flâne, je fume, interrompant souvent cette distraction pour embrasser ma mère ou serrer la main de Pauline, quand elles passent près de moi.

Des invitations ont déjà été faites. C'est M. Chouffleuri, M. Lancé, M. Martin, nos voisins, le premier maire de la commune, les deux autres conseillers municipaux ; M. Relan, notre ami et médecin ; M. Bonneva, l'instituteur.

Ces messieurs se réunissent le jeudi et le dimanche à la maison. Pendant que ma mère tricote ou fait tourner son rouet, ou que Pauline brode ou donne le sein à sa fille pour l'endormir, que MM. Lancé et Martin se mettent à leur piquet ou à leur jeu de l'oie, que Mr le curé prie, que M. Relan dort, M. Chouffleur nous lit les journaux arrivés de Paris ou bien M. Bonneva nous débite avec emphase des vers de sa composition. Chacun règle ensuite le sort de la France et des autres puissances de l'Europe ; puis, sur le coup de dix heures, on se sépare en se souhaitant une bonne nuit et, surtout, en se promettant de ne pas manquer au prochain rendez-vous.

J'avais oublié de parler de ces braves gens qui me témoignent beaucoup d'amitié. Je ferme les yeux sur leurs petits travers en raison même de l'affection qu'ils me portent. D'ailleurs, ce sont les vieux amis de mon père ; ils font, pour ainsi dire, partie intégrante de ma famille. Je les aime car des cheveux blancs, noblement portés, ont toujours été pour moi un porte respect. Ils adorent Pauline et font tout ce qu'elle veut. Elle est si bonne ! elle a pour eux mille prévenances, mille petits

soins ! elle sait si bien contenter leurs moindres désirs ! M. Relan, surtout, a pour elle une prédilection bien marquée. Est-ce parce qu'il la sait malheureuse ? qu'il est dans le secret de la fatale catastrophe qui l'a faite femme et mère malgré elle ? qu'il est le parrain de son enfant ? Je n'en sais rien. Quoiqu'il en soit, il l'aime ainsi qu'il aimerait sa fille, s'il en avait une. Il lui apporte les plus beaux fruits de son jardin, ses plus belles pêches, ses plus grosses poires, ses plus savoureux raisins.

Aussitôt après mon mariage, je me ferai inscrire au barreau de..... Ma mère et Pauline le veulent. La paresse, me disent-elles en riant, engendre tous les vices. Elles me traitent, surtout ma mère, en véritable gamin. Elles veulent que je plaide ? Je plaiderai, tant il est vrai que ce que femme veut, Dieu le veut. D'ailleurs, je ne suis pas pour rien défenseur de la *veuve et de l'orphelin* ; il est temps que je sorte de mon inaction, de ma paresse ; que je travaille, que je fasse enfin quelque chose. Je ne puis continuellement regarder passer dans le ciel les nuages que chasse le vent.

Avec quelle lenteur s'écoulent les jours qui me séparent du moment heureux où Pauline sera ma femme ! Dans mon impatience il me semble que ce jour tant désiré n'arrivera jamais. Et pourquoi n'arrivera-t-il pas ? Sommes-nous donc si maudits de Dieu que nous ne puissions goûter sur la terre un moment de bonheur ? Non, je ne le crois pas.

Mais *pourquoi m'arrêter à ces tristes pensées ?* elles sont hors de saison, en ce moment surtout où je vois tout me souri-



---

re, le bonheur me tendre les bras et la joie rentrer de nouveau dans mon cœur. Elles sont hors de saison, car, après les épreuves cruelles que nous avons subies, les douleurs éprouvées, les larmes versées il faut absolument que notre ciel soit serein, que les nuages qui le couvraient s'évanouissent et que le rire, notre rire si franc, si gai, si joyeux, si sonore, retentisse encore.

Après l'orage vient le beau temps, dit le proverbe. L'âme n'est jamais plus libre que dégagée de son enveloppe humaine, la nature n'est jamais plus belle qu'au sortir d'une longue tourmente ; l'océan n'est jamais plus calme, plus fier, plus onduleux, qu'après la tempête ; l'homme enfin n'est jamais plus heureux qu'après de longues souffrances noblement supportées !

.....

Le soleil va se coucher. Rien de plus beau, de plus ravissant, de plus poétique. Des nuages l'escortent jusqu'à l'occident. Ils attendent qu'il ait disparu, les uns pour le suivre, les autres pour remonter ensuite dans le ciel. Ils me font l'effet d'un flot de courtisans escortant leur roi ou lui ouvrant un passage. Tout est inondé des derniers rayons de l'astre du jour, les montagnes, les arbres, les plantes, les fleurs qui se haussent sur leurs tiges pour lui adresser un dernier adieu et recevoir de lui un dernier baiser.

Les pâtres descendent de la montagne, j'entends leurs airs, les aboiements des chiens, le son argentin des clochettes suspendues au cou des moutons ; les laboureurs s'en reviennent des champs, d'un pas grave et lent, derrière leurs grands

bœufs ; la cour de la ferme est pleine d'animation, de mouvement ; au loin les blés ondoient avec un doux murmure sous le souffle caressant de la brise du soir ; les oiseaux regagnent leurs nids ; les eaux de la rivière, calmes et unies, miroitent aux rayons de la lune qui se lève.... et, derrière moi, penchées, lisant au fur et à mesure que j'écris, ma mère et Pauline, mes deux bons anges gardiens !

5 août 18...

Pauline est ma femme.....

Que de choses dans ces quatre mots !

C'est tout un avenir de joie, d'amour, de bonheur enfin, qui s'ouvre devant nous ; c'est tout un monde, un paradis !...

Ce n'est plus un rêve, mais la douce et charmante réalité que j'appelais de tous mes vœux, de toute la force de la passion qui me brûlait et me dévorait ; ce n'est plus un désir, mais un fait accompli, palpable...

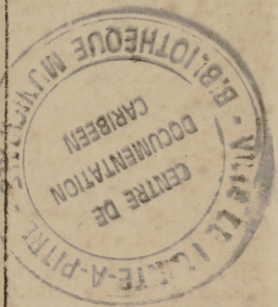
Comme elle est heureuse, comme elle sourit à l'avenir, comme elle a confiance en moi, comme elle m'aime ! Une transfiguration complète s'est opérée en elle. Sa beauté est plus resplendissante que jamais ; ses yeux si expressifs et si doux ont plus de tendresse ; son sourire a plus de charme ; sa parole, plus de suavité, d'harmonie, de sentiment, d'expression, de finesse. Sa peau a pris une teinte diaphane au travers de laquelle on voit circuler un sang réchauffé au foyer de la passion sainte, immuable ; son beau cou, souple, flexible, incliné comme une fleur

qui boit à longs traits le soleil, dessine, reproduit la courbe la plus gracieuse qui se puisse voir ; son corps, penché ainsi qu'un lys sous les caresses de la brise, a repris sa forme séduisante, amoureuse, passionnée...

Non, ce n'est pas un rêve. Elle est bien à moi, ma Pauline adorée, mon ange charmant, mon seul amour !... Ce bonheur qu'un instant j'ai cru perdre, Dieu permet que j'en jouisse, que j'en savoure, à mon gré, le charme, les délices, toutes les joies.....

Aussi, Pauline, je veux t'aimer au-dessus de toute expression humaine, pour que tu oublies ton passé douloureux, qu'il ne soit plus pour toi qu'un mauvais rêve éclos la nuit et que la resplendissante clarté du jour fait disparaître ; je veux t'aimer pour que l'abîme, formé dans ton cœur par ce passé maudit, soit comblé de tous les trésors d'amour, de dévouement, de passion dont mon cœur déborde pour que tu souries à la vie qui s'ouvre devant toi, belle et pleine de promesses radieuses, pour qu'enfin tu t'asseyes à ce banquet fortuné de l'hymen, le sourire aux lèvres, le bonheur au front, le paradis dans l'âme, ton cœur près du mien, ta main serrant la mienne, tes yeux dans les miens !.....

O bonheur qui ne peut se rendre ! ô joie qu'on ne peut exprimer ! ô amour, divin messenger du ciel et de la terre, que de jouissances vous nous procurez ! que d'enthousiasme vous versez en nous ! que de passions vous allumez en nos cœurs !



31 octobre 18...

Morte, mon Dieu, morte !...

.....  
.....

---

Ici, à cette date funèbre, à ce peu de mots si expressifs, si éloquents, s'arrête le journal de Raoul. Ce que nous savons du reste de cette triste histoire, nous a été raconté par notre ami lui-même.

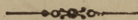
Son bonheur était impossible : Dieu le voulait ainsi.

La mort était venue frapper un soir à la porte des deux époux. Ainsi qu'un voyageur fatigué, elle avait demandé l'hospitalité à ce foyer où rayonnaient toutes les saintes joies de l'amour heureux. On l'y avait reçue sans défiance, le sourire aux lèvres ; puis elle était partie et, sous ses ailes noires, avait emporté la colombe amoureuse, le bel oiseau qui chantait tout le jour dans son nid blanc et rose, l'ange aimé et souriant, blanche fleur aux parfums exquis, le gai soleil qui éclairait le foyer de ses lueurs magiques.

Un an après son mariage, Pauline était mère, cette fois sans crainte, sans honte, sans folie, sans effroi, sans larmes, sans regrets ; mère de deux jolis garçons, de deux chérubins radieux, de deux petits anges aux blonds cheveux, au visage divin.

*(La fin au prochain numéro).*

# UN BONHEUR IMPOSSIBLE



FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AMI

PAR

LÉON BELMONT



— Quelques explications. —

*(Suite et fin).*

Raoul était fou de bonheur. A genoux près du lit de sa femme, il contemplait avec amour et fierté les êtres charmants que Dieu lui avait envoyés et, penché vers eux qui lui souriaient déjà, il bâtissait à leur intention tout un avenir de gloire.

Mais, hélas ! pourquoi faut-il que la douleur touche de si près à la joie ? pourquoi Dieu mêle-t-il toujours à notre bonheur un grain d'amertume, un regret, un souvenir cruel, des larmes, des sanglots, des déchirements ? pourquoi la peine est elle sœur de la joie ? pourquoi les larmes cotoient-elles toujours les bords fleuris et embaumés où s'épanouit le rire ?

*That is the question*, dit Shakespeare.  
Que sais-je, répond le vieux Montaigne ?

Quelque temps après la venue au monde de ses deux enfants, Raoul perdit sa mère. C'était la meilleure partie de son cœur, la moitié de sa vie qui s'en allait en terre.

La douleur du jeune homme fut profonde, comme devait l'être celle d'un pareil fils. Il pleura longtemps la sainte et digne femme qui s'était éteinte en la bénissant, en implorant Dieu pour son bonheur. Il la pleura longtemps et ne trouva des consolations que dans le souvenir de son amour et de ses bontés pour lui.

Ce malheur était le prélude de bien plus grands encore.

Ce jour-là, Pauline était partie de bonne heure pour la ville. Elle était accompagnée de Jean, le garçon de ferme, Raoul n'ayant pu le faire par suite de travaux importants qu'il avait à diriger lui-même.

Tout le long de la route, la jeune femme fut silencieuse, malgré les efforts de Jean pour l'égayer. Elle, qui s'enflammait à tout propos, était ce jour-là, d'une mélancolie sombre, nerveuse, désolée, si nous pouvons nous exprimer ainsi ; et ce qui, d'ordinaire, appelait sur ses lèvres, des prières ardentes au ciel, des cris d'admiration passionnée, n'avait en elle aucune émotion ni ne remuait son cœur.

Dans le baiser qu'elle donna à Raoul avant de se mettre en route, il y avait des larmes et des sanglots.

Le jeune homme s'en aperçut :

— Qu'as tu, lui demanda-t-il ? tu sembles triste ce matin, Pauline, tu souffres ?

— Je n'ai rien, mon ami, lui répondit-elle ; en essayant de sourire. Je ne souffre pas, mais je suis triste de te quitter.

Était-ce pressentiment, avertissement,

lumière ? Qui sait ? l'âme a parfois de ces révélations subites ; le cœur, de ces défaillances ; le corps de ces prostrations inexplicables, contre lesquelles ils ne peuvent se défendre et qui les laisse écrasés, vaincus. Qui n'a pas été triste sans cause apparente ? qui n'a pas pleuré sans qu'une douleur en fût la cause ? qui n'a pas ri sans le vouloir, sans le désirer ? Choses étranges qu'on ne peut expliquer, qui nous confondent et nous laissent en présence d'une énigme.

Arrivés à... Pauline et Jean descendirent à l'hôtel ; puis ils se séparèrent, Pauline pour faire des amplettes, Jean pour vaquer à ses propres affaires.

En passant par la rue de la Consolation, Pauline aperçut un groupe considérable qui s'était formé devant le magasin d'un des principaux marchands de la ville. La curiosité aidant, elle voulut savoir ce que c'était et s'approcha.

Des jouets magnifiques, arrivés la veille de Paris, étaient la cause de ce rassemblement.

Elle était plongée dans la contemplation de ces jouets, quand elle sentit une main toucher légèrement son épaule

Elle se retourna.

— Je t'avais bien dit que c'était elle, fit un jeune homme en s'adressant à un autre qui se trouvait près de lui.

— Eh bien ? Pauline, continua-t-il, comme te voilà belle ! Que fais-tu donc ici ? Tu ne te souviens plus de moi, hein ! farceuse ? J'étais de la partie, tu sais chez Laurence, le soir....

Il n'eût pas le temps d'achever, Pauline qui sentait tous les yeux fixés sur elle, s'était évanouie avec un cri déchirant.

---

On la transporta aussitôt à l'hôtel et de là à la ferme.

M. Relan, prévenu à temps, s'installa au chevet de celle qu'il appelait sa fille ; mais ses soins furent inutiles. La secousse avait été trop forte, l'art était impuissant.

Une seconde fois, Pauline avait perdu la raison et elle mourut sans la recouvrer même un instant pour embrasser ses enfants et son Raoul adoré.

.....

Environ deux ans après les dernières scènes que nous venons de rapporter, on pouvait lire le fait divers suivant dans un des grands journaux de Paris.

« Une rencontre à l'épée a eu lieu, sur  
« la frontière belge, entre MM. Arthur de  
« la P., le sportsman bien connu, et M.  
« Raoul B., avocat distingué du barreau  
« de.....

« La cause de cette rencontre remonté-  
« rait déjà à plusieurs années, nous assu-  
« re-t-on.

« Quoi qu'il en soit, la veille du duel,  
« M. Raoul B., rencontrant au café Maza-  
« rin, M. Arthur de la P., aurait frappé ce  
« dernier de deux soufflets et lui aurait  
« même craché au visage.

« Les deux adversaires, d'une égale for-  
« ce à l'escrime, ont montré dans le cours  
« de l'action beaucoup de sang-froid, de  
« courage et d'habileté.

« A la troisième passe, l'épée de M.  
« Raoul B. a pénétré dans la poitrine de  
« M. Arthur de la P. ; celui-ci, atteint au  
« cour, a succombé presque instantané-  
« ment à la blessure qu'il avait reçue. »

LÉON BELMONT.



# Anglais & Créole

Par LÉON BELMONT

A ma femme née Adèle DUBREUIL.  
A mes enfants Léon et Léontine  
BELMONT. A mes petites filles  
Eliana, Carmen et Léonie.

I

Depuis longtemps, la Martinique, Marie-Galante, la Désirade et les Saintes étaient au pouvoir des Anglais. A la Guadeloupe seule flottait encore le glorieux drapeau de la France, le pavillon aux trois couleurs ; mais le jour n'était pas éloigné où notre île devrait subir le sort commun et passer sous la domination de l'étranger.

Le 1<sup>er</sup> Janvier 1810 toute la ville de la Basse-Terre était en émoi. La consternation se peignait sur tous les visages et la pâleur sur tous les fronts.

Sur le Cours Nolivos des groupes nombreux se formaient et les promeneurs causaient avec animation.

Que se passait-il ?

Ces deux hommes qui s'abordent en ce moment nous l'apprendront bientôt.

L'un est le marquis de Pierre-Lys, riche habitant ; l'autre maître Bigot, notaire impérial.

— Hé ! c'est vous, monsieur Bigot, dit le marquis, savez-vous la nouvelle ?

— Hélas ! oui, monsieur le marquis, répondit le notaire, l'Anglais est à nos portes !

— Je viens de voir l'aide-de-camp du capitaine général qui m'a assuré que nous serons attaqués le 25 de ce mois.

— Savez-vous d'ou vient la nouvelle de cette prochaine attaque ?

— De la Martinique directement.

— C'est affreux, c'est horrible, s'écria maître Bigot en frappant du pied la terre, guerre, toujours la guerre. Quand cela finira-t-il ?

— Dieu seul le sait !

— Et que pensez-vous de l'issue de la lutte qui se prépare ?

— Mon cœur crie : victoire ! mais ma raison répond : défaite ! fit tristement le marquis.

— Oh ! ne désespérons pas, monsieur le marquis, confiance, au contraire ! N'avons-nous pas des soldats, des canons, des armes, des balles, de la mitraille, de la poudre ? Le dévouement et le patriotisme ne combattent-ils pas dans nos rangs, ne mourrons-nous pas tous plutôt que de livrer à ces chiens d'Anglais la dernière colonie qui reste à la France dans la mer des Antilles ?

— A quoi serviront, monsieur Bigot, soldats, canons, armes, balles, mitraille et poudre, si l'ennemi nous est supérieur en nombre ? Voyez-vous, malgré moi je désespère. malgré moi le doute envahit mon être. J'ai beau me dire : « cela n'est pas possible ! » la réalité est là, froide, palpable, évidente et, devant elle, je ne puis que me courber.

— Mais savez-vous que nous disposons de forces considérables ?

— Et quelles forces la colonie peut-elle opposer à l'invasion ! Six mille hommes tout au plus et, encore, en ne tenant compte ni des malades ni des absents. Vous appelez cela des forces considérables, monsieur Bigot ?

— Mais avec six mille hommes on peut vaincre, monsieur le marquis.

— Ou mourir avec gloire, monsieur Bigot

— Mieux vaut une mort glorieuse qu'une honteuse capitulation, je suis de votre avis, monsieur le marquis.

— Ne nous abusons pas, monsieur Bigot, pour vaincre il faut à la tête des troupes un homme énergique qui fasse passer dans tous les cœurs son courage, son énergie, son enthousiasme, son patriotisme.

— Et le capitaine général ?

— Le capitaine général ne réunit pas ces conditions. Il est usé, monsieur Bigot, usé jusqu'à la corde. Il nous faut, dans la situation où nous nous trouvons, un homme taillé à l'antique, un second Victor Hugues.

— Quel nom venez-vous de prononcer !

— Le nom d'un homme qui, avec une poignée de braves, sut reprendre cette île à l'Angleterre. Ses actes sont blâmables, il est vrai, ils sont odieux, atroces, infâmes ; mais le sang qu'il a répandu ne couvre pas tant sa gloire qu'on ne l'aperçoive encore. Il nous traquait comme des bêtes fauves, il nous coupait le cou ; en cela, il ne faisait que suivre l'exemple de ceux qui l'avaient envoyé. Je maudis ses crimes, je m'incline devant son courage. Et bien ! monsieur Bigot, croyez-moi si vous voulez, cette époque sanglante, si pleine de terreur et de meurtres, je l'aime parfois. Alors, nous étions martyrs et comme les

anciens chrétiens qui confessaient leur foi dans les plus affreux tourments, nous confessons notre royalisme sur l'échafaud.

— Parlez plus bas, Monsieur le marquis, on peut vous entendre.

— Et qu'importe, Monsieur Bigot ! Je dis ce que je pense. Si quelque espion rapportait mes paroles, le capitaine-général n'oserait toucher à mes cheveux blancs. Et puis je vous dirai tout. J'exécra votre empereur. Cet homme qui est maintenant à l'apogée de sa puissance, que les rois de l'Europe appellent leur cousin, je le hais ! Il a marché sur les lois de son pays, il a fait assassiner inutilement le jeune duc d'Enghien. C'est un génie, mais un génie mal-faisant, le génie du champ de bataille. Cet usurpateur du trône de mon roi légitime, finira mal !

Pendant que parlait le marquis, maître Bigot était sur des charbons ardents. Il se tournait et se retournait en tout sens, tantôt humant une prise de tabac, tantôt toussant, tantôt crachant, mais sans oser cependant interrompre son interlocuteur.

— Pour Dieu, dit-il au marquis quand celui-ci eut fini de parler, assez sur ce sujet, monsieur de Pierre-Lys, et donnez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de mademoiselle Alice et de monsieur Georges ?

— Ils sont tous en parfaite santé, je vous remercie, Monsieur Bigot. Et Madame Bigot ?

-- Elle a été malade ces jours derniers, mais elle est beaucoup mieux.

-- Je vous prierai de lui faire toutes mes amitiés.

-- Et moi, je vous serai bien reconnaissant de présenter mon respect à votre aimable famille.

Le marquis et le notaire se séparèrent, l'un pour retourner à ses affaires et l'autre pour se rendre à son habitation.

L'habitation la Plaine appartenait au marquis de Pierre-Lys et faisait partie de la dot considérable que lui avait apportée en mariage M<sup>lle</sup> de Boissert, fille unique d'un riche colon qui, en mourant, avait laissé une fortune immense, des trésors comme on n'en trouve guère que dans les contes des Mille et une nuits.

La Plaine, située au Matouba, comprenait deux cents hectares de terre plantés en cannes, en cafiers et cacaoyers.

La maison principale, bâtie sur un morne, se composait d'un grand salon aux murs duquel étaient appendus les portraits de différents membres de la famille Pierre-Lys et Boissert; d'une salle à manger encombrée d'un de ces buffets gigantesques que l'on ne rencontre plus aujourd'hui et sur lequel s'étaient les porcelaines de prix et l'argenterie massive de cette époque; d'une grande chambre à coucher avec, dans un angle, un lit aux colonnes élancées et frêles près duquel se trouvait un petit berceau d'acajou, luisant et coquet. Plusieurs autres chambres servant à loger les amis du marquis, complétaient cette maison principale.

Au pied du morne s'étendait la sucrerie avec sa haute cheminée de briques rouges; en face, la case à bagasse et ses piles monstrueuses de cannes écrasées, nouvelles pyramides qui semblaient narguer celles des Pharaons; derrière la case à bagasse, les parcs à bœufs ou à mulets, enfin les écuries.

Joignez à cela la verdure, les arbres, le chant, des oiseaux, le bruit, la voix des travailleurs l'animation qu'on rencontre sur une grande habitation, et vous aurez le tableau vivant de la Plaine.

Maître Bigot nous l'a déjà appris, la famille du marquis se composait de la marquise, de sa fille Alix et de son fils Georges.

Madame de Pierre-Lys conservait les restes d'une beauté accomplie qui, jadis l'avait fait surnommer la *Perle Guadeloupéenne*. Cette sainte femme ne vivait que par ses enfants. Elle était le modèle des épouses et des mères. La bonté de son cœur se reflétait sur son visage. C'était une de ces créatures poétiques et résignées qui ne vivent que d'amour, de charité, de dévouement, d'abnégation, souffrent sans se plaindre et se dévouent sans murmurer ; dont la vie est un éternel sacrifice, l'amour, un bienfait céleste—âmes fortes quoique revêtues d'une frêle enveloppe lys parfumés qui résistent à l'orage, bras qui vous soutiennent quand la douleur vous ploie, étoiles qui illuminent le foyer et brillent dans le temple.

Alix était un modèle de perfection. Ses beaux yeux noirs qu'encadraient de longs cils délicatement recourbés, ses lèvres sur lesquelles errait un charmant sourire, ses dents blanches comme le lait, ses cheveux dont les boucles soyeuses retombaient en ondes pressées sur ses épaules sculptées dans le plus beau marbre, ses bras ronds et potelés, ses mains d'une blancheur éblouissante, ses pieds mignons, tout en elle était

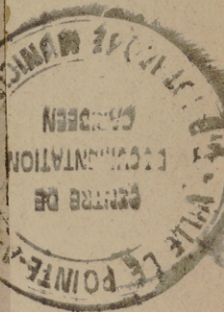
d'un fini délicieux. Le créateur s'était plu à la combler de ses plus riches dons. Le Prophète eût fait d'elle une houri de son paradis.

La voyez-vous ? Accoudée à sa fenêtre, entourée des fleurs les plus belles que des esclaves ont été chercher jusque dans l'intérieur des forêts, elle jette un doux regard sur la nature qui se déroule sous ses yeux et respire avec délice la brise parfumée de la montagne. Ne croirait-on pas une blanche apparition, un de ces anges qui, dans vos rêves, viennent s'asseoir à votre chevet, vous parlent d'une douce voix et murmurent à vos oreilles non des mots, mais des notes ravies aux harmonies du ciel. Ne dirait-on pas une fraîche fleur des forêts, humide encore, quoique au milieu du jour, de la rosée de la nuit ?

La voyez-vous ? Elle se promène à l'ombre des grands bois. Ses regards s'inclinent vers la terre. Quelle douce mélancolie fait vibrer les cordes de son âme ? quels pensers font palpiter son sein ? que dit-elle à l'oiseau, à la fleur, au ruisseau, au nuage qui passe ? leur confie-t-elle ses rêves de jeune fille ?

La voyez-vous ? Elle court après un papillon. Plus légère que l'insecte diaphane, elle le devance, puis l'attend pour le devancer encore. Que sa course est rapide ! On lui croirait des ailes.

La voyez-vous encore ? à genoux sur un tapis de velours — elle élève ses mains vers Celui qui dirige tout. Comme un pur encens



sa prière s'élève, comme une rosée qui rafraîchit l'âme, comme un parfum délicieux qui l'énumère. A la voir, les yeux baissés, les lèvres entr'ouvertes par un divin sourire, le sein palpitant d'émotion, qui ne tomberai à genoux pour l'adorer.

Elle a l'éclat de l'étoile, la fraîcheur de la fleur; la légèreté de l'oiseau. Elle est la grâce et le charme.

Comme à Ariel, Shakespeare lui eut soupiré : Tu es la splendeur du rayon, la légèreté du parfum.

Comme à Mignon élevant tristement ses regards vers le ciel, Goëthe lui eut murmuré :

« La fleur sous les baisers du soir, la feuille  
« sous le souffle du matin, le nuage qui vole,  
« la moisson qui flotte, les vagues qui ondoient  
ont moins de souplesse et de grâce que le plus  
léger de tes mouvements ! »

Le soleil se couchait et de ses derniers rayons incendiait le pic de la Soufrière. le feuillage des grands bois et les champs de cannes qui ondoient doucement sous la brise du soir. La cloche sonnait l'heure du repos et les noirs s'en retournaient à leurs cases en chantant ces chansons monotones qui finissent par bercer l'âme et par l'emplir de je ne sais quel sentiment de douce tristesse ; les merles s'envolaient en sifflant vers la cime élevée des palmistes et les bœufs, d'un pas grave et lent, la tête baissée, suivis de leurs gardiens déguenillés, prenaient en raminant le chemin de leur parc.

(A Suivre).



# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

*A ma femme, née Adèle DUBREUIL.  
A mes enfants Léon et Léontine  
BELMONT. A mes petites filles  
Eliana, Carmen et Léonie.*

II

(Suite).

— Il se fait tard, dit la marquise qui travaillait au salon à un ouvrage de tapisserie, tandis que près d'elle Alix lisait les Affiches la Guadeloupe, il se fait tard, ma fille, ton père n'arrive pas. Et Georges, continua-t-elle tout bas comme se parlant à elle-même, qu'est-il devenu depuis deux jours!

— Sois sans crainte, bonne mère, répondit Alix, papa ne tardera pas à arriver. Quant à Georges, tu le connais, tu l'as bien souvent grondé pour son amour exagéré de la chasse. Il doit être chez

quelque voisin, chez M. de Moresaye, j'en suis sûre, où il fait la guerre aux agoutis et aux ramiers.

— Oui, ma fille; mais l'heure s'écoule et je ne les vois arriver ni l'un ni l'autre. J'ai un affreux pressentiment. . .

— Chasse ces idées noires, fit Alix inquiète elle-même et venant s'agenouiller aux pieds de sa mère, que veux-tu qu'il leur arrive? Ont-t'aurait d'éjà prévenue.

— C'est que, vois-tu, mon ange, un malheur est sitôt arrivé!

— Un malheur, un malheur fit-elle d'une voix mutine, moi, je ne crois pas au malheur!

Comme pour lui donner raison, une voix fraîche et sonore se fit entendre, qui chantait un air créole.

— C'est lui, c'est Georges! s'écrièrent les deux femmes à la fois.

D'un bond elles furent debout et coururent au devant du jeune homme.

Georges portait son fusil en bandoulière. Un énorme paquet de gibiers pendait à ses côtés; sa boutonnière s'étoilait d'une des ces fleurs sauvages et odoriférantes si communes dans les montagnes de la Guadeloupe.

Un noir suivait le chasseur: c'était Mangot domestique vieilli au service de la famille de Pierre-Lys, un de ces types de

dévouement, hélas ! de plus en plus rares.

Georges était un beau jeune homme à la figure gracieuse, expressive, souriante, au sourire bienveillant à la fois et enfantin, à la démarche noble et aisée, aux jarrets nerveux. Tout chez lui révélait l'épanouissement le plus complet beauté, force, courage, adresse, esprit. Ce sang chaud, indompté, puissant, qu'excite encore le soleil des tropiques, il le sentait, à flots pressés, bouillir dans ses veines. Chez lui la timidité de la gazelle s'unissait à la force du lion. Cœur magnanime, âme fougueuse.

— Regarde, mère, regarde, petite sœur, dit-il après les avoir embrassées et en leur montrant son gibier, la chance m'a été favorable et j'ai fait bonne chasse.

— Sais-tu bien, mon enfant répondit la marquise en lui rendant son baiser, sais-tu bien, Georges, que c'est mal à toi de nous inquiéter ainsi ? Comment ! tu nous quittes depuis hier, tu t'en vas nous ne savons où et c'est à présent seulement que tu reviens ! Méchant enfant, qui donnes ainsi des inquiétudes à sa mère !

En achevant ces mots la mère déposa un second baiser sur le front ruisselant de sueur de son fils.

(A Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

*A ma femme, née Adèle DUBREUIL.  
A mes enfants Léon et Léontine  
BELMONT. A mes petites filles  
Elhana, Carmen et Léonie.*

II

(Suite).

— Pardonne-moi, bonne mère, je t'en prie, fit Georges en caressant le menton de la marquise, pardonne au coupable qui demande merci ! Mais, vois-tu ? ajouta-t-il d'une petite voix câline, j'aime le silence des grands bois, le chant des oiseaux, le murmure du vent dans les arbres enfin les mille voix de la nature et du bon Dieu. Tout cela me parle de toi et je me sens heureux, mère, oui, bien heureux.

En jetant ses deux bras autour du cou de sa mère, il embrassa ses cheveux blancs.

— Mais, fit-il en se tournant vers sa sœur, qu'est devenu notre père, Lilice ?

— Il est à la Basse-Terre depuis ce matin.

— Pour affaire, sans doute ?

— Nous n'en savons rien, répondit la marquise.

— Oh ! fit-il en remettant à Mangot son fusil et le gibier qu'il portait, qu'il ne se fasse pas attendre, c'est tout ce que je lui demande. J'ai une faim à dévorer la Soufrrière si l'on pouvait me l'accommoder.

— Sois patient, dit la marquise, tout arrive à point à qui sait attendre.

— Ce proverbe, dit Alix, n'est point fait pour Georges qui est l'impatience même, mais, continua-t-elle en s'adressant à son frère, où as-tu passé la nuit d'hier, chez M. de Moresay ?

— Chez M. de Moresay ? Allons donc ! tu veux plaisanter, ma jolie petite sœur ! comme un vrai cénobite j'ai ni plus ni moins passé la nuit dans le creux d'un arbre. Mangot en a fait autant.

— Encore une imprudence, vilain enfant, et tu oses l'avouer ! tu ne tiens pas compte de mes avertissements, à ton métier de Nemrod tu veux absolument gagner des rhumatismes.

— Des rhumatismes ? si donc, bonne mère ? on n'en a pas à mon âge. Et puis c'est si bourgeois.

— Tu te trompes, mon enfant, on en a, au contraire du train de vie que tu mènes. D'ailleurs, comme la valeur, les rhumatismes n'attendent pas le nombre des années.

— Epargne-le, ma mère, fit Alix en riant, il ne sait pas ce qu'il fait.

— Pour le coup je proteste, s'écria Georges, je sais si bien ce que je fais, méchante sœur, que je t'apporte une fleur cueillie, exprès pour toi, au bord d'un précipice.

Et il remit à la jeune fille la jolie fleur qui fleurissait à sa boutonnière.

Alix allait l'en remercier quand madame de Pierre-Lys s'écria :

— Votre père arrive, mes enfants ! je viens d'entendre le grelot des mules de son palanquin.

— Oui, c'est lui, fit Georges. Allons, petite sœur, à qui aura le premier baiser !

Et ils partirent, rapides comme des flèches lancées par un archer calédonien. A les voir ainsi, courant à perdre haleine, on eût pu les comparer à ces sylphes qui, de leurs pieds légers, rasant le soir la surface unie d'un lac pur.

Ils arriverent en même temps et le marquis, en descendant de son palanquin, les reçut dans ses bras.

Quand toute la famille fut réunie au salon, quand, avec usure, le marquis eût rendu à ses enfants et à sa femme les caresses qu'ils lui prodiguaient.

— Le temps est à l'orage, dit-il soucieux, avant peu nous aurons la guerre.

— La guerre ! s'exclamèrent à la fois madame de Pierre-Lys, Alix et Georges.

— Oui ! Le capitaine-général a reçu aujourd'hui de la Martinique une dépê-

che lui annonçant l'attaque pour le 25 de ce mois.

— Tant mieux ! dit Georges, je ferai connaissance avec messieurs les Anglais.

— Tais-toi, Georges fit la marquise qui tremblait déjà pour son fils.

— Pourquoi me taire, bonne maman ? Je comprends tes alarmes ; mais, quand l'ennemi menace le pays, n'est il pas du devoir d'un bon citoyen de courir aux armes pour repousser l'envahisseur ?

— Encore une fois, tais-toi, mon Georges ! ne vois-tu pas que tu me fais mourir ?

Le marquis se promenait à grands pas, les bras croisés sur la poitrine.

Alix dans un coin, réfléchissait en silence.

Mangot vint annoncer que le dîner était servi.

Heureux de faire diversion aux sombres pensées qui les agitaient, le marquis, sa femme, Alix et Georges passèrent dans la salle à manger.

### III

Le 22 janvier 1810, la flotte anglaise quittait la Martinique.

Elle jeta l'ancre à la Dominique, devant Roseau.

Le 26 elle appareilla de nouveau.

Une division, celle du premier corps se dirigea sur les Saintes et les deux autres qui portaient le second corps et la

réserve, allèrent mouiller au Gosier.  
C'était le 27.

Le commandant de la garde nationale de la Pointe-à-Pitre, Fournier, à la tête de 800 hommes, se porta sur le Gosier.

Le lieutenant général Georges Beckwit, qui commandait l'armée anglaise, et le contre-amiral Alexandre Cachrane, sous les ordres duquel était l'escadre, signifiaient au commandant Fournier de livrer la Pointe-à-Pitre. Mais ce dernier leur fit répondre que, lui et ses hommes, étaient décidés à se battre jusqu'à la dernière extrémité et qu'il ne se déshonoreraient pas en livrant une ville commise à leur garde.

Le 28, de grand matin, les soldats anglais étaient embarqués sur des bâtiments légers qui les déposaient à Ste-Marie.

Le second corps prit position à la Rivière-des-Bananiers et la réserve, à la Grande-Rivière.

Le 30, le général Hislop, à la tête du second corps entra sans résistance aux Trois-Rivières,

Quatre cents hommes — telles étaient nos forces — s'étaient repliés sur l'habitation Dugommier et attendaient là de pied ferme. A onze heures l'ennemi se présenta ; accueilli par une vive fusillade et obligé de battre en retraite, il prit position en arrière du bourg et s'y cantonna jusqu'au 2 février.



Pendant ce temps, le capitaine-général, abandonnait ses positions des Trois-Rivières et se retirait au Palmiste, de là au Morne Houë où il faisait enclouer les canons, détruire les batteries et noyer les poudres.

Le 30, le premier corps anglais qui, on se le rappelle, avait été déposé aux Saintes, débarquait au Val-de-Loge, entre le bourg des Vieux-Habitants et la rivière Duplessis. Il était sous les ordres du général Harcourt.

Le commandant des troupes françaises avait demandé quatre compagnies pour s'opposer au débarquement de l'ennemi ; mais, par une fatalité inexplicable, elles arrivèrent trop tard et allèrent prendre position à Bélair, dans les hauteurs du Baillif.

Que faisait le général Ernouf ? A Monrepos avec les autres chefs de la colonie, il débattait les termes d'une capitulation.

Le 31, le lieutenant-colonel Vatable était chargé de la défense de Bélair. Il avait avec lui cinq compagnies de 66<sup>e</sup>, une des chasseurs soldés — en tout 640 hommes — et deux pièces de canon.

Le Matouba était devenu le quartier-général Ernouf s'y transporta avec le commandant des troupes. Le pont de Nozières fut coupé et le passage de Saint-Louis, détruit.

Le 2, le lieutenant-colonel Vatable en-

gageait un combat avec l'ennemi ; mais il dût céder au nombre et battre en retraite. Cependant, les Anglais ne se rendirent pas maîtres de Belair.

Le même jour, Beckwith quittait les Trois-Rivières. Dans l'après-midi du lendemain, il était au passage de la Rivière Noire, que défendait une compagnie commandée par Delignac. Les Anglais ne purent franchir le passage et y laissèrent beaucoup des leurs.

Dans la nuit les guides de Beckwith le conduisirent à un autre passage plus difficile, il est vrai, que le premier, mais pouvant donner accès à un homme.

Il le franchit et ses soldats pénétrèrent au Matouba.

Le capitaine-général était à table. On vint lui annoncer que l'ennemi approchait. On entendait déjà ses trompettes.

Il envoya un de ses aide-de-camp pour parlementer.

La proposition de capitulation fut acceptée.

Le 5, un traité fut signé, et ratifié le lendemain.

La garnison obtint de sortir avec les honneurs de la guerre et plus tard, fut conduite prisonnière en Angleterre.

Ainsi, soit impéritie, soit faiblesse, le dernier boulevard de l'honneur français aux Antilles passait au pouvoir de l'ennemi.

Le jour même de l'entrée de Beckwith au Matouba, des soldats anglais apportaient à l'habitation la Plaine un de leurs officiers blessé au passage de la Rivière-Noire.

Sir Samuel Wilhelson — tel était le nom de cet officier — avait reçu deux balles, une à l'épaule, l'autre à la cuisse. Il était d'une faiblesse extrême par suite de la perte de sang considérable qu'il avait faite ; mais son état, grave sans être encore désespéré, ne réclamait que des soins immédiats et assidus.

Un *English*, fit M. de Pierre Lys avec quelque dépit quand un des soldats lui remit un ordre du lieutenant-général Beckwith qui lui intimait l'ordre de prendre soin de sir Samuel, un *English* ! Il ne manquait plus que cela ! Nourrir, loger et guérir un anglais, quelle corvée !

Mais le sentiment de l'humanité reprenant le dessus, le marquis donna l'ordre de transporter le blessé dans l'une des chambres qui lui servaient à loger ses amis de passage.

Sir Samuel était évanoui. Madame de Pierre-Lys le transporta aussitôt près de lui et, après avoir lavé les blessures, y posa le premier appareil.

(A. Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

*(Suite).*

Il y a dans la femme un sentiment inné : le dévouement. Se dévouer, tel est le rêve qu'elle poursuit jusqu'au bout. Et qu'on ne nous accuse pas d'exagération. Enfant, elle est tout entière à sa poupée et l'accable de soins et de prévenances. Ainsi que l'oiseau essaie ses ailes, elle s'essaie déjà au dévouement. Jeune fille, elle se crée un idéal ; pour cet être imaginaire que ne ferait-elle pas ? Lui fallût-il aller cueillir les pommes d'or des Hespérides que, comme Hercule, elle affronterait le dragon aux cent têtes. Elle se forge des dangers et les brave ; elle se voit dans des situations affreuses et les surmonte. Epouse, elle s'identifie à celui que la religion et la loi, ces forces sociales, lui commandent d'aimer et à qui elle doit obéir. Ses joies sont les siennes et quand la douleur tord son

âme ou blanchit ses cheveux elle est là, debout, qui soutient et encourage celui à qui elle a juré amour et fidélité. Mère, s'il faut mourir pour ses enfants, c'est avec joie qu'elle s'immole. C'est le dévouement à son roi qui fit sortir Jeanne du village de Domrémy. C'est le dévouement à son pays qui poussa Jeanne Hachette à prendre part à la défense de Beauvais. C'est le dévouement à son parti qui fit montrer madame Roland sur l'échafaud. C'est le dévouement à l'humanité qui inspire aux sœurs de charité des miracles de patience et d'abnégation.

Sir Samuel ne tarda pas à reprendre ses sens. Ses premières paroles en rouvrant les yeux, furent un appel à sa mère.

— *Save me, my mother!* s'écria-t-il douloureusement.

Madame de Pierre-Lys le comprit et des larmes coulèrent le long de ses joues.

— Vous souffrez, demanda-t-elle en anglais à l'officier qui ne l'avait point encore aperçue ?

— Oui, je souffre, fit-il d'une voix faible et en se retournant vers elle, moins douloureusement qu'auparavant. Qui êtes vous, madame, continua-t-il ensuite, où suis-je ? dites-le moi, je vous prie.

— Chez le marquis de Pierre-Lys et je suis sa femme.

Le blessé parut se recueillir au instant :

— Comment se fait-il donc que je sois ici, dit-il ?

— Vous y avez été apporté par des soldats.

— C'est juste, fit-il en cherchant dans sa mémoire, j'ai reçu deux balles. J'ai soif ! A boire madame, s'écria-t-il, à boire !

Madame de Pierre-Lys lui fit prendre une potion qu'elle avait déjà préparée et, bientôt après, le blessé ne tarda à s'endormir d'un sommeil calme et régulier.

Dans l'après-midi du même jour Georges arriva la figure noire de poudre, les vêtements déchirés. Il avait pris part comme volontaire à la défense de Belair et au combat que, le 2 février, le lieutenant colonel Vatable avait livré aux troupes du général Harcourt. Derrière lui deux noirs portaient un hamac dans lequel se dessinait une forme humaine.

Il embrassa son père, sa mère et ensuite sa sœur.

— J'ai fait mon devoir, dit-il au marquis en lui montrant le canon de son fusil rouge de sang, es-tu content de moi, père ?

Pour toute réponse, le vieux marquis l'attira sur son cœur et l'embrassa avec force.

— Je vous amène un blessé, fit Georges, un mourant, M. de la Messelière, capitaine au 66°. Il a reçu une balle dans la poitrine et son état est désespéré.

— Un Français ! s'écria le marquis. Je le désirais, mon fils, pour nous dédommager des soins que, depuis ce matin, nous prodiguons à un Anglais. Mais je te dirai cela tout-à-l'heure. Allons au plus pressé. Vite mes enfants, dit-il aux porteurs du hamac, suivez-moi, suivez moi !

Les noirs le suivirent ; il les conduisit à une chambre où ils déposèrent le capitaine qui ne donnait plus signe de vie. Il envoya ensuite quérir le médecin. Ce dernier ne se fit pas attendre et, sitôt arrivé, procéda à l'extraction de la balle. L'opération terminée :

— Tout espoir n'est pas perdu, dit-il au marquis qui lui demandait si M. de la Messelière en mourrait ; il est jeune et la mort émousse souvent ses traits contre une forte constitution.

Madame de Pierre-Lys s'installa au chevet du nouveau blessé, épiant le moindre souffle, le moindre soupir et, tandis qu'au salon le marquis offrait au médecin le *rhum* traditionnel, Aïx prit le bras de Georges et l'entraîna au jardin :

— Viens, mon frère, lui dit-elle, viens me raconter tes prouesses.

V

Un mois après ce que nous venons de raconter Samuel était au salon avec Alix.

La jeune fille travaillait à une broderie.

L'officier anglais, qui se remettait déjà des suites de ses blessures, était paresseusement étendu dans un fauteuil.

— Vous disiez, miss, fit-il ?

— Que vous allez de mieux en mieux, ce dont je remercie Dieu pour vous.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi, miss Alix ?

— Je m'intéresse, mylord à tous ceux qui souffrent, répondit naïvement Alix, et je ne cesse de prier Dieu en leur faveur.

— Oh ! soyez bénie, pour les bonnes paroles que vous venez de prononcer !

— Mais je n'ai rien dit qui ne soit très naturel.

— Encore une fois, soyez bénie, miss, car votre âme est bonne et vous ne me traitez pas en ennemi.

— Et qui vous traite ici en ennemi, se récria Alix ?

— Monsieur votre père, miss, monsieur Georges.

— Mon père, mon frère ?

— Hélas, oui ! Ils sont pour moi rem-



plis de bontés, de prévenances, mais tout cela est forcé, je le sens, je le vois. Il n'y a que madame votre mère et vous, miss, qui me traitiez sans arrière-pensée, sans rancune, sans haine. Votre père n'aime pas les Anglais. Il ne me l'a pas dit, mais j'ai cru le surprendre, je l'ai deviné. En cela il est comme tous les créoles. Ce n'est donc pas moi qui l'en blâmerai. Sa haine est juste, je l'avoue, car si la Guadeloupe a souffert, la faute en est à nous. Mais laissons toutes ces choses, miss, continua-t-il après un moment de silence et d'un ton plein de mélancolie, je garderai toujours de votre famille un reconnaissant souvenir et votre nom ainsi que celui de Madame de Pierre-Lys, sera gravé dans mon cœur à côté de celui de ma mère.

— Votre mère vit, lui demanda Alix avec intérêt ?

— Oui, miss, j'ai le bonheur de la posséder encore.

— Et que Dieu vous la conserve longtemps, une mère ne se retrouve jamais plus.

— Merci, miss, merci, puisse le Seigneur entendre votre souhait !

— Et vous n'avez que votre mère ?

— J'ai une sœur, miss.

— Elle s'appelle ?

— Jenny.

— Un joli nom. Et monsieur votre père ?

— Il est mort, fit mélancoliquement sir

Samuel.

— Sir, dit Alix, pardonnez-moi, je vous prie, toutes ces questions.

Je n'ai rien à vous pardonner, miss, car les questions que vous venez de me faire sont une preuve — j'ose l'espérer du moins — de l'intérêt que vous me portez.

Alix rougit et se tut.

— Et madame votre mère, continua sir Samuel, je ne l'ai pas encore vue ce matin ?

— Elle s'est rendue chez M. de More-say, notre voisin, dont la mère est à toute extrémité.

— Monsieur votre père et monsieur Georges se portent bien, sans doute ?

— Oui, sir, je vous remercie.

— Et mon compagnon d'infortune, le capitaine du 66<sup>e</sup>, M. de la Messelière ?

— M. de la Messelière, quoique faible, s'est levé aujourd'hui pour la première fois et, appuyé sur le bras de mon frère, je l'ai aperçu visitant les dépendances de l'habitation.

Sir Samuel se tut,

Une taille élégante, bien prise, des cheveux blonds, des yeux bleus, une bouche finement dessinée et sur laquelle errait un charmant et malicieux sourire une de ces bouches qui, selon la circonstance, vomissent l'imprécation et l'injure ou murmurent un mot d'amour avec une angélique douceur, un nez fin et droit, des manières distinguées, de l'esprit, une

connaissance approfondie de notre langue, assez d'instruction, beaucoup de courage, une âme de fer, une bravoure de héros : tel était sir Samuel.

— Miss Alix, parlez-vous l'anglais, fit-il brusquement.

Alix, comme toutes les filles des colons riches d'alors, avait reçu une éducation assez forte. Elle possédait parfaitement l'espagnol et l'anglais.

— Pourquoi cette question, sir, lui demanda-t-elle en souriant ?

— Je vous fais une question, miss, et vous me répondez par une autre. La mienne vous aurait-elle déplue ?

— Non, sir ; mais...

— Mais ?...

Rien, fit-elle en riant. Oui, je parle l'anglais, continua-t-elle, si, cependant, le baragouiner c'est le parler.

— Vous êtes modeste, miss.

— Vous me faites des compliments, sir.

(A Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LEON BELMONT

---

(Suite).

Que le lecteur ne s'étonne pas de cette familiarité. Il n'y a que les âmes pures qui soient familières, dans toute l'acception du mot. Elles le sont, parce qu'elles n'ont rien à craindre, parce que leur naïveté est une arme et leur pureté une égide. Les femmes, au contraire, qui ont quelque chose à se reprocher, se cuirassent du triple airain du poète. Un mot les frisse, un rien les blesse. La familiarité pour elles devient de l'impertinence. Elles l'abhorrent. Ainsi que des sensitives, elles se replient sur elles mêmes à la moindre parole. Elles veulent être réservées et ne sont que susceptibles. Si elles craignent tant de laisser voir le fond de leur âme, c'est qu'elles ont conscience de ce qu'elles y cachent.

— Vous me faites des compliments, avait dit Alix ?

— Plût au ciel que je vous en fisse toujours, lui répondit sir Samuel !

— Et pourquoi, sir ?

— Parce que, mieux que personne, vous les méritez.

— Encore ! dit-elle.

— Oui, continua sir Samuel, je vous demandais cela pour savoir si vous aimez notre grand Milton.

— Oh ! oui, sir, j'ai lu et relu bien des fois sa magnifique épopée du Paradis perdu. C'est un des plus beaux chefs-d'œuvre humains, c'est un monument grandiose dont la littérature anglaise est fière à juste titre.

— Fh bien ! miss, parmi toutes les beautés sans nombre éparses dans cette magnifique création du génie, savez-vous celle que j'aime le plus ? C'est le réveil dans l'Eden ; Adam cherchant Ève et la trouvant endormie.

Et sir Samuel se mit à déclamer :

« Adam qui cherche sa compagne et  
« qui la croit déjà errante parmi les bo-  
« cages d'Eden, les pieds dans la rosée,  
« s'étonne de la trouver encore endormie,  
« les tresses de ses cheveux dénouées et  
« les joues rougies comme par les agita-  
« tions d'un songe pénible. Il se soulève  
« pour la contempler, à demi appuyé sur  
« le coude ; amoureuxment incliné sur

« elle il contemple avec des regards  
« enivrés de ses perfections, la beauté qui  
« dans la veille et le sommeil éclate  
« de grâces différentes, mais égales.  
« Alors, d'une voix presque inarticulée,  
« comme quand le léger zéphyr du  
« matin se ffile en balançant les tiges des  
« fleurs, il touche doucement de la main  
« la main d'Ève, et lui murmure ces mots :

« Eveille-toi, ma belle entre toutes  
« choses belles, mon épouse, mon dernier  
« don du ciel, trouvé, par mes yeux et  
« par mon cœur, supérieur à tous les  
« autres dons, mon ivresse toujours  
« épuisée et toujours nouvelle ! Eveille-  
« le toi ! le matin respandit et la cam-  
« pagne, humide de fraîcheur nocturne,  
« nous envie. Nous perdons la fleur du  
« jour, le moment d'admirer comment  
« respirent nos plantes favorites, qui  
« aus i s'éveillent ; comment le bois d'o-  
« ranger ouvre et sème ses calices d'où  
« découle le myrthe ; comment le r-  
« seau parfumé distille son miel, com-  
« ment la nature compose et fond ses  
« nuances sur les fleurs, et comment  
« l'abeille bourdonnante se pose sur le  
« bord des calices pour y pomper son  
« nectar liquide !

« Ce chuchotement des lèvres de  
« son époux réveille Ève. Elle leva sur  
« Adam un regard où se lisait un reste  
« d'effroi et, l'enlaçant dans ses bras,  
« elle lui dit :

---

« O toi ! le seul être en qui mes pen-  
« sées trouvent tout repos, toute gloi-  
« re, toute perfection, que j'ai de joie  
« de revoir ton visage quand revient  
« l'aurore ! Cette nuit je rêvais ! »....(1)

Sir Samuel se tut, épuisé, ému.

Alix l'écoutait toujours. Les yeux fi-  
xes, la bouche entr'ouverte, la poitrine  
haletante, comme une abeille qui se  
suspend au calice d'une fleur, elle était,  
pour ainsi parler, suspendue aux lèvres  
de sir Samuel. Cette longue citation har-  
monieuse et sublime, avait inondé son â-  
me d'une rosée d'amour. Il se passait en  
elle quelque chose d'inconnu. Quoi ? elle  
n'en savait rien elle même. Son âme,  
jusq' alors fermée, s'épanouissait com-  
me une fleur aux premiers rayons du  
soleil. Devant ses yeux éblouis s'éten-  
dait tout un monde nouveau : un hori-  
zon inattendu se déroulait devant el-  
le. L'ombre faisait place à la lumière,  
l'éblouissait. Qu'éprouvait-elle ? que sen-  
tait-elle ? que se passait-il donc en el-  
le ? Il semblait qu'elle ne fût plus de  
ce monde. Son visage resplendissait  
comme l'aube d'un beau jour et elle  
se sentait emportée, sur des ailes in-  
visibles, vers des régions extra terres-  
tres.

Deux larmes roulèrent le long de ses  
joues.

---

(1) Traduction A. de Lamartine.

— Vous pleurez miss, fit sir Samuel qui la contemplant depuis longtemps, en extase lui même ?

Ces paroles l'arrachèrent à sa rêverie. Elle se leva.

— C'est bien beau, murmura-t-elle !

Elle se souvint alors que sa mère, en la quittant, lui avait recommandé une potion pour sir Samuel, et elle l'alla chercher.

Elle revint un moment après.

-- Buvez, sir, dit-elle en s'approchant de Samuel et en se penchant vers lui.

O insatiables lèvres humaines !

En voyant si près de lui ce cou blanc, velouté et sur lequel se dessinaient de petites veines bleues, ce col de cygne aux contours si purs, si harmonieux, sir Samuel eut comme un éblouissement : un nuage passa devant ses yeux, il déroba un baiser à la jeune fille.

— Sir ! s'écria-t-elle indignée et se redressant comme mûe par un ressort, en même temps que, d'un regard, elle faudroyait sir Samuel.

Qui pourra jamais dire ce que contient un regard ?

Effroi, colère, étonnement, surprise, pudeur, désespoir, larmes, honte, mépris, le regard d'Alix contenait tout cela.



Ce fut un éclair, un coup de tonnerre dans un ciel pur.

Sir Samuel resta interdit. Machinalement il se laissa glisser aux pieds d'Alix et balbutia le mot : pardon ! Il se sentait méprisable, vil. Il avait commis une mauvaise action, une infâmie, une indignité !

Alix le regarda avec un sourire navré. La tristesse maintenant envahissait son âme. Elle sentait les larmes lui monter aux yeux.

Elle s'inclina et sortit d'un pas lent, mais ferme.

## VI

Alix s'était réfugiée dans sa chambre. Folle, éperdue, la pauvre enfant sentait encore sur ses lèvres la brûlure du baiser qu'y avait déposé sir Samuel.

Elle avait honte d'elle même. Un frisson douloureux courait dans ses veines ; tout son petit corps tremblait. Elle se jeta aux pieds du Christ suspendu près de son lit virginal et, se cachant la figure dans les mains, elle éclata en sanglots.

Les larmes la soulagèrent.

Elle se releva plus forte.

— Oh ! cet homme, exclama-t-elle avec un accent de mépris et de haine impossible à rendre, je le hais !

Était-elle bien sûre de haïr sir Samuel ! La haine pouvait-elle entrer dans cette âme si douce ? ne se trompait-elle pas ? n'était-ce pas un autre sentiment qu'elle prenait pour de la haine ? Elle ne se rendait pas bien compte elle-même de tout ce qui l'agitait, l'envahissait comme une marée montante et la submergeait tout entière, pour ainsi dire.

Elle sentait ses forces l'abandonner : sa tête tournait. Elle jeta un cri et tomba inanimée au pied de sa couchette.

Quand elle revint de son évanouissement, sa mère était près d'elle, une de ses mains dans les siennes.

La marquise pleurait.

Alix ne se souvint d'abord de rien. Un voile épais couvrait sa mémoire. Mais peu à peu ses idées reprirent leur lucidité et la jeune fille se rappela dans tous ses détails la scène qui s'était passée entre elle et sir Samuel.

En voyant pleurer sa mère, elle lui jeta les bras autour du cou et attirant sa tête près d'elle sur l'oreiller, elle l'embrassa à plusieurs reprises.

— Pardon, ma mère, lui dit-elle tout bas, pardon de la frayeur que je t'ai causée.

— Que t'est-il donc arrivé, interrogea la marquise ?

— Rien, bonne mère, une simple douleur, quelque chose comme un étourdissement.

Elle mentait et le savait bien, car elle mentait pour la première fois de sa vie. Aussi une vive rougeur empourpra ses joues. Son cœur battait à se rompre. Elle craignait d'être surprise en flagrant délit de mensonge.

(A Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

(Suite).

— Tu as pleuré, dit la marquise, tes yeux sont rouges et gonflés. Tu as souffert, tu souffres encore, on t'a fait quelque chose, quelqu'un t'a causé de la peine, je le vois. Parle, voyons, raconte-moi tout.

— Mais je t'assure, mère, que l'on ne m'a rien fait et que personne ne m'a causé la moindre peine. Je n'ai été victime, ajouta-t-elle en essayant de sourire, que d'une indisposition passagère. Mais, dis moi, toi, comment t'es-tu trouvée là si à propos ? Tu étais chez M. de Moresay et je ne m'attendais à te revoir que cet après-midi.

— C'était mon intention de passer toute la journée chez M. de Moresay et de ne rentrer ici que ce soir ; mais l'état de no-

tre bonne voisine ne présentant plus, au dire du médecin, aucun danger grave, je suis revenue, inquiète sans savoir pourquoi et bien j'ai fait, mon enfant. Que veux-tu ? les mères ont de ces intuitions qui ne les trompent j'amaï. Au salon j'ai trouvé sir Samuel ; surprise de ne point te voir là, je lui ai demandé où tu pouvais être et il m'a répondu que tu devais être dans ta chambre. J'y cours, et je te trouve étendue sur le parquet. Je t'ai prise et déposée sur ton lit sans vouloir appeler personne, puis je t'ai fait respirer des sels. Tu n'as pas tardé à reprendre connaissance et...c'est tout.

— Merci, bonne mère, merci. C'est Dieu qui t'a envoyée, car qui sait combien de temps eût duré ce malaise.

— Providence, qui est mère, guide et inspire les mères. Je te l'ai déjà dit. j'étais inquiète, je suis venue. Heureusement que tout cela n'est rien. Peux-tu te lever, mon enfant ?

— J'allais t'en demander la permission, bonne mère.

Derrière la maison principale s'étendait un vaste jardin. A l'extrémité de ce jardin se trouvait un kiosque, abri délicieux où, pendant la saison d'hivernage, la famille de Pierre-Lys se défendait de la chaleur du jour. Ce kiosque était charmant. Des arbres l'entouraient de tous côtés, Dans leurs rameaux éclataient mille chants. Le *sucrier* y faisait enten-

dre son appel joyeux, la tourterelle, son roucoulement plaintif, le merle, son sifflement aigu, le colibri aux formes gracieuses, son petit cri colère. On y sentait un fourmillement d'insecte. On eût dit un petit coin du paradis terrestre transplanté par Dieu. La nature, autour de ce kiosque épanouissait sa splendeur, sa force, sa beauté, sa majestueuse poésie, On y respirait plus librement. L'âme y était impregnée de je ne sais quelle émotion religieuse et s'élançait vers Dieu dans un élan d'indicible reconnaissance. Fleurs, murmures, gazouillement, joie, harmonie, brise embaumée, charme allanguissant, rien n'y manquait.

C'est là que se dirigèrent Alix et sa mère.

Quand elles y furent après un moment d'intime causerie, Mangot vint appeler la marquise pour une affaire qui réclamait sa présence.

Alix resta seule en proie à mille réflexions. Elle descendit jusque dans les profondeurs de son cœur. Elle y regarda toute tremblante. Qu'y vit-elle ? une chose dont elle ne pouvait pas bien se rendre compte et que, jusqu'alors' elle avait ignorée : l'amour !

Elle aimait sir Samuel...

Le baiser qu'il lui avait pris était le lien qui, désormais, devait irrévocablement les unir. Le sentiment qu'elle

éprouvait pour celui, qui l'avait si gravement offensée, elle se le reprochait comme un crime.

Pouvait-elle l'aimer ? n'était-ce pas une faute ? ne se trompait-elle pas ? D'ailleurs, était-elle sûre de l'aimer ? n'était ce pas plutôt de la haine qu'elle ressentait pour lui ?

A chaque question que l'enfant se posait, son cœur lui répondait tout bas : tu l'aimes ?

Mais cet amour, comment était-il venu ? Elle n'avait même pas eu le temps d'en soupçonner l'existence. Comme un volcan il avait fait éruption tout d'un coup.

Oh ! qui peut dépeindre les terreurs de la jeune fille dont le cœur vierge s'ouvre tout à coup à l'amour comme une fleur aux premiers baisers du soleil ? Qui pourra dire ses angoisses, quand, seule avec ses souvenirs qu'elle voit briller de toute part, elle n'ose s'interroger et cherche, mais en vain, à comprimer les battements trop précipités de son cœur ? quand, sans souci le matin, tout entière à ses fleurs, à ses rubans, à ses oiseaux, à ses plaisirs ingénus, à ses humbles travaux, elle voit se dresser devant elle l'image gracieuse d'un homme qui, peut être, ne l'a même pas remarquée ? quand, enfin, à genoux devant son Dieu, des larmes plein les yeux, des soupirs dans la voix, gémissante, abattue, découragée,

inquiète, éperdue, elle élève ses mains suppliantes, demandant la paix, le repos, le calme pour son âme qui succombe ?

Certes, c'est à n'en pas douter, le moment le plus critique de la vie d'une jeune fille.

Comme l'oiseau qui essaie son vol, elle veut prendre son essor, mais n'ose le faire.

Elle a peur de son inexpérience et craint de se heurter à quelque déception.

Telle était la situation dans laquelle Alix se débattait.

Elle voulait haïr, elle aimait. Elle avait été offensée, son cœur lui demandait le pardon. Elle voulait oublier, et se souvenait toujours.

Situation douce et cruelle.

Ainsi qu'un noyé perdu au milieu de l'Océan, elle luttait, mais en vain.

L'amour l'étreignait de ses fortes chaînes.

Tout-à-coup elle entendit un léger bruit.

Elle leva les yeux que, jusqu'alors, abîmée dans ses réflexions, elle avait tenus baissés.

Devant elle, elle aperçut sir Samuel.

Elle se leva tremblante, confuse et fit un pas pour s'en aller ; mais lui l'arrêtant :



— Pardon, miss, fit-il tout bas et d'une voix pleine de prières, ma présence, je le sais, vous est odieuse. Aussi est-ce au nom de tout ce que vous avez de plus cher en ce monde que je vous prie de m'accorder un moment d'entretien.

Voyant qu'elle restait silencieuse il continua :

— Je vous en supplie, miss, répondez-moi, ajoute-t-il d'une voix émue.

— Que voulez-vous de moi, murmura faiblement Alix ?

— Je vous ai offensée, miss, j'ai commis envers vous un acte indigne d'un honnête homme et je viens vous prier de vouloir bien me relever à mes propres yeux. Oh ! j'étais fou quand j'ai osé presser mes lèvres contre les vôtres, j'étais insensé ! qui ne le deviendrait en vous voyant si belle, si pleine de grâce et de jeunesse.

— Sir, fit Alix en s'affaissant sur le banc, sir !

— Oh ! laissez-moi, miss, continua sir Samuel s'animant de plus en plus, les yeux pleins de flamme, la poitrine haletante, vous voir c'est vous aimer et depuis un mois que je suis ici, que je vous vois chaque jour, je vous aime ! Dieu seul sait ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore. Je suis un misérable, j'ai lâchement abusé, du moment où vous vous trouviez seule avec moi : mais, je vous le répète, j'étais fou et vous me pardonneriez quand vous saurez que je

ne vis que par vous et que le bonheur pour moi est dans un de vos regards pleins de candeur et d'innocence, dans une de vos paroles bienveillantes, dans un de ces sourires qui laissent entrevoir toute la bonté de votre âme.....

La tête dans ses mains, le sein oppressé, Alix semblait ne pas plus avoir conscience de ce qui se passait. Et cependant les paroles de l'Anglais lui tombaient sur le cœur comme des gouttes de rosée sur le calice d'une fleur.

— Miss, fit sir Samuel inquiet et tremblant du silence prolongé qu'elle gardait, miss, dites que vous me pardonnerez !

En disant cela, il s'était mis à genoux et sa voix avait des vibrations qui allaient à l'âme, des accents pleins de supplications et de prières.

Alix se leva folle, éperdue.

— Je vous hais, lui dit-elle !

Et elle s'enfuit. Arrivée dans sa chambre elle se jeta en sanglotant au pied du Christ :

— Non, dit-elle, non, vous le savez bien, mon Dieu, je ne le hais pas / je ne puis pas le haïr.

Le lendemain de cette scène, sir Samuel, le désespoir au cœur, la mort dans l'âme, prenait congé du marquis de Pierre-Lys et de sa femme et, sans avoir vu Alix, quittait l'habitation « la Plaine » pour se rendre à la Basse-Terre

où l'appelait un ordre du lord Gouverneur.

VII

C'était une allée délicieuse que l'allée de pommes-roses de l'habitation la Plaine. Elle était renommée dans la colonie et chacun se faisait un plaisir en arrivant au Matouba de la visiter d'abord.

On ne pouvait rêver rien de plus poétique.

Unissant leurs branches souples, les pommes-roses formaient un dôme de verdure où ne pénétrait nul rayon de soleil et où s'abritaient mille oiseaux aux cri-joyeux. Sur le sable fin de l'allée on voyait courir les petits lézards aux couleurs changeantes et les pas du promeneur solitaire faisaient s'envoler, dont ils troublaient les ébats, gros-becs, surs-criers et *petits jaunes*.

Il pouvait être huit heures du matin.

En ce moment deux hommes dont le plus jeune prêtait à son compagnon l'appui de son bras, se promenaient dans l'allée dont nous venons d'esquisser la description.

(A Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LEON BELMONT

(Suite).

C'étaient le capitaine de la Messelière et Georges de Pierre-Lys.

— Enfin, le voilà parti, cet anglais, disait le capitaine ?

— Oui, mon cher, répondit Georges et pour ne plus revenir, je l'espère.

— Il était temps. Il me portait terriblement sur les nerfs, ce *goddem* !

— Je voudrais les voir tous aux cinq cent mille diables !

— Et moi... je ne sais où !

— Mais laissons sir Samuel, fit Georges, et parlons de vous. Navez-vous pas quelque chose à me communiquer, un secret bien important ?

— Oui, mon cher ; mais avant tout asseyons-nous sur ce banc.

— Volontiers.

Quand ils furent assis :

-- Vous savez ma passion pour la botanique, commença le capitaine ? Quand j'arrivai à la Guadeloupe, n'y connaissant personne, je m'amusai à herboriser et c'est là un passe temps bien agréable, je vous l'assure. Un fusil, une boîte en fer-blanc, un carnier contenant des munitions et quelques provisions, tel était mon bagage. Je partais de la caserne de grand matin pour n'y rentrer que le soir fort tard. Un jour, je m'égarai. La journée avait été accablante. Un soleil de plomb avait pesé sur mes épaules. Mon front ruisselait de sueur ; le cuir de mes bottes disparaissait sous une épaisse couche de poussière. Mon bâton nouveau me soutenait à peine et, comme l'attelage du coche de la fable, je souffrais, j'étais rendu. Avec cela pas la moindre apparence de maison, et la nuit qui venait... Les oiseaux qui regagnaient leur gîte, me jetaient en passant un bonsoir moqueur. Les *criquets* commençaient leur concert discordant. La première étoile étincelait déjà à la robe d'azur du firmament. Un léger zéphyr courait dans le feuillage des arbres et courbait les hautes herbes à *bonhomme* qui murmuraient tout bas.

Je marchais, livré à mes pensées. A quoi pensais-je ? A tout. L'esprit était loin de la bête. La bête geignait, mais l'esprit prenait son vol.

Tout à coup j'entendis des sons que l'on arrachait d'une coque de lambi.

A cette heure solennelle où les der-

niers rayons du jour luttai<sup>ent</sup> contre les premières ombres de la nuit, où la création se recueillait avant de s'endormir, pour jeter vers le Créateur un dernier cri de reconnaissance et d'amour, ces sons, répercutés par l'écho, avaient un charme indéfinissable, qui m'alla droit au cœur.

— Je ne suis pas si abandonné que je le croyais, fis-je à part moi, ma bonne étoile ne veut pas sans doute que je couche sous un arbre, sur l'herbe humide et exposé... aux rhumatismes.

Ranimé, plein d'ardeur, je hâtai le pas. Un étroit sentier s'offrait à ma gauche, je le pris et ne tardai pas à arriver à une petite case dont l'aspect pittoresque me charma tout d'abord. Sur le seuil était assis un vieillard, un noir, aux pieds duquel s'ébattaient deux jeunes enfants qu'il couvait d'un regard plein de tendresse et de joie.

Faut-il le dire ? je me découvris respectueusement. J'aimais mes cheveux blancs et, lorsqu'ils sont dignement portés, je leur rends l'hommage auquel ils ont droit.

A ma vue les deux enfants poussèrent un petit cri de surprise, cri d'oiseaux effrayés et se réfugièrent vers l'aïeul qui les écarta doucement, se leva, vint à ma rencontre et me montrant sa chaumière.

— Qui que vous soyez, monsieur, dit-il, mon humble case est entièrement à votre disposition. Elle n'est pas grande, mais elle vous abritera cette nuit et tout le temps qu'il vous plaira d'y rester.

— Je vous remercie, lui répondis-je, en lui serrant la main, de l'offre bienveillante que vous venez de me faire. J'allais à la Basse-Terre...

— A la Basse-Terre, monsieur, me fit-il en m'interrompant ? Vous êtes bien loin ! Au lieu de prendre à gauche, vous avez pris à droite... voilà !

Tout en devisant ainsi, le vieillard m'avait débarrassé de mon fusil, de ma boîte, de mon carnier, de mon bâton et m'avait présenté une grosse bille de bois sur laquelle je m'assis. Les enfants s'étaient rapprochés et me considéraient d'un air curieux. Appuyés l'un sur l'autre, ils me regardaient de leurs grands yeux ébahis et formaient sans s'en douter le groupe le plus charmant qu'ait jamais rêvé un statuaire. Avez-vous remarqué comment à leur insu, ces enfants de la nature prennent des attitudes pleines de grâce et d'abandon. Par instant ils se communiquaient à voix basse, quelque grand secret, sans doute car je les voyais tendre le cou et m'examiner avec plus d'attention.

— Mon Dieu ! exclama tout-à-coup le vieillard, que je suis malhonnête ! Je vous ai fait vous asseoir sans penser que vous devez avoir soif et qu'un petit *coup de rhum* vous ferait grand bien. Veuillez m'excuser monsieur, on commet des bévues à tout âge. Donnez-vous la peine d'entrer.

Il s'effaça pour me laisser passer.

Je franchis le seuil de la case, laquelle était divisée en trois pièces dont l'une — celle dans laquelle je me trouvais — servait de salle à manger et de cuisine. Cette pièce demande à être décrite, quoique, mon cher Georges, vous connaissiez l'intérieur de toutes les cases à nègres. Elle n'était pas planchée et contenait un véritable mobilier de Spartiate. A l'un de ses angles, trois grosses pierres posées en triangle soutenaient un énorme canari recouvert d'une large plaque de fer-blanc et sous lequel quelques tisons jetaient encore une flamme mourante. Sur une étagère rentraient des assiettes en faïence à larges bandes bleues. Une table en bois de sap encombrée de poches et de verres, le tout d'une propreté telle qu'une Flamande en eût été jalouse ; des billes de bois en guise de chaises, des couis, une patte de bananes suspendue à une traverse, contre la cloison des gravures grossières représentant les principales batailles de la République, un balai dans un coin ; tel était l'ameublement de cette pièce.

Le vieillard me présenta un verre. Sur l'étagère il prit une bouteille et me versa deux doigts de rham. Il en fit autant pour lui.

— A votre bienvenue, fit-il en choquant son verre contre le mien !

— Que Dieu bénisse celui qui exerce ainsi l'hospitalité, lui répondis-je !



En ce moment les aboiements d'un chien se firent entendre.

— Voici mon fils et sa femme qui arrivent, me dit le vieillard, ils viennent d'amener leurs *bestiaux au piquet*.

Les enfants qui nous avaient suivis dans l'intérieur de la case, coururent en criant au devant de leurs parents et je vis entrer un homme, jeune encore, le panalon retroussé jusqu'aux genoux et une femme dans tout l'éclat de la beauté :

L'homme était coiffé d'un chapeau de paille à large-bords et tenait un coutelas.

La femme, vêtue d'une chemise de grosse toile et d'une courte jupe de zinga, portait un petit panier contenant des patates qu'elle venait sans doute de fouiller.

— Mon fils et sa femme, me dit le vieillard.

L'homme hésita, puis, prit la main que je lui tendais, la femme me fit une gracieuse révérence.

— Monsieur a fait fausse route, continua le père Jean-Louis — tel était le nom de mon hôte — en s'adressant à ses enfants, il a lait à la Basse-Erre. Au lieu de prendre à gauche, il a pris à droite ce qui nous procure le plaisir de l'avoir chez nous.

— Il était facile de se tromper, dit le fils. Deux routes, l'une à droite, l'autre à gauche, laquelle prendre, laquelle choisir ? Et quand il n'y a personne pour

vous renseigner, comment faire.

— Vous bavardez comme des merles, hasarda timidement la femme, sans penser que monsieur est fatigué et que la fatigue creuse l'estomac !

— Tu as raison, Nanette, fit le mari. Allons, mets le couvert et préparons-nous à dîner.

En un clin d'œil le couvert fut dressé et le dîner servi.

*Quelques racines, de la morue, des œufs, un morceau de porc salé, de la farine de manioc : tel était ce dîner auquel je fis le plus grand honneur, mon carnier étant vide depuis midi.*

En nous levant de table, nous nous assîmes devant la porte de la case. Nanette fit prier les enfants qu'ensuite elle alla coucher.

Le père Jean-Louis alluma son brûle-gueule et moi, un cigare.

Quelle magnifique soirée ! Le ciel était éblouissant. Une brise molle et fraîche tout embaumée des plus suaves parfums, nous caressait doucement le visage. La mouche-à-feu, la *belle*, ainsi que vous l'appellez ici, léger météore, voltigeait d'arbre en arbre. Tout était silence, calme, recueillement ; la nature s'endormait. Heure délicieuse qui couvre l'âme de je ne sais quel baume divin et nous plonge dans une mélancolique rêverie ; heure délicieuse où l'illusion s'empare puissamment de notre être et nous trans-

porte vers les régions de l'idéal. du  
Beau, du Vrai !

Vous le voyez bien, cher Georges,  
tous les détails de cette soirée sont en-  
core présents à ma mémoire et je ne  
crois pas en avoir omis un seul.

Voyant que M. de la Messelière s'arrê-  
tait :

— Continuez donc lui dit Georges, je  
suis tout à vous, car, ju qu'à présent  
vous ne m'avez encore rien appris de  
nouveau.

(A Suivre).

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LEON BELMONT

---

*(Suite).*

— Le temps d'allumer un cigare, fit le capitaine, et je reprends mon récit. — Combien de temps restâmes-nous ainsi, continua-t-il après un moment de silence ? Je ne saurais vous le dire. Tout naturellement nous nous remîmes à causer. Le vieux Jean-Louis me raconta que, soldat de Victor Hugues, il avait versé son sang sur plusieurs champs de bataille de la colonie ; qu'il avait assisté à toutes les scènes horribles et héroïques de cette époque qui n'est pas si éloignée de nous, à l'embarquement du terrible proconsul et, plus tard, à celui de Desfourneaux ; qu'il avait connu Lacrosse, Pélage, Delgrès, Ignace et les autres soldats de cette tragique époque. Comment cela se fit-il ? C'est ce que je ne saurais vous dire. Toujours est-il que de l'histoire, nous passâmes au monde des ré-

ves. Nous parlâmes revenants, *Soucouïans*, *Volants*, *Zombis*, en un mot de toutes ces sornettes ridicules dont les bonnes d'enfants en pays créole se plaisent à farcir l'imagination des bambins qu'elles gardent.

— Pour ma part, je ne crois ni aux *Zombis*, ni aux *Soucouïans*, dis-je au père Jean-Louis.

— Me permettez-vous de vous faire voir une chose curieuse, me demanda-t-il ?

— Je le veux bien, répondis-je.

— Venez, dit-il simplement.

Il se leva. Nous le suivîmes, Nanette, son mari et moi. Il prit un verre et le remplit d'eau. Avec la gravité d'un druide offrant à Teutatés un sacrifice dans une forêt de l'ancienne Gaule, il prononça quelques paroles cabalistiques que je ne pus saisir et, aussitôt, je vis l'eau bouillonner comme si un feu ardent l'eût subitement mise en ébullition, puis redevenir calme et unie.

— Regardez maintenant, dit Jean Louis. Je regardai. A la surface de l'eau, comme dans un miroir, je vis un champ de bataille. J'étais là, blessé, étendu par terre, mourant. Quelqu'un dont je ne pouvais distinguer les traits, me sauvait et m'emportait loin du lieu de carnage. Je vis ensuite une jeune fille, vêtue de blanc et couverte d'un long voile. Elle pleurait.

Ma vue se troubla et il me fut impossible de plus rien distinguer.

— Vous avez vu, fit le vieillard ?

— Oui, lui répondit-je

Alors il prit un carré de papier sur lequel il traça rapidement quelques mots et l'enferma dans un sachet autour duquel il fit lui-même une couture et qu'ensuite il me passa au cou.

Le lendemain, après avoir serré la main au vieux noir, ainsi qu'à Nanette, je pris congé de mes hôtes d'un soir et, guidé par le fils de Jean-Pierre, je ne tardai pas à arriver à la Basse-Terre où mes camarades, inquiets de ma longue absence et me croyant perdu, se disposaient déjà à se mettre à ma recherche.

— Qu'avez-vous fait du sachet magique, demanda Georges ?

— Je l'ai encore sur moi.

— Vous ne l'avez jamais ouvert ?

— Jamais. Bien souvent j'ai été tenté de le faire, mais je ne sais quelle crainte superstitieuse m'a toujours retenu.

— Et pourquoi cette crainte ?

M. de la Messelière se rapprocha du jeune homme et, presque à l'oreille :

— J'avais peur, lui dit-il.

— Si nous l'ouvrions, ce sachet, fit Georges après un moment d'hésitation ?

— J'allais vous le proposer.

— Voyons,

En un instant, le sachet fut décousu et le papier déplié.

Sur ce papier jauni par le temps, en caractères presque effacés, on lisait : la Plaine — et au dessous : Alix de Pierre Lys.

Georges et le capitaine demeurèrent muets d'étonnement.

Puis se frappant le front :

— Je devine, s'écria Georges. l'inconnu qui vous ramassait sur le champ de bataille, c'est moi et la jeune fille vêtue de blanc qui pleurait, c'est ma sœur.

— C'est la réflexion que je faisais, mon mon cher Georges.

— Oh ! fit le jeune homme se parlant à lui même et comme illuminé d'une idée subite, je m'explique maintenant la pâleur d'Alix, sa mélancolie, son abattement, son indisposition de l'autre jour. Elle aime M. de la Messelière. Mais bast ! ajouta-t-il, après tout le capitaine n'est pas un mauvais parti, il est de bonne noblesse, jeune et plein d'avenir. Je le préfère à tous ces freluquets qui portent des noms sonores et font parade de titres ramassés je ne sais où, volés peut-être.

Et tout haut :

— Que dites-vous, capitaine de cette étrange coïncidence ?

— Que voulez-vous que je dise, répondit M. de la Messelière avec embarras ?

— Vous aimez ma sœur, dit Georges à brûle-pourpoint ?

M. de la Messelière ne s'attendait pas à cette question. Il en demeura abasourdi.

— C'est vrai, Georges, balbutia-t-il, j'aime Mademoiselle votre sœur.

— Que ne le disiez-vous, cher capitaine ! Si Alix vous plaît et que vous lui plaisiez, demandez-la à mon père et...

M. de la Messelière ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Merci, Georges, dit-il en lui serrant les mains avec effusion, c'est le bonheur que vous m'offrez, et je l'accepte.

Puis se levant du banc où ils étaient assis, ils se dirigèrent vers la maison principale où on les attendait pour déjeuner.

Quand on se leva de table, Georges prit son père à l'écart

— M. de la Messelière aime Alix, lui dit-il, il m'en a fait l'aveu et je crois qu'il est aimé d'elle.

— C'est grave, fit le marquis, bien grave ! Et ajouta-t-il après un moment, qui te fait supposer que le capitaine est aimé d'Alix ?

— D'abord le changement subit qui s'est opéré en elle ; ensuite sa pâleur, sa mortelle tristesse, son abattement, sa mélancolie, son indisposition de l'autre jour.

— C'est grave, répéta de nouveau le marquis ! Je m'étais bien un peu aperçu de tout cela, mais je n'osais... Enfin, j'en parlerai à la marquise et....



Le marquis fut interrompu par un domestique, qui lui remit une lettre du Gouverneur général apportée par un soldat anglais.

M. de la Messelière était commandant de quartier,

Cette lettre lui enjoignait de se rendre à la Basse-Terre, à Monrepos, pour prêter le serment d'allégeance.

Il froissa avec rage le pli officiel et frappa du pied la terre.

### VIII

Le marquis restait là, abîmé dans ses réflexions.

La porte du salon s'ouvrit. Il leva les yeux : Alix était devant lui.

— Tu m'as fait demander, mon père, dit la jeune fille en entrant ?

— Oui, mon ange, arrive.

Il la prit sur ses genoux et la regardant doucement :

— Tu me caches un grand secret, Alix, lui dit-il ?

— Quel secret veux-tu que je te cache, mon père. fit elle rougissante ?

— Tu aimes, Alix !

Elle sentit ses forces l'abandonner. Eh quoi ! ce secret connu de Dieu seul, son père le savait ! Qui le lui avait dit ?

comment, par quel moyen avait-il pu le découvrir? Elle crut un moment qu'elle allait mourir.

Le marquis eut pitié d'elle et, la serrant sur son cœur, l'embrassa à plusieurs reprises.

— Oui, tu aimes, mon enfant, fit-il ensuite d'une voix lente. Je ne t'en fais pas un crime. Ton âge est celui d'aimer, et tu as aimé sans le savoir. Ton âme encore neuve s'est ouverte à l'amour comme une fleur au soleil. C'était inévitable. L'amour est un dépôt sacré : la Providence l'a mis au fond de tous les cœurs comme les perles au fond de l'océan. Aime donc, mon ange, aime celui vers qui ton cœur t'a entraînée. Ton choix est digne et m'honore, ta mère t'approuve et notre plus grand bonheur est de te voir unie bientôt à celui que tu aimes.

— Alix était dans le ravissement. C'était son père qui parlait ainsi ; c'était de la bouche même de son père qu'elle entendait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la consécration de son amour. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Folle de joie, elle se jeta au cou du marquis et, rougissante, cacha sa tête dans son sein. Puis, brusquement :

— Ainsi donc, père, dit-elle, tu savais mon amour pour...

Il l'interrompit.

— Non, ma fille, je n'ai rien su, rien vu. Ta mère d'ordinaire si perspicace, a

été comme moi aveugle. Ton frère seul a tout deviné. C'est Georges qui a surpris ton penchant pour M. de la Messe-lière.

Alix jeta un cri. D'un bond elle fut debout. Son père la regardait pâle. On eût dit une statue de la Stupéfaction. Elle sentit un moment que le plancher oscillait, que le plafond tournait et que les murs allaient s'effondrer sur elle. Elle était anéantie. Elle réussit enfin à secouer la torpeur qui l'envahissait et d'une voix brève, saccadée :

— Tu te trompes, mon père, dit-elle au marquis, ce n'est pas lui, c'est l'autre !

(A Suivre).



# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

(Suite).

— Quel autre, balbutia le malheureux père qui avait peur de deviner ?

— Oh ! mon père... articula faiblement Alix.

— Parle, je le veux !

— Mon père je t'en prie !

— Parle, te dis-je !

— Et bien ! puisque tu le veux, c'est...

Au moment de livrer à son père le nom de celui qu'elle aimait, elle eut peur. Un frisson glacé parcourut tout son corps. Ses yeux se fermèrent, ses lèvres s'ouvrirent comme pour laisser s'échapper le fatal secret, mais elles restèrent muettes.

— C'est, insista le marquis ?

— C'est sir Samuel, fit-elle d'un ton de voix dans lequel ne perçait plus aucune émotion.

M. de Pierre-Lys recula comme s'il eût marché sur un serpent.

— Malheureuse enfant, s'écria-il, malheureuse enfant, tu nous déshonores ! Quoi ! toi, Française, donner ton cœur à un Anglais ! Tout souvenir est donc ét int dans ta mémoire ? Le sang que ces misérables ont répandu ne crie donc plus vengeance ? Les habitations, les bourgs qu'ils ont incendiés, les atrocités qu'ils ont commises, le joug qu'ils font peser sur nous, tout cela ne soulève pas ton indignation, tout cela ne fait pas monter l'imprécation à tes lèvres, tout cela ne te fait pas désirer une revanche prochaine ? Quoi ! une fille noble ! quoi ! toi qui portes l'un des grands noms de France, quoi ! toi dont les aïeux ont été en Terre Sainte, avec Godefroy de Bouillon, ont vaincu à Bouvine, ont été terrassés à Crécy par ces mêmes anglais, à Poitiers, à Azincourt, ont reconquis le royaume avec Jeanne-d'Arc et Dunois, ont dormi près de François 1<sup>er</sup> la veille de Pavie et sont montés dans les carosses de Louis XIV, toi ma fille, aimer sir Samuel. Non / dis-moi que tu te trompes, dis-moi que j'ai mal entendu, dis-moi ce que tu voudras, mais ne me dis pas que tu l'aimes ! Alix, voyons, parle, parle, je t'en prie ! Encore une fois, mon enfant, mon ange, dis moi, que tu le hais, cet Anglais, que tu l'exécres, que tu ne l'as jamais aimé...

— Mon père, fit respectueusement Alix, je l'aime !

— Tu l'aimes / et malgré mes prières, mes cris, mes supplications , tu oses le le dire encore ! Ma fille, tu n'as donc plus rien au cœur ?

Pantelante, anéantie, Alix se laissa glisser sur ses genoux.

— Pardon, mon père, sanglota-t-elle en joignant les mains, je l'aime, je l'aime ! Que veux-tu que je fasse ?

— Il est trop tard maintenant. Tu aurais dû te taire et, en fille de noble sang. souffrir et... oublier.

— Oublier ! le cœur n'oublie pas, mon père !

— Et bien ! mademoiselle, fit le marquis d'une voix sévère, il faut que vous sachiez que M. de la Messelière vous aime, qu'il m'en a fait l'aveu, que vous lui êtes accordée et que ma volonté est...

— Inutile, monsieur le marquis, fit une voix d'homme.

Le marquis et Alix se retournèrent, surpris.

M. de la Messelière était là, debout devant eux.

— Le hasard, qui se mêle un peu de tout, continua-t-il lentement, m'a poussé par ici. J'ai tout entendu malgré moi, mon-ieur le marquis et je vous délie du consentement que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder.

Se retournant ensuite vers Alix muette et défaillante :

— Je vous aimais, mademoiselle, lui dit-il d'une voix ferme, mais dans laquelle on sentait le frissonnement douloureux qu'occasionne une plaie qui vient de s'ouvrir, je vous aimais et je vous aime encore. J'avais osé élever mes vœux jusqu'à vous ; mais d'un mot vous me rendez à la réalité. J'étais au ciel, vous m'avez précipité dans l'enfer. Puis-je vous en vouloir ? non, car l'amour va où le cœur le pousse. Soyez heureuse avec sir Samuel, c'est là mon vœu le plus ardent, le plus sincère. Moi, je pars. On vient de me rappeler que je suis prisonnier de guerre et qu'un ponton m'attend à Plymouth ou dans quelque autre port de l'Angleterre.

— Quoi ! vous partez, fit le marquis ému ?

— Je viens de recevoir l'ordre de me rendre à la Basse-Terre.

— Non, non ! vous ne partirez pas, s'écria M. de Pierre-Lys, je vous ai donné ma parole, vous êtes mon gendre. Vous épouserez ma fille, je le veux, c'est ma volonté formelle. J'irai trouver lord Beckwith et je lui dirai...

— Le palanquin de M. le marquis est prêt, dit Mangot qui entrait en ce moment.

— Pourquoi le palanquin, fit le marquis ? faites seller un cheval, Mangot, et le plus tôt possible.

— Monsieur le marquis oublie donc

qu'il doit se rendre à Monrepos pour prêter au Gouverneur le serment d'allégeance ?

— Tu as raison, fit le marquis impatient ; mais cours, c'est un cheval qu'il me faut. Capitaine dit-il ensuite en se retournant vers M. de la Messelière, quoiqu'il arrive, attendez jusqu'à mon retour.

— Mon père ; fit Alix d'une voix suppliante qu'allez-vous faire ?

— Vous, mademoiselle, dit sévèrement le marquis sans répondre à la question, que lui adressait sa fille allez demeurer dans votre chambre. Vous n'en sortirez que quand je vous ferai appeler.

Alix s'inclina et sortit.

— M. de la Messelière, dit le marquis dont un mouvement nerveux secouait par instant tout le corps, je vous le répète, quoiqu'il arrive, attendez mon retour, ne partez pas. Je vais m'habiller, continua-t-il ensuite d'un ton ironique, il ne faut pas que le représentant de Sa Majesté Britanique attende. Si l'exactitude est la politesse des rois, à plus forte raison elle doit être celle des vaincus. Adieu ou plutôt au revoir !

Resté seul, M. de la Messelière se laissa sa tomber plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil et, en proie à un morne accablement, attendit l'inconnu qui se préparait pour lui.

Le galop précipité de deux chevaux re-



5

tentit quelques instants après sur la route.

M. de Pierre-Lys, suivi de son fidèle Mangot, quittait la Plaine pour se rendre à l'appel du Gouverneur général.

Sur le soir Mangot revint seul. Comme le fils de Thésée.

Sa main sur son coursier laissait flotter les rênes.

Que s'était-il passé ?

Nos lecteurs ne tarderont pas à l'apprendre.

## IX

On sait qu'en Angleterre le serment dit d'*allégeance* avait pour but de mettre le Royaume en garde contre les entreprises des catholiques Jacques 1<sup>er</sup> après l'affaire de la conspiration des poudres l'avait fait décréter par le Parlement britannique.

A la Guadeloupe, le lieutenant-général Georges Beckwith, par une proclamation datée du dix février mil huit cent dix, avait imposé ce serment à tous les habitants de la Colonie, en exécution d'un article de la Capitulation du six février.

Quand M. de Pierre-Lys arriva à Monrepos, tous les commandants de quartier de l'arrondissement de la Basse-Terre s'y trouvaient déjà réunis. Un fort détachement de troupes anglaises stationnait

à la porte du Gouvernement. Sir Samuel, nommé officier d'ordonnance du Lieutenant-général, vint saluer M. de Pierre-Lys et lui réitérer ses sentiments de profonde reconnaissance pour les soins empressés qu'il avait reçus pendant son séjour chez lui. Le marquis lui répondit froidement qu'il n'avait fait que son devoir et que, si pareille occasion se présentait encore, son assistance ne lui ferait pas défaut.

Bientôt commença la cérémonie prescrite. Chaque commandant de quartier vint prêter le serment. Quand ce fut au tour du marquis :

— Monsieur le Gouverneur, dit-il à lord Beckwith, la Guadeloupe a succombé sous le nombre ; mais je ne la considère pas moins comme une terre française. Je proteste contre le serment que vous voulez m'obliger de prêter. Je ne reconnais pas le roi d'Angleterre pour mon seigneur et maître. Mon souverain légitime et celui dont le général Bonaparte a usurpé le trône, mon souverain légitime est S. M. Louis XVIII, roi de France et de Navarre. Encore une fois je ne vous dois pas de serment. Et quant à cette épée, insigne du grade que je n'avais accepté que pour défendre la colonie contre les vôtres, je la brise à vos pieds puisqu'aujourd'hui elle me devient inutile.

Joignant le fait à la parole, le marquis tira son épée du fourreau, la brisa et en

jeta les tronçons aux pieds du Gouverneur-général. Puis saluant, il se dirigea vers la porte d'un pas lent et solennel.

Les assistants étaient dans la consternation.

Lord Beckwith était devenu pâle.

— Arrêtez, cria-t-il d'une voix où perçait une sombre colère, arrêtez ce rebelle!

En un clin d'œil le marquis fut entouré.

— En ma personne, dit le Gouverneur s'avancant vers lui, vous avez insulté S. M. Georges III, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. Vous êtes un révolté et, comme tel, passible du conseil de guerre. Sir Samuel continua le Gouverneur en s'adressant à son officier d'ordonnance, je vous charge de conduire M. le marquis au fort.

— Mon Dieu, fit intérieurement le marquis en pensant à sa femme et à ses enfants, prenez pitié d'eux et faites qu'il ne leur arrive pas malheur!

Puis tout haut :

— J'ai fait mon devoir, advienne que pourra !

(A Suivre).



**ANGLAIS ET CRÉOLE**

PAR

**LÉON BELMONT***(Suite).*

Le marquis, nos lecteurs l'ont déjà vu, était homme d'honneur dans toute l'acception du mot. Il ne transigeait jamais avec ce qu'il croyait son devoir. C'était le type achevé du gentilhomme créole dans toute sa force, sa beauté et sa noblesse. Il haïssait sincèrement la Révolution ; mais sa haine n'allait pas jusqu'à méconnaître les grandes choses qu'elle avait accomplies. Il haïssait les jacobins qui avaient porté son roi sur l'échafaud ; mais, il haïssait encore plus l'empereur Napoléon.

Avant de se rendre à Monrepos, il savait bien que sa protestation aurait pour lui et même pour les siens des conséquences funestes ; il savait bien qu'on le traduirait comme rebelle devant un conseil de guerre et qu'il en résulterait pour lui la prison, le bannissement, la confiscation de tous ses biens et, qui sait ? la mort peut-être. Mais ce dont il était certain, c'est qu'aucun des autres

commandants de quartier n'aurait le courage de protester contre ce serment, imposé par le vainqueur au vaincu. Il le savait et, en vrai créole, il voulait être seul à accomplir cet acte de patriotisme.

Pendant tout le trajet, le marquis garda le plus profond silence.

Quand on arriva au fort, une fois les formalités d'écrou accomplies :

— Admirez le hasard ou si vous aimez mieux la Providence, sir Samuel, fit ironiquement le marquis à l'officier, après vous avoir recueilli chez moi par ordre du Gouverneur-général, c'est vous aujourd'hui qui, par son ordre également, êtes chargé de me procurer un logement, au fort.

— Monsieur le marquis, vos paroles m'affigent, répondit sir Samuel ; mais vous le savez, vous qui venez d'en donner un éclatant exemple, on ne transige pas avec son devoir. On a reçu un ordre, il faut l'exécuter.

— Mille pardons, sir Samuel, si mes paroles vous ont blessé. Cependant, croyez le bien, je n'y ai mis nulle intention mauvaise. Je constatais un fait voilà tout. Maintenant, continua-t-il en s'adressant au commandant du fort, je suis à votre disposition, monsieur.

— Monsieur le marquis, fit sir Samuel, voulez-vous me permettre de porter à la connaissance de votre famille la nouvelle du coup qui la frappe en votre personne ?

— C'est inutile, monsieur, répondit-il après avoir réfléchi un moment, j'ai vu

partir mon domestique Mangot et j'ai tout lieu de croire que ma famille doit être au courant de la situation qui m'est faite. Je ne vous remercie pas moins, monsieur, de l'offre gracieuse que vous avez voulu bien me faire.

Puis, saluant sir Samuel, il suivit le commandant jusqu'à une chambre qu'en toute hâte on lui avait préparée et à la porte de laquelle on plaça une sentinelle.

— Tu reviens seul, Mangot, où est mon père, avait demandé Georges ?

— Monsieur le marquis est prisonnier au fort, avait répondu le fidèle domestique.

— Mon père ! et pourquoi ?

— Il a refusé de prêter le serment.

Les mauvaises nouvelles se répandent avec la rapidité de la foudre. En un moment toute l'habitation la Plaine fut sur pied. C'était une désolation générale. La marquise et Alix étaient dans la consternation, les larmes ne tarissaient pas de leurs yeux rougis. Les grandes douleurs sont inénarrables : celle de ces deux femmes faisait mal à voir. Georges ainsi qu'un lion furieux, la tête nue, les cheveux épars, les dents serrées, les vêtements en désordre, se promenait à grands pas. M. de la Messelière, dans un coin contemplait cette scène d'un œil humide.

Tout à coup Georges s'arrêta.

— C'est cela, dit-il, c'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps ! Comment une pareille idée ne m'est-elle pas venue plus tôt à l'esprit ? Non ce serait d'un mauvais

fil. Il faut qu'on l'élargisse ou que je partage son sort.

— Que dis-tu, fit la marquise en se levant et venant se jeter au cou de son fils, tu veux donc que je meure ? Ce n'est pas assez d'un malheur, il l'en faut encore un autre ! Dis, que veux-tu faire ? quel est ton projet ?

— Ce que je veux faire, mon devoir ! mon projet ? aller trouver le Gouverneur et, s'il ne fait pas droit à ma réclamation, partager le sort de mon père.

— Vous avez raison, Georges, dit M. de la Messelière, je vous accompagne .

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria la marquise, protégez-le, faites qu'il réussisse dans son entreprise !

— Que Dieu entende ta prière, ma mère !

Un moment après, M. de la Messelière et Georges se rendaient à Monrepos.

Lord Beckwith appartenait à l'une des plus aristocratiques familles de la Grande-Bretagne: D'une éducation parfaite, parlant élégamment notre langue, d'un caractère doux et facile, c'était bien là l'homme qui convenait à la Guadeloupe dans la situation où elle se trouvait.

Il était dans son cabinet et lisait des rapports qu'ou lui avait adressés de différents points de la colonie.

Son domestique vint lui annoncer que deux individus qui ne voulaient pas se nommer, demandaient instamment à l'entretenir.

— Faites-les entrer, dit-il.

Le domestique sortit et bientôt après la porte du cabinet de son Excellence s'ouvrit pour livrer passage à Georges et à M. de la Messelière.

— A qui ai-je l'honneur de m'adresser, demanda lord Beckwith en se levant pour saluer les nouveaux venus !

— Le fils du marquis de Pierre-Lys, dit Georges.

— Le capitaine de la Messelière, votre prisonnier, répondit le capitaine.

— Messieurs, ayez, je vous prie, l'obligeance de vous asseoir, fit le Gouverneur en leur offrant deux sièges.

Georges et le capitaine s'assirent.

— Je vous écoute, messieurs, continua le Gouverneur.

— Monsieur le Gouverneur, commença Georges, ce matin vous avez fait conduire mon père au fort.

— C'est vrai, monsieur, fit lord Beckwith.

— En vertu de quel droit ?

— M. de Pierre-Lys, votre question est déplacée.

— Pas autant que le croit Votre Excellence, fit Georges que la froide impassibilité du Gouverneur irritait.

— Suis-je ou non le représentant de S. M. le roi d'Angleterre, monsieur de Pierre-Lys, demanda lord Beckwith ? la Guadeloupe est-elle, oui ou non, terre anglaise ? Répondez, monsieur.

— La Guadeloupe est anglaise de fai'



mylord, elle reste toujours française de cœur et d'esprit.

— Très bien, monsieur ! mais ce que j'ai fait, sachez-le bien, personne ne peut me le contester. Je ne dépens que de mon Gouvernement. Votre père est un rebelle je l'ai fait emprisonner. Votre père a refusé le serment d'obéissance au roi, il sera traduit devant un conseil de guerre.

— Mon père n'a fait que son devoir, mylord, s'écria Georges. Tue-t-on un homme parce qu'il obéit à sa conscience ?

— Vous oubliez, monsieur, que ce que l'on regarde comme un devoir est souvent un crime aux yeux des autres hommes ?

Encore une fois, mylord, ce n'était pas votre droit de faire traîner mon père en prison.

— Je puis me tromper, je me trompe sans doute, M. de Pierre-Lys, mais vous êtes aussi dans l'erreur. Votre père a commis un acte blâmable. Il faut un exemple, je le donnerai.

— Que dites-vous, mylord ?

— Je dis, monsieur, que, pour que pareil fait ne se renouvelle plus, un exemple est nécessaire.

— Mais alors, mylord, c'est... la mort, balbutia Georges ?

— Je n'en sais rien, monsieur. Le conseil devant lequel comparaitra monsieur

votre père, est seul juge en la matière.

— Mylord, s'écria Georges aveuglé par la douleur, vous êtes un assassin !

— Monsieur de Pierre-Lys ! fit lord Beckwith.

— Oui, un assassin ! répéta le jeune homme.

— Vous m'insultez, M. de Pierre-Lys, dit le Gouverneur. Oubliez-vous donc que vous êtes ici chez le roi d'Angleterre ? oubliez-vous donc que le mot que vous venez de prononcer constitue le crime de lèse-majesté ? Oubliez-vous que je n'ai qu'un mot à dire, qu'un pas à faire : tenez, cette sonnette à agiter, pour que vous soyiez aussitôt conduit en prison ? Prenez garde, M. de Pierre-Lys ! C'est vous qui êtes venu me provoquer, et je suis le plus fort. Vous serez brisé dans cette lutte inégale. Comme Brennus voulez-vous que je jette mon épée dans la balance et que je dise : « Malheur aux vaincus » !

— Pardon, mylord, fit Georges en se jetant aux pieds du Gouverneur, je me suis laissé emporter par la colère et la douleur. Pour l'imprudente parole que je viens de vous jeter à la face, prenez ma vie s'il le faut, je vous l'abandonne, je vous en fais le sacrifice ; mais grâce pour mon père, grâce pour lui au nom de ma mère et de ma sœur qui se lamentent et se désespèrent.

— Vous êtes un noble cœur, M. de Pierre-Lys, fit lord Beckwith en relevant Georges. Les sentiments chevaleresques sont héréditaires dans votre famille et, je me plais à le constater, vous êtes le digne fils de votre père. Pardonnez-moi, je ne n'ai voulu que vous éprouver. Soyez donc sans crainte sur le sort de M. le marquis. Demain il sera rendu à la liberté. Un autre avant vous s'est fait son défenseur et je l'ai chargé de porter la nouvelle de sa prochaine libération à madame votre mère et à votre sœur.

— Merci, mylord, merci, s'écria Georges hors de lui, vos paroles me rendent la vie ! Mais, continua-t-il, puis-je savoir de Votre Excellence quel est l'ami qui...

— Cet ami, M. de Pierre-Lys, fit le Gouverneur en interrompant le jeune homme est votre ancien hôte, mon officier d'ordonnance actuel, sir Samuel Wilhelson.

— Sir Samuel, fit Georges, qu'il soit mille fois béni !

(A Suivre).



## ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

---

*(Suite).*

— Quant à vous, M. de la Messelière, reprit le Gouverneur en s'adressant au capitaine qui était resté muet spectateur de cette scène, les prisonniers de guerre partiront dans quinze jours pour l'Angleterre. Je sais de source certaine l'union projetée entre vous et Mlle de Pierre-Lys. Par une faveur spéciale vous resterez dans la colonie et même vous pourrez vous rendre en France après votre mariage.

Les deux jeunes gens se confondirent en remerciements et se retirèrent en proie à des émotions bien différentes.

XI

Sir Samuel trouva les dames de Pierre-Lys au salon, les yeux pleins de larmes, abattues, mais conservant encore une lueur d'espoir.

Elles se levèrent à sa vue et coururent au-devant de lui.

— C'est vous, sir Samuel, s'écria la marquise, n'est-ce pas que vous nous apportez une bonne nouvelle ?

— C'est vous, balbutia Alix en baissant les yeux et portant la main à son cœur !

— Oui, c'est moi, qui viens vous rendre la joie. M. de Pierre-Lys est sauvé. Un ami a intercédé en sa faveur. Demain il sera rendu à la liberté, demain vous le verrez, demain vous le serrerez dans vos bras. Mylord Beckwith lui-même m'envoie vous le dire.

— Oh ! soyez béni, sir Samuel, fit la marquise ! Vous me rendez le bonheur et la joie.

Alix ne dit rien, mais ses yeux se mouillèrent cette fois de douces larmes pour exprimer à l'officier toute la reconnaissance dont son cœur débordait.

Devant ce regard sir Samuel chancela comme un homme ivre et, pour ne pas tomber, il dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil.

— Vous m'avez parlé tout-à-l'heure, dit la marquise, d'un ami à l'intercession duquel M. de Pierre-Lys doit sa liberté. Puis-je savoir son nom, sir Samuel ?

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître, madame la marquise, répondit sir Samuel en rougissant. Son Excellence a gardé à cet égard le plus profond silence.

— Ce doit être M. de Moresay, pensa la marquise, ou bien M. de Biray ou M. de Cartavon. Ce sont nos seuls amis. Quoi qu'il en soit, nous le saurons plus tard. L'important, c'est que le marquis soit sauvé. Mais, Georges, dit-elle tout haut ?

— En venant ici, madame j'ai rencontré M. votre fils et M. de la Messelière, ils ne m'ont pas remarqué du train dont ils allaient. Le vent et la foudre, seuls peuvent donner une idée de la rapidité de leur course.

— J'y pense maintenant, s'écria la marquise inquiète, Georges est allé trouver le Gouverneur. Dans l'exaltation d'esprit où il se trouvait au départ, n'aurait-il pas commis quelque imprudence, ne se serait-il pas laissé emporter par la colère ? Je le connais... Quel affreux pressentiment serre mon cœur ? un nouveau malheur viendrait-il fondre sur nous ? Mon Dieu ? mon Dieu épargnez mon fils ! Je vous le demande à genoux !

— Soyez sans inquiétude, madame la marquise, fit sir Samuel. M. votre fils a trop conscience de son devoir pour se livrer à quelque acte blâmable vis-à-vis de Son Excellence Et puis, s'il a été solliciter sa grâce, n'apprendra-t-il pas par mylord Beckwith que M. de Pierre Lys est sauvé ?

— C'est vrai, dit la marquise, vous avez réponse à tout, sir Samuel. Encore une fois, merci.

Alix était émue. Elle voulait parler, mais les paroles expiraient sur ses lèvres.

En revanche elle était tout yeux et tout oreilles. Quelque chose d'indéfinissable se passait en elle. Quoi ? pouvait-elle le dire elle même ? Un regard de sir Samuel lui donnait le vertige ; ses paroles résonnaient à ses oreilles ainsi qu'une musique délicieuse, tout en lui la saisissait, l'enivrait, la transportait.

— Mesdames, fit sir Samuel ma mission est remplie. permettez moi de prendre congé de vous.

— Déjà, dirent la marquise et Alix !

— Mes devoirs, vous le savez, mesdames, m'appellent auprès de S. E. dont je suis l'officier d'ordonnance.

— Pourquoi partir sitôt, murmura Alix ? Attendez au moins l'arrivée de Georges.

— Je le regrette, mademoiselle, mais je ne le puis.

— Avant de partir, mylord, dit la marquise, vous nous ferez l'honneur d'accepter quelque rafraichissement. La chaleur vous a fatigué. Voyons, ne nous refusez pas cela.

— Je suis à vos ordres, madame la marquise.

— Et bien ! veuillez, je vous prie, m'excuser un moment. Je vous laisse avec Alix.

La marquise sortit.

Ils étaient seuls ! leur cœur battait à se rompre. Ils étaient là ainsi que des coupables pris sur le fait. Adam et Eve après le premier péché n'étaient pas plus émus.

---

Enfin, sir Samuel s'enhardit et, le premier, prit la parole.

— Miss, dit-il, un jour vous m'avez dit : « *je vous hais !* » Mon cœur s'est brisé et la vie depuis n'a été pour moi qu'un fardeau pénible. Me tiendrez-vous aujourd'hui le même langage ? Votre cœur est-il inaccessible à la pitié ? ne s'ouvrira-t-il pas pour me dire : « Je vous pardonne ! » Parlez, oh ! parlez, miss, les instants sont précieux.

— Sir Samuel, fit Alix tremblante, un jour, au mépris de toute convenance, de tout honneur, vous vous êtes oublié jusqu'à m'embrasser. Vous imploriez votre pardon, je vous répondis : « *Je vous hais !* » Aujourd'hui...

— Aujourd'hui, interrogea l'officier anxieux ?

— Aujourd'hui, dit Alix d'une voix qu'à peine il pût entendre, je... vous aime !

Sir Samuel tomba à genoux comme si la foudre l'eût frappé. Son cœur déborda en sanglots. Il voulut parler et ne put que saisir les deux mains d'Alix qu'il porta à ses lèvres. La joie le brisait.

Relevez-vous, lui dit Alix et écoutez-moi.

Il obéit machinalement.

— Mon père sait que je vous aime, reprit la jeune fille, et il veut me marier à M. de la Messelière. S'il ne change pas d'idée en sortant de prison, il me faudra obéir, il me faudra accepter l'époux qu'il



m'a choisi. Mais ma pensée sera sans cesse avec vous et, sans faillir à mes devoirs, je vous aimerai toujours. Cependant, ajouta-t-elle après un court silence, s'il y a du nouveau, je vous le ferai savoir par Mangot.

Elle disait cela ingénûment et sir Samuel l'écoutait ainsi qu'on écoute le glâs funèbre qui annonce la mort d'un ami.

— Oh ! s'écria-t-il, suis-je donc maudit de Dieu ? Etre sûr de son amour et la voir passer aux bras d'un autre ! Rêver qu'on est au ciel et se reveiller en l'enfer !

Du courage, ami, lui dit-elle, et silence ! voici ma mère.

La marquise en effet rentrait en ce moment. Elle était suivie d'un domestique qui portait un plateau, sur lequel se trouvaient un verre et une carafe.

Sir Samuel reprit contenance et accepta le verre de madère que lui tendait la marquise.

— Au bonheur de la famille de Pierre-Lys, fit sir Samuel en levant son verre !

— Merci, mylord, et que Dieu entende votre vœu, dirent les deux femmes !

Sir Samuel ne tarda pas à prendre congé et, après avoir promis à la marquise d'être l'interprète de ses sentiments de reconnaissance auprès de lord Beckwith, après un dernier regard échangé avec Alix, il reprit la route de la Basse-Terre.

*M. de la Messelière au Gouverneur-général, lord Beckwith.*

Mylord,

Hier, dans votre cabinet, en considération, m'avez-vous dit, de l'union projetée entre Mademoiselle de Pierre-Lys et moi, vous avez consenti à enfreindre à mon égard un des articles de la capitulation du 5 février dernier.

Je viens vous rendre votre parole !

Le devoir de l'officier est de partager le sort de ses soldats. Les miens vont partir pour l'Angleterre, je partirai avec eux.

Quand vous recevrez la présente lettre je me serai déjà constitué prisonnier au fort.

En vous gardant toujours les sentiments de la plus vive reconnaissance,

Veillez agréer, mylord, l'expression de mon profond respect.

De la Messelière.

*Capitaine 66<sup>e</sup> d'infanterie.*

*M. de la Messelière à Samuel Wilhelson.*

Mylord,

J'ai.nais, je me croyais aimé.

J'ouvris mon cœur à M. de Pierre-Lys, je lui fis part de mes sentiments et il me fit l'honneur de m'accorder la main de sa fille.

Je n'étais pas aimé, mylord, c'est vous qui possédiez tout entier le cœur de Mademoiselle de Pierre-Lys.

Ce matin, à sa sortie du fort, j'ai prié M. le marquis de vouloir bien me rendre ma parole. Il en a été offensé tout d'abord ; mais quand il a su que c'était à vous qu'il devait sa liberté et par contre, la vie, il m'a embrassé avec émotion et m'a dit : « Courage, M. de la Messelière ! Comme noblesse, reconnaissance oblige. Je n'aime pas les Anglais ; j'ai pour eux toute la haine qu'un homme peut avoir ; mais sir Samuel m'a sauvé, ma fille et lui s'aiment et, du moment que vous retirez votre parole, je ne puis que les unir. »

Soyez donc le plus heureux des hommes, mylord, et croyez à mes sentiments dévoués.

De la Messelière.

*Mademoiselle de Pierre-Lys à Sir Samuel Wilhelson.*

Venez vite, mon ami. Mon père veut vous voir. Il vous attend.

Votre affectionnée,

ALIX.

(A suivre)

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

(Suite)

*M. de la Messelière à Mademoiselle  
Alix de Pierre-Lys.*

Au fort, ce. . . 1810.

Mademoiselle,

Je suis seul, seul maintenant avec mon  
âme et je me demande si j'ai rêvé, si je  
rêve encore, si je suis devenu fou ou si  
je subis l'oppression d'un affreux cau-  
chemar. Hélas ! non je n'ai pas rêvé, nul  
cauchemar ne m'obsède. Je ne suis pas  
fou... Il n'y a devant moi que la réalité  
froide et glacée dont le fantôme me pour-  
suit sans trêve.

Quand je vous ai quittée, votre regard  
semblait me dire : « Du courage, il vous  
en faut beaucoup ! » Mais où en prendre ?

Le malheur m'a brisé. Je n'ai plus d'espoir ; la douleur paralyse mon être, je regarde la vie avec un sourire insensible. Où en prendre ? je me heurte à chaque pas aux buissons de la route, je m'ensanglante la figure et les mains aux épines des déceptions. S'il fut un sort malheureux, c'est le mien ; s'il fut une souffrance, c'est la mienne ; s'il fût un désespoir, c'est le mien.

Bien des fois je me suis demandé pour quoi je vis et toujours une voix m'a répondu : « Pour souffrir ! » Et cette voix ne m'a pas trompé. J'ai souffert, je souffrirai : mes souffrances cesseront quand mon cœur aura cessé de battre.

Mais à quoi bon vous importuner de mes plaintes. Etes-vous responsable de mon amour ? est-ce votre faute si je vous aime ? Non, n'est-ce pas ?

Soyez donc heureuse autant que je suis malheureux. Vous le méritez, vous en êtes digne. Quant à moi qui n'ai rien fait et que le malheur poursuit, je ne puis que m'abandonner à ma triste destinée. Mais lorsque je serai loin de la Guadeloupe, seul, prisonnier, peut-être abandonné de tous, en proie au désespoir qui tue, jetez une pensée vers moi et cette pensée - Dieu le veut ainsi parfois - traversera l'espace comme un ange béni, arrivera jusqu'à mon cœur, le rafraîchira d'un doux souvenir et fera trêve un moment à ma poignante douleur. C'est la

prière que je vous adresse, en vous disant :

Adieu ! adieu !

De la Messelière.

Quinze jours après les dernières scènes que nous venons de raconter. M. et Mme de Pierre-Lys réunissaient dans le salon de leur hôtel situé sur le Cours, l'élite de de la société coloniale d'alors.

On attendait le notaire pour la signature du contrat, après laquelle devait avoir lieu le mariage à la Mairie, puis la bénédiction religieuse.

Les fiancés n'avaient pas encore paru au salon.

M. de Pierre-Lys seul faisait les honneurs de sa maison avec ce charme qu'on ne rencontre que chez les gens bien élevés et qui malheureusement se perd chaque jour au temps où nous vivons

Dans un angle du salon avait lieu la conversation suivante :

— Et vous disiez, M. de la Beaume ?

— Qu'une pendaison est toujours chose très amusante à voir, madame.

— Et bien ! moi, au contraire, je trouve que c'est horrible.

— Vous me permettrez, madame, de n'être pas de votre avis.

— Puis-je savoir, mesdames, en quoi ou comment je déraisonne, demanda M. de la Beaume en s'inclinant, et avec le plus gracieux sourire ?

— Comment ! vous osez appeler spectacle très amusant la mort de plusieurs hommes ?

— Certainement, mesdames, quand ceux que l'on envoie dans l'autre monde sont des voleurs et des assassins. Il y a là un exemple pour tous. Ceux qui sont hommes de bien persévèrent dans la ligne de conduite qu'ils se sont tracée, tandis que les misérables qui ont quelque crime sur la conscience, tremblent de se voir découverts et se promettent de ne plus recommencer.

— M. de la Beaume a raison, firent en chœur les jeunes gens présents.

— Alors, c'est une ligue, messieurs, s'écrièrent ces dames, et vous avez les honneurs de la capitulation.

— Avez-vous vu le chef des bandits qu'on a pendus, demanda une jeune dame fort laide à M. de la Beaume ?

— Non, madame, je n'ai pas eu cet honneur, répondit ce dernier.

— Il était fort laid, m'a-t-on dit.

— Il avait une figure sinistre, fit une autre dame horriblement fardée.

— Quelle affreuse conversation, tenez-vous là, s'écria la baronne d'Ourdema !

— C'est vrai ! la baronne a raison, parlons plutôt du mariage qui nous réunit.

Et toutes ces dames de tendre le cou et de prêter une oreille attentive.

— Je ne comprends pas M. de Pierrellys, commença la baronne.

— Ni moi non plus.

— Et moi bien moins encore.

— Marier sa fille à un anglais !

— Il faut que le marquis ait perdu la raison.

— Comment cette petite Alix a-t-elle pu s'amouracher ainsi de sir Samuel !

— C'est ce que je ne puis comprendre, baronne.

— Une fille noble, belle, riche, épouser un simple officier d'ordonnance !

— On dit des choses, fit la baronne tout bas, mais des choses !

— Qu'y a-t-il donc baronne, dirent ces dames dont la curiosité était excitée au plus haut degré ?

— On dit, ne le répétez pas, que cette chère Alix avait déclaré à son père que s'il ne la mariait pas avec sir Samuel, elle se passerait de son consentement.

— Voyez-vous ça ?

— Où allons-nous, grands Dieux ?

— Aujourd'hui ce sont les demoiselles qui présentent des époux à leur père !

— On dit encore... mais que ne dit-on pas ?



— Parlez, baronne, ne voyez-vous pas que nous sommes sur des charbons ardents !

— Vous connaissez M. de la Messelière ?

— Certainement !

— Vous savez que, blessé à la défense de Belair, il avait été apporté mourant chez M. de Pierre-Lys ? Et bien ! on prétend qu'en même temps qu'à sir Samuel, Alix lui faisait accroire qu'elle serait sa femme, par pur caprice elle a choisi l'Anglais.

— Mais c'est affreux ce que vous nous dites là, baronne !

— Cela est cependant, mesdames.

— Qu'est devenu M. de la Messelière ?

— Comment ! vous ne le savez pas ? Il s'est embarqué cet après-midi sur l'*Abercromby* avec le général Ernout et nos soldats prisonniers.

— Comme il doit souffrir !

— Ne m'en parlez pas ! On dit même que dans un accès de désespoir, il a voulu se brûler la cervelle.

— Pauvre jeune homme !

— Ce que c'est que l'amour, soupira la jeune dame fort laide.

— Où la dissimulation va-t-elle se nicher ?

— Vous oubliez M. de Moresay, baronne, fit la petite dame au fard.

— Que voulez-vous dire, Mme de Tournesol ?

— Cette histoire ne vous est donc pas parvenue ?

— Ces dames et moi n'en avons nulle connaissance.

— Eh bien ! vous saurez que M. de Moresay aime passionnément Mlle de Pierre-Lys.

— Elle est donc aimée de tous les hommes, fit avec dépit la petite dame laide ?

— Quelle chance !

— C'est à ne pas y croire.

— Veuillez, mesdames, ne pas m'interrompre, fit Mme de Tournesol. Oui, M. de Moresay aime Mlle de Pierre-Lys et cela depuis longtemps. Il en avait même fait l'aveu au marquis et celui-ci.....

— Vous vous trompez, madame, interrompit une voix.

Tout le monde se retourna.

C'était M. de Moresay qui venait d'arriver et sans qu'on s'en aperçut, s'était mêlé au groupe des médisants.

— J'aime, continua-t-il, Mlle de Pierre-Lys, mais comme une amie d'enfance, une sœur. Je n'ai jamais fait l'aveu d'aucun amour à M. le marquis et il n'a jamais été question de mariage entre sa fille et moi.

En ce moment l'attention fut attirée par l'arrivée d'un homme à la taille élevée.

Il promena un rapide coup-d'œil sur tous ceux qui l'entouraient, les salua profondément et, guidé par le marquis qui s'était avancé à sa rencontre et lui avait affectueusement serré la main, vint se placer au milieu du salon près d'une grande table ronde où il se disposa à écrire.

C'était le notaire, M<sup>e</sup> B got, que, au commencement de ce récit, le lecteur s'en souvient, nous avons vu causant sur le Cours avec M. de Pierre-Lys de la prochaine attaque de l'île par les Anglais.

— Quel drôle d'être que ce M. B got, fit la baronne d'Ourdema !

— En effet, répondit M. de la Beaume, je n'ai jamais rencontré un original de sa force.

— Dire qu'il est notre notaire à tous.

— Qu'il connaît nos plus petites affaires !

— Que notre fortune est entre ses mains !

— En entrant il n'a salué personne,

— C'est son système ordinaire.

— C'est un bonapartiste.

— Fi ! le vilain ! on voit bien qu'il est bourgeois !

— C'est le plus honnête homme que je connaisse, fit M. de Moresay !

(A suivre)

# ANGLAIS ET CRÉOLE

PAR

LÉON BELMONT

(*Suite & fin*).

— A propos, M. de la Beaume, avez-vous reçu des nouvelles de la Pointe-à-Pitre ?

— Tout y est pour le mieux, madame. Mon cousin Georges m'a écrit que les artistes de passage dans cette ville doivent bientôt y donner la *Vestale*, ce magnifique opéra qui a fait la renommée de Spiritini.

— Et le nouveau roman de Dueray-Duminil, l'avez-vous lu ?

— Certainement madame la baronne.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Charmant !

— C'est aussi mon avis.

— Mais quel est ce bruit ?

Toutes ces dames se retournèrent vers la porte d'entrée du salon qui venait de s'ouvrir.

Sir Samuel Wilhelson donnant le bras au Gouverneur-général lord Beckwith, en-

trait en ce moment. Les officiers anglais en garnison à la Basse-Terre les suivaient et formaient un brillant cortège.

Peu après parut Alix entre sa mère et son frère Georges.

Tout le monde se leva à l'entrée de la fiancée. La jeune fille, déjà si belle, l'était encore plus sous sa robe de soie blanche et la couronne de fleurs d'oranger qui lui ceignait le front. On eût dit une madone. Elle étincelait comme un astre.

— Qu'elle est belle !

Ce fut le cri général.

— Bigot, fit le marquis, donnez, je vous prie, lecture des dispositions du contrat.

La lecture était à peine achevée, qu'un coup de canon se fit entendre sur la rade.

Pourquoi ce coup de canon, mylord, demanda le marquis au Gouverneur ?

— C'est l'*Abercromby* qui part répondit ce dernier et nous fait ses adieux.

Le marquis devint rêveur. Il se passa la main sur le front. Un faible soupir s'échappa de sa poitrine. Mais tout cela dura le temps d'un éclair.

Par la croisée ouverte, Alix jeta un long coup d'œil vers la frégate que le vent emportait et qui bondissait sur les vagues. Une larme coula le long de ses joues au souvenir de celui qui l'aimait et avait cru la posséder, puis tout bas :

— Adieu, dit-elle, soyez heureux, M. de la Messelière. et que Dieu vous protège !

LÉON BELMONT.











—  
b. 11/2



